
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 150/
14

CHRESTOMATHIE

DU

MOYEN AGE



COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

L. SUDRE
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR AU COLLÈGE STANISLAS

CHRESTOMATHIE

DU
MOYEN AGE

TROISIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE S. J.
Les Fontaines
60 - CHARENTY

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits réservés.

de l'auteur, et des notes complètent la traduction chaque fois que celle-ci est insuffisante à éclairer l'expression. La langue étant moins obscure au xiv^e siècle et au xv^e, je n'ai pas cru devoir interpréter les morceaux de cette période; je me suis contenté d'expliquer au bas de chaque page les mots ou les phrases pouvant présenter des difficultés. Enfin, pour ne point grossir inutilement ce volume, j'ai dérogé à l'habitude de faire précéder chaque morceau d'une notice. Les élèves ont actuellement entre les mains d'excellentes Littératures françaises où ils trouveront tous les renseignements nécessaires sur les hommes et les œuvres. Je ne me suis départi de cette réserve que pour un petit nombre d'écrits peu connus.

L. SUDRE.

CHRESTOMATHIE

DU MOYEN AGE

LITTÉRATURE ÉPIQUE

PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE ¹

(XI^e SIÈCLE)

**Charlemagne et les douze pairs dans
l'église de Jérusalem.**

Molt est genz li presenz que li reis Charles ofret.
Entrat en un mostier de marbre peint a volte.
La enz at un alter de sainte paternostre;

Très beau est le présent qu'offre le roi Charles.
Il entra en un moutier de marbre aux vouîtes peintes.
Là à l'intérieur il y a un autel, objet d'une sainte dévotion;

1. Ce poème du XI^e siècle, moitié sérieux, moitié comique, raconte un pèlerinage de Charlemagne en Orient d'où il aurait rapporté les saintes reliques de la Passion. « Notre vieille poésie héroïque, dit M. G. Paris (*Poésie du moyen âge*, I, p. 126), n'a rien trouvé de plus beau, pour représenter la majesté presque sainte de Charles et de ses pairs, que cette scène de l'église de Jérusalem, où ils prennent la place de Jésus et de ses douze apôtres; rien ne symbolise avec autant de grandeur et de naïveté le rôle prêté par l'admiration populaire à celui qui devait plus

tard être appelé saint Charlemagne. »

Ce morceau, comme beaucoup d'autres à la suite, est composé de vers liés entre eux par l'assonance, c'est-à-dire l'homophonie de la dernière voyelle accentuée. Chaque série de vers reliés par une même assonance (et plus tard par une même rime) forme ce qu'on appelle une *laisse*. Il faut remarquer aussi que la syllabe atone renfermant une *e* ne compte pas plus à la fin du premier hémistiche qu'à la fin du vers. Enfin l'hiatus se rencontre presque toujours, pourvu que la dernière syllabe du premier mot soit une syllabe accentuée.

Deus i chantat la messe, si ¹ firent li apostle;
 Et les doze chaieres i sont totes encore; 5
 La trezime est en mi, bien seelee et close.
 Et Charles i entrat ²; bien out al cuer grant joie;
 Com il vit la chaire, icele part s'aprochet.
 L'emperedre s'assist, un petit se reposit,
 Li doze per as altres, environ et en coste. 10
 Ainz nen ³ i sist nuls om ne onques puis encore.
 Molt fut liez li reis Charles de cele grant beltet :
 Vit de cleres colors lo mostier peinturet,
 De martirs et de virgenes ⁴ et de granz majestez, 15
 Et les corz de la lune et les festes anvels,
 Et les levrieres ⁵ corre et les peissons par mer.
 Charles out fier lo vis, si out lo chief levet,
 Uns Judeus i entrat, qui bien l'out esguardet;
 Com il vit lo rei Charle, començat a trembler :

Dieu y avait chanté la messe, ainsi que les apôtres;
 et les douze chaires y sont toutes encore 5
 avec la treizième au milieu, bien scellée et close.
 Charles y entra et en eut une grande joie au cœur.
 Quand il vit la chaire, il approche de ce côté,
 L'empereur s'y assied pour se reposer un peu.
 Les douze pairs entrent dans les autres, autour de lui et à ses côtés. 10
 Nul homme ne s'y assit auparavant; nul ne s'y est assis depuis.
 Le roi Charles est émerveillé de cette grande beauté :
 il voit le moutier reluisant de claires couleurs;
 il y voit figurés les martyrs, les vierges et les grands saints;
 il voit les cornes de la lune et les fêtes annuelles; 15
 il voit courir les levrettes, et les poissons nager dans la mer.
 Charles eut le visage fier et tint sa tête droite.
 Un juif entra alors et fixa ses yeux sur lui;
 à peine eut-il vu le roi Charles qu'il commença à trembler :

1. Si ici correspond au latin *sic*; la conjonction latine *si* est en ancien français *se*.

2. Dans le moutier.

3. *Nen* est le latin *non* qui a cette forme devant une voyelle.

4. Dans *virgenes* l'accent porte sur la première syllabe; par suite, le mot ne

compte que pour deux syllabes dans le vers : *virg(e)nes*.

5. *Levieres* ne compte que pour trois syllabes; il n'y avait pas diérèse pour *ie* précédé d'une muette et d'une liquide. Dans *La Fontaine* encore, *sanglier* est dissyllabe.

Tant out fier lo visage, ne l'osat esgarder, 20
 A pou que il ne chiedet, fuiant s'en est tornez
 Et si montet d'eslais toz les marbrins degrez,
 Et vint al patriarche, pris li en a parler¹ :
 « Alez, sire, al mostier por les fonz aprester;
 Orendreit me ferai baptizier et lever². 25
 Doze comtes vi ore³ en cel mostier entrer,
 Avuec els lo trezime, onc ne vi si formet⁴.
 Par lo mien escientre⁵, ço est medesmes Deus;
 Il et li doze apostle vos viennent visiter. »
 Quant l'ot li patriarches, si s'en vait conreer; 30
 Et out mandet ses clers en albes areez⁶,
 Il les fait revestir et chapes afubler.
 A grant procession en est al rei alez.
 Li emperedre s'est encontre lui levez
 Et out trait son chapel; parfont li at clinet. 35
 Vont sei entrebaisier, noveles demander,

son visage lui parut si fier qu'il n'osait le regarder. 20
 Peu s'en faut qu'il ne tombe. Il s'en retourne précipitamment,
 gravit le plus vite qu'il peut les degrés de marbre du palais,
 arrive auprès du patriarche, et lui dit :
 « Allez, Sire, au moutier pour préparer les fonz;
 je veux me faire sur-le-champ tenir sur eux et baptiser. 25
 Je viens de voir entrer au moutier douze comtes,
 et avec eux le treizième; je n'ai jamais vu rien de si beau.
 Par ma foi! c'est Dieu lui-même;
 c'est lui qui vient vous visiter avec ses douze apôtres. »
 Dès que le patriarche l'entend, il va s'apprêter, 30
 ordonne à ses clercs de revêtir leurs aubes
 et de revêtir leurs chapes et de s'en affubler.
 Il se dirige vers le roi en grande procession.
 L'empereur s'est levé pour venir à sa rencontre;
 il tire sa couronne, s'incline profondément. 35
 Tous deux s'embrassent et s'interrogent.

1. C'est-à-dire *il se mit à lui parler*, locution courante en ancien français.

2. Le verbe *lever* accompagne ordinairement *baptizier*; il signifie « tenir sur les fonz ».

3. *Ore* représente le latin *horam*

devenu adverbe et signifie « maintenant, à l'instant ».

4. Participe passé employé ici au neutre.

5. V. p. 14, n. 2.

6. Littéralement : *en aubes garnis*.

Et dist li patriarches : « Dont estes, sire, nez ?
 Onques nen osat om en cest mostier entrer,
 Se ne li comandai o ne li oi rovet.
 — Sire, jo ai non Charles, si sui de France nez; 40
 Doze reis ai conquis par force et par barnet,
 Lo trezime vois querre dont ai oït parler¹.
 Vin en Jerusalem por l'amistet de Deu,
 La croiz et le sepulcre sui venuz aorer. »
 Et dist li patriarches : « Sire, molt estes ber, 45
 Sis as² en la chaire ou sist medesmes Deus;
 Aies non Charles Maignes sor toz reis coronez. »

« D'où êtes-vous, Sire, dit le patriarche ?
 Nul n'osa jamais entrer en ce moutier
 sans que je le lui aie ordonné ou l'en aie prié. —
 Sire, je m'appelle Charles et je suis né en France. 40
 J'ai conquis douze rois par force et par vaillance;
 je vais à la recherche d'un treizième dont j'ai ouï parler.
 Je suis venu à Jérusalem pour l'amour de Dieu;
 je suis venu adorer la croix et le sépulcre. —
 Sire, reprend le patriarche, vous êtes vraiment noble; 45
 vous vous êtes assis dans la chaire où s'assit Dieu lui-même;
 ayez nom Charlez le grand, couronné sur tous les rois. »

CHANSON DE ROLAND

(XI^e SIÈCLE)

Préliminaires de la bataille.

Charlemagne est en train de repasser les Pyrénées, et l'arrière-garde est encore en Espagne sous la conduite de

1. Il s'agit de Hugon, roi de Constantinople. Au début du poème, en effet, Charlemagne ayant mis sa couronne sur la tête et son épée au côté, demande à sa femme si elle connaît un homme sous le ciel qui sache mieux porter couronne et gloire. Elle prétend en connaître un. Fureur de Charlemagne qui l'oblige à désigner ce rival inconnu et lui tranchera la tête si elle

a menti. Elle nomme le roi Hugon; et c'est ainsi que Charlemagne part avec des barons pour aller à Jérusalem adorer les saintes reliques et se mettre à la recherche de ce roi qu'on lui dit être plus beau et plus gracieux que lui.

2. La langue poétique au moyen âge mélangeait souvent le tutoiement et le vousoiement.

Roland, d'Olivier et de dix autres pairs. Les Sarrasins, sur les conseils du traître Ganelon, s'avancent avec des forces immenses pour l'attaquer aux gorges de Roncevaux. Olivier, du haut d'une éminence, les a vus s'approcher et il est effrayé de leur nombre.

Dist Oliviers : « Païen ont grant esforz ;
De noz Franceis m'i semblet avoir pou.
Compaing Rodlanz, car sonez vostre corn :
Si l'odrat Charles, si retornerat l'ost. »
Respont Rodlanz : « Jò fereie que fols¹ : 5
En dolce France en perdeie mon los.
Sempres ferrai de Durendal granz cols :
Sanglenz en iert li branz entresque a l'or.
Felon païen mar² i vindrent as porz :
Jo vos plevi, tuit sont jugiet a mort. 10

— Compaing Rodlanz, l'olifant car sonez ;
Si l'odrat Charles, ferat l'ost retourner,
Socorrat nos li reis o³ son barnet. »
Respont Rodlanz : « Ne placet Damedeu

Olivier dit : « Les païens ont grande puissance,
et de nos Français il me semble y avoir peu.
Ami Roland, sonnez donc de votre cor ;
Charles l'entendra, ainsi l'armée reviendra sur ses pas. — 5
Ce serait folie de ma part, dit Roland ;
j'en perdrais ma gloire dans la douce France.
Je vais aussitôt frapper grands coups avec Durendal ;
la lame en sera ensanglantée jusqu'à la garde d'or.
Les païens félons vinrent pour leur malheur aux défilés.
Je vous le jure, tous sont condamnés à mort. — 10
Ami Roland, sonnez donc de votre olifant ;
Charles l'entendra ; il fera retourner l'armée ;
le roïnous secourra avec tous ses barons. —
A Seigneur Dieu ne plaise, répond Roland,

1. Ellipse : *je ferais ce qu'un fou ferait*.
Cette façon de parler se retrouve
encore au xvii^e siècle.

2. *Mar*, adv. du latin *mala hora*,

mal à propos, à la mauvaise heure.

3. *O*, préposition, de *apud*, avec le
sens de la préposition qui l'a rempla-

cée, avec.

Que mi parent por mei seient blasmet, 15
 Ne France dolce ja chietet en viltet.
 Ainz ¹ i ferrai de Durendal assez,
 Ma bone espede que ai ceinte al costet :
 Tot en vedrez lo brant ensanglentet.
 Felon paien mar i sont assemblet : 20
 Jo vos plevis, tuit sont a mort livret. »

Compaing Rodlanz, sonez vostre olifant.
 Si l'odrat Charles qui est as porz passanz;
 Jo vos plevis, ja retourneront Franc.
 — Ne placet Dieu, ço li respont Rodlanz, 25
 Que ço² seit dit de nul ome vivant
 Ja por paiens que jo seie cornanz!
 Ja n'en avront reproche mi parent.
 Quant jo serai en la bataille grant,
 Et jo ferrai e mil cols et set cenz, 30
 De Durendal vedrez l'acier sanglent.

qu'à cause de moi mes parents soient blâmés, 15
 et que la douce France tombe dans le déshonneur,
 Non, je frapperai rudement avec Durendal,
 ma bonne épée, que j'ai ceinte à mon côté :
 vous en verrez toute la lame ensanglantée.
 pour leur malheur les païens felons sont rassemblés ici; 20
 je vous le jure, ils sont tous destinés à mourir. —
 Ami Roland, sonnez votre olifant.
 Charles l'entendra, lui qui est en train de passer les défilés;
 je vous le jure, les Français reviendront sur leurs pas. —
 A Dieu ne plaise, répond Roland, 25
 qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant
 que j'ai sonné du cor par peur des païens!
 Jamais on n'en fera reproche à mes parents.
 Quand je serai dans la grande bataille,
 et que je frapperai mille et sept cents coups, 30
 vous verrez l'acier sanglant de Durendal.

1. *Ainz*, du lat. *antius* (tiré de *ante*), a le sens de *avant* et celui de *plutôt*; c'est cette dernière signification qu'il a ici.

2. *Ço* annonce la proposition conjonctive qui suit, *que jo seie*, etc.

Franceis sont bon, si ferront vassalment.
Ja cil d'Espagne n'avront de mort guarant. »

Dist Oliviers : « D'ïço ne sai jo blasme.
Jo ai vedut les Sarrazins d'Espagne : 35
Covert en sont li val et les montaignes,
E li larriz et trestotes les plaignes.

Granz sont les oz de cele gent estrange :
Nos i avoms molt petite compaignie. »
Respont Rodlanz : Mes talenz en est graindre. 40
Ne placet Dieu ne ses saintismes anges ¹
Que ja por mei perdet sa valor France !
Mielz vueil morir qu'a hontage remaigne ² :
Por bien ferir l'emperedre nos aimet. »

Quant Rodlanz veit que bataille serat, 45
Plus se fait fiers que lions ne lieparz ;
Franceis escriet, Olivier apelat :
« Sire compaing, amis, nel dire ja ³.

Les Français sont braves, ils frapperont vaillamment.
Ces gens d'Espagne n'échapperont pas à la mort. —
Je ne vois pas, reprend Olivier, où serait le déshonneur.
J'ai vu de mes yeux les Sarrasins d'Espagne : 35
vallées et montagnes en sont couvertes,
ainsi que les landes et toutes les plaines.
Immense est l'armée de ce peuple étranger,
tandis que nous, nous n'avons qu'une toute petite troupe. —
Mon ardeur n'en est que plus grande, répond Roland. 40
A Dieu ne plaise et à ses très saints anges
qu'à cause de moi la France perde son prix !
J'aime mieux mourir que survivre avec le déshonneur.
Qui frappe bien est aimé de l'empereur. »
Quand Roland voit qu'il y aura bataille 45
il se montre plus fier qu'un lion ou qu'un léopard ;
il interpelle par ses cris les Français et Olivier :
« Sire compaignon, ami, ne parle plus ainsi.

1. *Anges* a l'accent sur la première syllabe : ang(e)les.

2. Le subjonctif comme en latin : *potius quam remaneam*.

3. *Nel* pour *ne lo*, et emploi de l'infinitif pour l'impératif négatif.

Li emperedre qui Franceis nos laissat
 Itels ¹ vint milie en mist a une part, 50
 Son escientre ², nen i out un codart.
 Por son seignor deit om sofrir granz mals
 Et endurer et forz freiz et granz chalz,
 Sin ³ deit om perdre del sanc et de la charn.
 Fier de ta lance, et jo de Durendal, 55
 Ma bone espede que li reis me donat.
 Se jo i muir, dire puet qui l'avrat,
 Que ele fut a nobilie ⁴ vassal! »

D'autre part est l'arcevesques Turpins.
 Son cheval brochet, et montet un larriz; 60
 Franceis apelet, un sermon lor at dit :
 « Seignor baron, Charles nos laissat ci.
 Por nostre rei devoms nos bien morir.
 Crestientet aidiez a sostenir.

L'empereur qui nous lascia ses Français
 a mis à part ces vingt mille, 50
 et, il le sait, parmi eux il n'y eut point un lâche.
 On doit, pour son seigneur, souffrir grands maux,
 endurer les plus rudes froids, les plus terribles chaleurs;
 pour lui on doit perdre de son sang et de sa chair.
 Frappe de ta lance, moi je frapperai avec Durendal, 55
 ma bonne épée que le roi m'a donnée.
 Si je meurs, qui l'aura pourra dire
 qu'elle appartint à un noble vassal! »
 D'un autre côté est l'archevêque Turpin.
 Il pique son cheval et monte sur une lande; 60
 il s'adresse aux Français et leur fait un sermon :
 « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici.
 Notre devoir est de mourir pour notre roi.
 Aidez, protégez la chrétienté.

1. *Itels* n'est autre que *tels*, qui est ici employé démonstrativement.

2. *Escientre*, du latin *scienter*, confondu avec le gérondif *escient*, lat. *sciente*, qui s'employait comme les autres gérondifs avec un déterminatif;

encore aujourd'hui *a mon escient*.

3. *Sin* pour *si en*.

4. *Nobilie*, mot savant, a l'accent sur la deuxième syllabe comme v. 50 *milie* compte pour deux syllabes; *milje* : *nobilje*.

Bataille avrez, vos en estes tuit fit, 65
 Car a vos uelz vedez les Sarrazins.
 Clamez vos colpes, si preiez Dieu mercit :
 Assoldrai vos por voz anemes¹ guarir;
 Se vos morez, vos estrez saint martir;
 Sieges avrez el graignor paredis. » 70
 Franceis descendent, a terre se sont mis,
 E l'arcevesques de Dieu les benedist.
 Por penitence les comandet ferir.

Franceis se drecent, si se metent sour piez.
 Bien sont assolt, quite de lor pechiez : 75
 E l'arcevesques de Dieu les at seigniez.
 Puis sont montet sour lor coranz destriers.
 Adobet sont a lei de chevaliers
 E de bataille sont tuit apareilliet.

Vous allez avoir bataille, vous en êtes tous assurés, 65
 car sous vos yeux vous voyez les Sarrasins.
 Battez votre coulpe, demandez pardon à Dieu :
 je vais vous absoudre pour le salut de vos âmes;
 si vous mourez, vous serez saints martyrs,
 vous aurez place dans le grand paradis. » 70
 Les Français descendent de cheval et mettent genou à terre.
 L'archevêque les bénit au nom de Dieu.
 Pour pénitence, il leur ordonne de frapper.
 Les Français se relèvent, se remettent sur leurs pieds.
 Ils sont absous et quittes de leurs péchés, 75
 l'archevêque, au nom de Dieu, les a bénis de la main.
 Ils montent ensuite sur leurs rapides destriers.
 Ils sont armés à la manière des chevaliers
 et sont tous prêts pour la bataille.

Mort de Roland.

La bataille a été terrible; tous les Français y ont péri;
 mais les païens, en entendant les cors de l'armée de Charle-
 magne, se sont enfuis. Des deux seuls survivants de la

1. *Aneme* a l'accent sur *a* et ne compte que pour deux syllabes : *an(e)me*.

vaillante troupe, Turpin et Roland, le premier a rendu l'âme;
Roland lui-même sent que sa dernière heure est venue.

Ço sent Rodlanz que la mort si l'argudet,
Met sei sour piez, quanqu'il puet s'esvertudet;
De son visage la color at perdude.
Tient Durendal, s'espede tote nude;
Dedevant lui at une piedra brune, 5
Dis cols i fiert par duel et par rancune :
Croist li aciers, ne fraint ne ne s'esgrunet;
Et dist li coms : « Sainte Marie, aiude ¹!
E! Durendal, bone, si mare fustes!
Quant jo mei pert, de vos nen ai mais cure. 10
Tantes batailles en champ en ai vencudes,
Et tantes terres larges escombatudes,
Que Charles tient, qui la barbe at chenude!
A mon vivant ne me serez tolude.
Ne vos ait om qui por altre s'en fuiet! 15
Molt bons vassals vos at lonc tems tenude :
Ja mais n'iert tels en France la solude. »

Roland sent que la mort le presse;
il se dresse et, autant qu'il peut, rassemble ses forces;
sur son visage il n'y a plus de couleur.
Il tient son épée Durendal, toute nue :
devant lui il y a une pierre brune; 5
il y frappe dix coups de douleur et de colère.
L'acier grince, mais ne se brise ni ne s'ébrèche :
« Sainte Marie, dit le comte, aidez-moi!
Ah! Durendal, ma bonne épée, que vous êtes en malheur!
Puisque je me perds, je n'ai plus souci de vous. 10
J'ai avec vous gagné tant de batailles,
j'ai conquis tant de vastes pays,
que tient Charles à la barbe chenue!
Tant que je vivrai, vous ne me serez pas ravie.
Ne soyez pas à un homme qui fuie devant un autre! 15
Vous avez été longtemps possédée par un bon vassal;
jamais il n'y en aura un tel dans la libre France. »

1. *Aiude*, impératif sg. : de *aidier*, aider.

Rodlanz ferit en une pierre bise :
 Plus en abat que jo ne vos sai dire;
 L'espede croist, ne froisset ne ne briset, 20
 Contre le ciel a mont est ressortide.
 Quant veit li coms que ne la fraindrât mie,
 Molt dolcement la plainst a sei medisme :
 « E! Durendal, com ies bele et saintisme!
 En l'orie ¹ pont assez i at reliques, 25
 Un dent saint Pierre ² e del sanc saint Basile,
 E des chevels mon seignor saint Denisie,
 Del vestement i at sainte Marie.
 Il nen est dreit que païen te baillissent;
 De crestiiens devez estre servide. 30
 Molt larges terres de vos avrai conquises,
 Que Charles tient, qui la barbe at floride :
 Et l'emperedre en est et ber et riches.
 Ne vos ait om qui facet codardie!
 Dieus, ne laisser ³ que France en seit honide! » 35

Roland frappa de son épée sur une pierre sombre :
 il en abat plus que je ne saurais vous dire;
 l'épée grince, elle ne s'entame ni ne se brise, 20
 elle rebondit en haut vers le ciel.
 Quand le comte voit qu'il ne pourra la briser,
 il la plaint très doucement en lui-même :
 « Ah! Durendal! comme tu es belle et sainte!
 En ta garde dorée, il y a mainte relique, 25
 une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,
 des cheveux de mon seigneur saint Denis,
 une partie des vêtements de sainte Marie.
 Il n'est point juste que des païens te possèdent;
 c'est par des chrétiens que tu dois être servie. 30
 Par toi j'aurai conquis de très grands pays,
 que tient Charles à la barbe fleurie;
 ils font la force et la richesse de l'Empereur.
 Puisses-tu donc n'être pas aux mains d'un lâche!

Dieu! ne permettez point que Durendal déshonore la France! » 35

1. L'adjectif *orie* ne compte que pour deux syllabes; de même *Basile* et *Denisie*, plus loin, ne comptent que pour trois.

2. La possession est marquée par le

cas régime sans la préposition *de* ou *à*. Comparez la rue *Richelieu*, la librairie *Delagrave*.

3. Voir p. 13, n. 3.

Ço sent Rodlanz que la mort l'entreprend,
 Devers la teste sour lo cuer li descent.
 Dessoz un pin i est alez corant,
 Sour l'erbe vert si est colchiez adenz¹. 40
 Dessoz lui met s'espee et l'olifant.
 Tornat sa teste vers la paiene gent :
 Por ço l'at fait que il vult veirement
 Que Charles diët et trestote sa gent,
 Li gentilz coms, qu'il est morz conquerant. 45
 Claimet sa colpe et menuet et sovent,
 Por ses pechiez Dieu porofrit lo guant.

Li coms Rodlanz se jut dessoz un pin,
 Envers Espagne en at tornet son vis.
 De plusors choses a remembrer li prist;
 De tantes terres com li ber a conquis, 50
 De douce France, des omes de son lign,
 De Charlemagne, son seignor, quil² nodrit,
 E des Franceis dont il esteit si fiz.

Roland sent que la mort l'envahit,
 qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.
 Il s'en va courant sous un pin
 et se couche sur l'herbe verte, face contre terre.
 Il place sous lui son épée et son olifant. 40
 Il tourne sa tête du côté des païens :
 il le fait parce qu'il veut vraiment
 que Charles et toute son armée dise
 que le noble comte est mort en vainqueur.
 Il bat sa coulpe à reprises nombreuses et pressées, 45
 pour ses péchés il tend à Dieu son gant.
 Le comte Rolland est couché sous un pin;
 il a son visage tourné du côté de l'Espagne.
 Il se prend alors à se souvenir de plusieurs choses,
 de tant de terres qu'il a, vaillant baron, conquises, 50
 de la douce France, des hommes de sa famille,
 de Charlemagne, son seigneur qui l'a élevé,
 et des Français dont il était si sûr.

1. *Adenz*, proprement sur les dents 2. *Quil* pour qui le.
 (lat. *ad dentes*).

Ne puet muder nen plort et ne sospirt ¹.
 Mais lui medesme ne vult metre en oblit : 55
 Claimet sa colpe, si priët Dieu mercit :
 « Veire paterne, qui onques ne mentis,
 Saint Lazaron de mort ressurrexis,
 E Daniël des lions guaresis,
 Guaris de mei l'aneme ² de toz perilz, 60
 Por les pechiez que en ma vide fis! »
 Son destre guant a Dieu en porofrit,
 Et de sa main sainz Gabriëls l'at pris.
 Dessour son braz teneit lo chief enclin :
 Jointes ses mains est alez a sa fin. 65
 Dieus li tramist son angele ³ cherubin
 E saint Michiel de la mer del peril;
 Ensemble od els sainz Gabriëls i vint :
 L'aneme del comte portent en pareis.

Il ne peut s'empêcher de pleurer et de soupirer.
 Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli; 55
 bat sa coulpe, implore le pardon de Dieu :
 O vrai Père, qui jamais ne mentis,
 qui ressuscitas saint Lazare de la mort,
 qui protégeas Daniel contre les lions,
 sauve mon âme de tous les périls, 60
 à cause des péchés que j'ai faits en ma vie!
 Il offrit à Dieu son gant droit
 et saint Gabriel l'a pris de sa main.
 Il avait la tête penchée sur son bras,
 et, les mains jointes, il est allé à sa fin. 65
 Dieu lui envoya son ange chérubin
 et saint Michel de la mer du Péril;
 saint Gabriel est venu avec eux :
 ils emportent l'âme du comte au paradis.

1. Ellipse très fréquente de la con-
 jonction *que* devant un subjonctif su-
 bordonné.

2. V. p. 15, n. 1.

3. V. p. 13, n. 1

COURONNEMENT LOUIS

(XII^e SIÈCLE)

Charlemagne, accablé par l'âge et se sentant incapable de soutenir plus longtemps le poids si lourd de son vaste empire, a réuni sa cour plénière à Aix pour lui proposer d'élire son fils Louis. La couronne est posée sur l'autel où le Pape vient de célébrer la messe, et, lorsque l'assemblée a acclamé le futur roi, Charlemagne s'adresse au jeune prince :

« Filz Looïs, veiz ici la corone?
 Se tu la prenz, emperere iés de Rome;
 Bien puez mener en ost mil et cent omes,
 Passer par force les eves de Gironde,
 Paiene gent craventer et confondre, 5
 Et la lor¹ terre deis a la nostre joindre.
 S'ainsi vuels faire, je te doing la corone;
 O se ce non², ne la baillier³ tu onques.

Se tu deis prendre, bels filz, de fals loiers,
 Ne desmesure lever ne esalcier, 10

« Mon fils Louis, tu vois ici la couronne?
 Si tu la prends, tu es empereur de Rome;
 tu peux mener en guerre cent mille hommes,
 passer de vive force les eaux de la Gironde,
 détruire et confondre la gent paienne, 5
 et tu dois joindre leur terre à la nôtre.
 Si tu veux agir ainsi, je te donne la couronne;
 sinon, ne la possède jamais.
 Si tu dois, beau fils, recueillir d'injustes profits,
 encourager et honorer la violence, 10

1. *Lor* est employé ici comme pronom personnel au génitif pluriel (*illorum*), « et la terre d'eux ». On sait, du reste, que jusqu'au xvi^e siècle *leur* est resté invariable : *Leur amis*; cette valeur étymologique se retrouve dans Malherbe et dans les écrits de la jeunesse de Racine.

2. Ellipse du verbe, comme dans le moderne *sinon*; l'ancien français mettait en plus le démonstratif régime du verbe sous-entendu.

3. Infinitif négatif pour l'impératif et ici avec le pronom sujet *tu*.

Faire luxure ne alever pechié,
 Ne eir enfant retolir le sien fié,
 Ne veve fame tolir quatre deniers,
 Ceste corone de Jesu la te vié ¹,
 Filz Looïs, que tu ne la baillier ². » 15
 Ot le li enfes ³, ne mist avant le pié;
 N'osa aler la corone baillier.
 Por lui plorerent maint vaillant chevalier,
 Et l'emperere fu molt grains et iriez :
 « Ha! las, dist il, com or sui engeigniez! 20
 Ja en sa vie n'iert de mei avanciez.
 Quin ⁴ fereit rei, ce sereit granz pechiez.
 Or li fasons toz les chevels trenchier,
 Si le metons la enz en cel mostier :
 Tirra les cordes et sera marregliers ⁵, 25
 S'avra provende qu'il ⁶ ne puist mendier. »
 Delez le rei sist Arneïs d'Orliens

faire luxure et soutenir le péché,
 ravir sa terre à l'enfant héritier,
 dérober à la veuve quatre deniers,
 de par Jésus, cette couronne, je te l'interdis;
 mon fils Louis, tu ne dois pas la posséder. » 15
 L'enfant l'entend et ne bougea pas;
 Il n'osa pas s'avancer pour prendre la couronne,
 et maint chevalier pleura de pitié pour lui;
 l'empereur en est violemment irrité et courroucé :
 « Hélas! dit-il, comme je suis déçu à cette heure! 20
 De ce jour je ne lui accorderai aucun honneur.
 En faire un roi, ce serait grand péché.
 Faisons-lui raser tous les cheveux
 et mettons-le ici dans ce moutier;
 il sonnera les cloches et sera marguillier; 25
 il y sera nourri et n'aura pas à mendier. »
 Alors s'approcha du roi Hernaut d'Orléans :

1. Vié pr. ind. 1^{re} p. s. de veer (vetare).

2. L'infinif négatif, pour l'impératif, est employé ici avec la conjonction que.

3. Enfes, avec l'accent sur la première syllabe, cas sujet de enfant.

4. Quin pour qui en; de même plus loin au v. 32.

5. Marregliers ne compte dans le vers que pour trois syllabes; voir, p. 8, n. 5.

6. Que signifie « de telle sorte que ».

Qui molt par¹ fu et orgoillos et fiers;
 De granz losenges le prist a araisnier :
 « Dreiz emperere, faites pais, si m'oiez. 30
 Mes sire est juvenes², n'a que quinze ans entiers,
 Ja sereit mors quin fereit chevalier.
 Ceste besoigne, s'il vos plaist, m'otreiez,
 Tresqu'a treis anz que verrons coment iert.
 S'il vult preuz estre ne ja buens eritiers, 35
 Je li rendrai de gré et volentiers,
 Et acreistrai ses terres et ses fiez. »
 Et dist li reis : « Ce fait a otreier. —
 « Granz merciz, sire, » diënt li losengier,
 Qui parent erent a Arneis d'Orliens. 40
 Sempres fust reis, quant Guillelmes i vient;
 D'une forest repaire de chacier.
 Ses niés Bertrans li coru a l'estrier;
 Il li demande : « Dont venez vos, bels niés?
 — En nom Dieu, sire, de la enz del mostier, 45

qui était très orgueilleux et felon;
 il lui adressa la parole avec force fourberie :
 « Droit empereur, veuillez bien m'écouter. 30
 Mon seigneur est jeune, il n'a que quinze ans.
 Il mourrait vite à la peine qui voudrait en faire un chevalier.
 Octroyez-moi, s'il vous plait, cette besogne
 durant trois ans; et alors, nous verrons ce qu'il sera.
 S'il veut être preux et digne héritier, 35
 je lui rendrai de bon gré et volentiers
 ses terres et ses fiefs que j'aurai accrus. —
 Je vous y autorise, dit le roi. —
 Grand merci, sire, » disent les flatteurs,
 qui étaient les parents d'Hernaut d'Orléans. 40
 Celui-ci fût devenu aussitôt roi, si Guillaume n'était survenu.
 Il revient de chasser dans une forêt.
 Son neveu Bertrand accourut à lui et lui prend l'étrier.
 « D'où venez-vous, beau neveu, lui dit Guillaume? —
 Au nom de Dieu, sire, de là dedans, du moutier 45

1. Particule augmentative, qui se re'trouve dans *c'est par trop fort*.

2. Mot savant ne comptant que pour deux syllabes : *jo(e)nes*.

Ou j'ai oi grant tort et grant pechié.
 Arneis vult son dreit seignor boisier;
 Sempres iert reis, que¹ Franceis l'ont jugié.
 — Mar le pensa, dist Guillelmes li fiers. »
 L'espee ceinte est entrez el mostier, 50
 Desront la presse devant les chevaliers :
 Arneis trueve molt bien apareillié;
 En talent ot qu'il li copast le chief,
 Quant li remembre del glorios del ciel,
 Que² d'ome ocire est trop mortels pechiez. 55
 Il prent s'espee, el fuere l'emba tié
 Et passe avant; quant se fu rebraciez,
 Le poing senestre li a meslé el chief,
 Halce le destre, enz el col li assiet :
 L'os de la gole li a par mi brisié; 60
 Mort le tresbuche a la terre a ses piez.
 Quant il l'ot mort, sel³ prent a chasteier :

où j'ai entendu grande infamie et grand péché.
 Hernaut veut trahir son droit seigneur;
 il sera bientôt roi; les Français l'ont décidé. —
 Il l'a pensé pour son malheur, répond le terrible Guillaume. »
 Il entre au moutier l'épée au côté, 50
 fend la foule pour arriver en avant des chevaliers;
 il trouve Hernaut tout prêt à être couronné;
 il a envie de lui couper la tête,
 quand il se souvient de ce glorieux du ciel;
 il songe que tuer un homme est un péché mortel. 55
 Il prend son épée, la renfonce au fourreau,
 s'approche, après avoir relevé ses manches,
 prend les cheveux d'Hernaut dans son poing gauche,
 hausse le droit, l'abat sur son cou,
 lui brise l'os de la bouche par le milieu, 60
 et l'étend mort à terre à ses pieds.
 Quand il l'a tué, il le gourmande ainsi :

1. *Que* a ici, comme souvent, le sens de *car*.

2. Anacoluthé : Remembrer a d'abord

pour régime un substantif, puis une proposition.

3. *Sel* mis pour *si* le, c'est-à-dire : alors il le prend.

« Hé! gloz! dist il, Dieus te doint encombrier ¹!
 Por quei voleies ton dreit seignor boisier?
 Tu le deüsses amer et tenir chier, 65
 Creistre ses terres et alever ses fiez.
 Je te cuidoe un petit chasteier,
 Mais tu iés morz, n'en dorreie un denier. »
 Veit la corone qui desus l'altel siet :
 Li coms la prent senz point de l'atargier ², 70
 Vient a l'enfant, si li assiet el chief :
 « Tenez, bels sire, el nom del rei del ciel,
 Qui te doint force d'estre bons justiciers! »
 Veit le li pere, de son enfant fu liez :
 « Sire Guillelmes, granz merciz en aiez. 75
 Vostre lignages a le mien esalcié. »

Louis est donc couronné empereur : l'assemblée se sépare, et Charlemagne, rentré dans son palais, adresse ces conseils à son fils en présence de Guillaume :

• Glouton, que Dieu t'accable de maux!
 Pourquoi voulais-tu trahir ton droit seigneur?
 Tu eusses dû l'aimer et le chérir, 65
 agrandir ses terres et augmenter ses fiefs.
 Je croyais ne te châtier qu'un peu ;
 Te voilà mort! Je ne donnerais pas de ta vie un denier. »
 Il aperçoit la couronne posée sur l'autel ;
 il la prend sans tarder, 70
 vient à l'enfant et la lui pose sur la tête :
 « Tenez, beau sire, au nom du roi du ciel,
 Puisse t'il te donner la force d'être bon justicier! »
 Le père voit son enfant couronné, et il en est joyeux :
 • Grand merci! sire Guillaume. 75
 Votre famille a relevé la mienne. »

1. *Encombrier*, substantif, signifiant embarras, difficulté, lequel, d'après la règle déjà énoncée, ne compte que pour trois syllabes.

2. Locution qui nous montre l'emploi

primitif de *point* comme renforcement de la négation; *sans point* de a été usité jusqu'au xvi^e siècle. Nous avons la même construction dans : *Il n'a point d'amis. Je ne veux point de ceci.*

Filz Looïs, a celer ne te quier,
 Quant Dieus fist rei por pueples justicier,
 Il nel fist mie por false lei jugier,
 Faire luxure, ne alever pechié, 80
 Ne eir enfant ¹ por retolir son fié,
 Ne veve fame tolir quatre deniers;
 Ainz deit les torz abatre soz ses piez,
 Encontreval et foler et pleissier.
 Ja al povre ome ne te chalt de tencier; 85
 Se il se claime, ne t'en deit enoier,
 Ainceis le deis entendre et conseillier,
 Por l'amor Dieu de son dreit adrecier.
 Vers l'orgoillos te deis faire si fier
 Come liepart qui gent vueille mangier; 90
 Et s'il te vuelt de neient guerreier,
 Mandez en France les nobles chevaliers,
 Tant qu'en aiez plus de trente miliers;
 Ou mielz se fie, la le fai asegier ²,

Mon fils Louis, je ne cherche point à te le cacher :
 quand Dieu fit un roi pour gouverner les peuples,
 il ne le créa pas pour établir d'injustes lois,
 pour faire luxure, encourager le péché, 80
 dépouiller l'enfant du fief dont il est héritier,
 et dérober à la veuve quatre deniers;
 mais, son devoir est d'abattre à ses pieds l'injustice,
 de la fouler à terre et la briser.
 Tu n'as pas à chercher querelle à l'homme pauvre; 85
 s'il se plaint, tu ne dois point t'en fâcher,
 mais tu dois l'entendre et le conseiller,
 lui faire droit pour l'amour de Dieu.
 Avec l'orgueilleux, tu dois te montrer aussi terrible
 que le léopard qui veut dévorer sa proie; 90
 et s'il songe à te guerroyer pour rien,
 mande en France les nobles chevaliers,
 jusqu'à ce que tu en aies plus de trente mille;
 assiege-le là où il se croit le plus imprenable,

1. *Eir enfant*, enfant héritier, cas régime sans préposition, est le régime indirect de *retolir*; de même, au vers suivant, *veve fame* est le régime indirect de *tolir*.
 2. La périphrase *fai asegier* est ici l'équivalent du simple impératif *assiege*.

Tote sa terre guaster et essillier ¹. 95
 Se le puez prendre ne a tes mains baillier,
 N'en aies onques manaide ne pitié,
 Ainceis li fai toz les membres trenchier,
 Ardeir en feu ne en eve neier;
 Car se Franceis te veient entrepiez, 100
 Diront Normant en nom de reprovier :
 « De si fait rei ² n'avions nos mestier.
 Mal dahé ait par mi la croiz del chief ³
 Qui avuec lui ira mais osteier,
 Ne a sa cort ira por corteier ! 105
 Del sien meesme nos poons bien paier. »
 Et altre chose te vueil, filz, acointier,
 Que se tu vis il t'avra grant mestier :
 Que de vilain ne faces conseillier,
 Fil a prevost ne de fil a veier ⁴ : 110
 Il boisereient a petit por loier ;

ravage toute sa terre, saccage-la. 95
 Si tu peux le prendre et le tenir en tes mains,
 n'en aie jamais miséricorde ni pitié,
 mais fais-lui trancher tous les membres,
 fais-le brûler vit ou noyer dans la mer.
 Car si les Français te voient foulé aux pieds, 100
 les Normands diront en guise de reproche :
 « Nous n'avions pas besoin d'un roi ainsi fait.
 Malheur à la tête de celui
 qui ira désormais guerroyer avec lui,
 ou qui viendra lui rendre hommage à sa cour ! 105
 Nous pouvons bien nous payer avec ce qu'il a. »
 Je veux, mon fils, te donner un autre conseil ;
 car, si tu vis, il te sera très utile.
 Ne prends pour conseiller ni un vilain,
 ni un fils de prévôt ou de voyer : 110
 Ils te trahiraient vite pour de l'argent ;

1. *Essillier*, à côté du sens de chasser, avait aussi souvent le sens d'abimer, ravager.

2. *De roi ainsi fait*.

3. Par le milieu du sommet de la tête.

4. Le *veier* ou *voyer* (cf. agent voyer) était un officier préposé à la police des voies publiques et des chemins.

Mais de Guillelme le nobile guerrier,
 Fil Aimeri de Narbone le fier,
 Frere Bernart de Brebant le guerrier :
 Se cil te vuelent maintenir et aidier, 115
 En lor service te puez molt bien fier. »
 Respont li enfes : « Veir dites, par mon chief. »
 Il vint al comte, si li chei as piez.
 Li coms Guillelmes le coru redrecier.

mais Guillaume le noble guerrier,
 fils d'Aimeri de Narbonne, le fier,
 frère de Bernard de Brabant, le guerrier.
 Si de tels gens te veulent maintenir et aider, 115
 tu peux avoir toute confiance en leur service. »
 L'enfant répond : « Vous dites vrai, par ma tête!
 Et venant au comte, il tombe à ses pieds.
 Le comte Guillaume le relève aussitôt.

LE CHARROI DE NIMES¹

(XII^e SIÈCLE)

Guillaume au court nez, celui-là même qui, dans le morceau précédent, couronne de sa propre main le jeune Louis, revenait un jour de la chasse joyeux et entouré d'un bruyant cortège, quand son neveu Bertrand, accouru au-devant de lui, lui apprend que l'empereur vient de répartir ses fiefs entre tous ses barons, mais l'a oublié dans cette distribution. Guillaume, la rage au cœur, se rend au palais.

1. Ce poème est ainsi appelé de la ruse employée par l'armée que commandait Guillaume pour s'emparer de Nîmes : les chevaliers français se cachèrent dans des tonneaux et pénétrèrent ainsi dans la ville, traînés par des bœufs que dirigeaient Bertrand

déguisé en charretier et Guillaume travesti en marchand. Bien que ce poème soit peut-être antérieur au précédent, nous le plaçons ici, les événements se passant après la scène du couronnement de Louis.

Li coms Guillelmes fu molt gentilz et ber,
 Tresqu'au palais ne se volt arester,
 A pié descent soz l'olivier ramé,
 Puis en monta tot le marbrin dégradé.
 Par tel vertu a le planchié passé 5
 Rompent les hueses del cordoan soller;
 N'i ot baron qui n'en fust esfraez.
 Veit le li reis, encontre s'est levez;
 Puis li a dit : « Guillelmes, car seez.
 — Non ferai, sire, dit Guillelmes li ber, 10
 Mais un petit vorrai a vos parler. »
 Dist Looïs : « Si com vos comandez;
 Mien escient, bien serez escoltez.
 — Looïs sire, dit Guillelmes li ber,
 Ne t'ai servi par nuit de tastoner, 15
 De veves fames, d'enfanz deseriter,
 Mais par mes armes t'ai servi come ber.
 Si t'ai forni maint fort estor champel
 Dont je ai mort maint gentil bachelier,
 Dont li pechiez m'en est el cors entrez; 20

Le comte Guillaume était très noble et très vaillant;
 il va jusqu'au palais sans s'arrêter,
 et descend de son cheval sous l'olivier feuillu.
 Il gravit tous les degrés de marbre.
 Il marche sur le plancher avec une telle violence 5
 qu'il en fait éclater ses heuses de cuir de Cordoue;
 il n'y a pas un baron qui n'en soit effrayé.
 Le roi le voit, et se lève en sa présence.
 « Guillaume, lui dit-il, asseyez-vous. —
 Je ne le ferai point, Sire; 10
 mais j'ai à vous adresser quelques mots. —
 Faites, dit Louis, à votre volonté;
 je vous l'assure, vous serez bien écouté. —
 Sire Louis, reprend le vaillant Guillaume,
 je t'ai servi, ce n'est pas en te massant la nuit, 15
 ni en dépouillant veuves et orphelins;
 non, je t'ai servi par mes armes comme un vaillant soldat.
 J'ai livré pour toi mainte bataille en rase campagne;
 j'y ai tué maint noble chevalier,
 et le péché m'en est entré dans le corps; 20

Qui que il fussent, si les ot Dieus formez;
 Dieus penst des anmes, si le me pardonez¹!
 — Sire Guillelmes, dist Loois li ber,
 Par voz merciz un petit me sofrez² :
 Ira ivers, si revendra estez; 25
 Un de ces jorz morra uns de mes pers :
 Tote la terre vos en vorrai doner,
 Et la moiller, se prendre la volez. »
 Ot le Guillelmes, a pou n'est forsenez :
 « Dieus! dist li coms, qui en croiz fus penez, 30
 Com longe atente a povre bacheler
 Qui n'a que prendre ne autrui que doner!
 Mon auferant³ m'estuet aprovender,
 Encor ne sai ou grain deie trover!
 Dieus! com grant val li covient avaler 35
 Et a grant mont il li estuet monter,
 Qui d'autrui mort atent la richeté! »

quels qu'ils fussent, c'étaient des créatures de Dieu;
 que Dieu ait soin de leurs âmes, qu'il me pardonne!
 — Sire Guillaume, dit Louis le baron,
 de grâce, attendez que je puisse vous contenter;
 l'hiver passera et l'été reviendra. 25
 Un de mes pairs mourra un de ces jours
 et je voudrai vous donner toute sa terre,
 et sa femme si vous voulez la prendre. »
 Guillaume l'entend, et peu s'en faut qu'il ne devienne fou :
 « Dieu qui souffris sur la croix! s'écrie-t-il, 30
 quelle longue attente pour un pauvre bachelier
 qui n'a rien à prendre ni à donner à autrui!
 J'ai à nourrir mon cheval,
 et je ne sais maintenant où lui trouver du grain!
 Dieu! quelle grande vallée il doit descendre 35
 et quelle grande montagne il doit gravir
 celui qui attend la richesse de la mort d'autrui! —

1. Dans la seconde partie du vers. Guillaume s'adresse directement à Dieu.

2. Littéralement : par votre grâce un peu m'attendez, c'est-à-dire que je

puisse vous récompenser.

3. Cheval de bataille, synonyme de *destrier*, par opposition au *sommier* ou *palefroi*, cheval de somme.

La querelle s'envenime entre Louis et Guillaume. Celui-ci lui ayant déclaré qu'il eût pu passer au service du roi Gaifier qui lui offrait sa fille et la moitié de sa terre, et ainsi lutter contre le roi de France, l'empereur lui répond fièrement que tout homme qui oserait lui faire la guerre serait avant un an ou mort ou exilé. Guillaume alors lui rappelle tout ce qu'il a fait pour son service : sa bataille contre le géant Corsout sous les murs de Rome ; sa victoire sur Dagobert de Carthage, son dévouement quand il lui mit la couronne sur la tête après avoir tué Hernaut et l'empêcha ainsi de devenir moine, etc. Louis faiblit sous les coups redoublés de ces plaintes et de ces malédictions terribles. Il offre à Guillaume successivement la terre du comte Foulque, celle d'Aubri de Bourgogne, celle du marquis Béranger. Guillaume les refuse fièrement, rougissant à l'idée de dépouiller des orphelins. L'Empereur lui offre alors le quart de son royaume :

Sire Guillelmes, dist Looïs, oiez :
 Quant ceste onor ¹ a prendre ne vos siet,
 Se Dieus m'aïst, or vos dorrai tel fié, 40
 Se saiges estes, dont serez sorhauciez :
 Je vos dorrai de France un grant quartier,
 Quarte abeïe, et puis le quart marchié,
 Quarte cité et quart archeveschié,
 Le quart sergent et le quart chevalier, 45
 Quart vavassor et quart garçon a pié,
 Quarte pucele et la quarte moillier,

Sire Guillaume, dit Louis, écoutez.
 Puisqu'il ne vous convient pas d'accepter cette terre,
 si Dieu m'aide, je vous donnerai tel fief 40
 qui, si vous êtes sage, nous mettra en haut rang.
 Je vous donnerai tout le quart de la France,
 le quart de ses abbayes, de ses marchés,
 de ses villes, de ses archevêchés,
 le quart de ses sergents, de ses chevaliers, 45
 de ses vavasseurs et des vilains qui vont à pied ;
 le quart des jeunes filles et des femmes ;

1. *Ons* a très souvent le sens de possession noble.

Et le quart prestre et puis le quart mostier.
 De mes estables vos doing le quart destrier;
 De mon tresor vos doing le quart denier; 50
 La quarte part vos otrei volentiers
 De tot l'empire que je ai a baillier.
 Recevez le, nobile chevalier.
 — Non ferai! Sire, Guillelmes respondié.
 Je nel fereie por tot l'or desoz ciel; 55
 Que ja direient cil baron chevalier :
 Vez la Guillelme, le marchis au vis fier,
 Come il a ore son dreit seignor boisié!
 Demi son regne li a tot otreié,
 Si ne l'en rent vaillissant un denier; 60
 Bien li a ore son vivre retaillié!
 — Sire Guillelmes, dit Loois li ber,
 Quant ceste onor recevoir ne volez,
 En ceste terre ne vos sai que doner,
 Ne je ne autres ne m'en sai porpenser ¹. 65

le quart des prêtres et le quart des moutiers;
 je vous donne le quart de ce qui est dans mes écuries,
 le quart de l'argent de mon trésor. 50
 Enfin de tout mon cœur, je vous octroie le quart
 de tout l'empire que j'ai à gouverner.
 Recevez-le, noble chevalier. —
 Non certes, répondit Guillaume,
 je ne le ferais pas pour tout l'or qui est sous le ciel. 55
 Car tous vos barons chevaliers diraient aussitôt :
 Voyez là Guillaume, le marquis au fier visage,
 voyez comme il a dupé son droit seigneur!
 Le roi lui a donné la moitié de son royaume,
 et il ne lui donne pas en retour la valeur d'un denier; 60
 il lui a bien rogné les vivres! —
 Sire Guillaume, dit le noble Louis,
 puisque vous ne voulez pas recevoir ce domaine,
 je ne sais plus que vous donner en ce pays;
 ni moi, ni un autre ne pourraient rien trouver. — 65

1. Le verbe s'accorde avec le pro- syntaxe actuelle celui-ci soit placé en
 nom *je*, bien qu'à l'encontre de la tête.

— Reis, dit Guillelmes, laissez le dont ester ¹ ;
 A ceste feiz n'en quier or plus parler ;
 Quant vos plaira vos me dorreiz assez,
 Chastels et marches, donjons et fermetez. »
 A ces paroles s'en est li coms tornez. 70

Roi, dit Guillaume, laissez tout cela,
 je n'en veux plus parler pour cette fois.
 Quand il vous plaira, vous me donnerez assez
 de châteaux, de marches, de donjons et de forteresses. »
 A ces mots le comte a pris congé du roi. 70

ALISCANS

(XII^e SIÈCLE)

Guillaume et Guibourg.

Guillaume, dans une bataille livrée aux Sarrasins à Aliscans, a vu mourir son neveu Vivien et la plupart des siens. Il se retire du combat, poursuivi par les ennemis, et arrive aux portes d'Orange où est sa femme Guibourg. Le portier ne le reconnaît pas sous l'armure païenne dont il est affublé ; il refuse d'ouvrir et va avertir la comtesse.

« Gentilz² comtesse, fait il, car vos hastez.
 La defors est uns chevaliers armez.
 D'armes païenes est mout bien adobez.

« Noble comtesse, dit-il, hâtez-vous.
 Là dehors est un chevalier armé ;
 il est tout adoubé d'armes païennes,

1. *Laisser ester* signifie abandonner, planter là ; littéralement : laisser cela, donc être tranquille ; *ester* est le latin *stare*.

2. *Gentil* fait partie de la classe d'adjectifs qui avaient en ancien fran-

çais, comme leurs correspondants en latin, une terminaison identique pour le masculin et le féminin. Cf. encore aujourd'hui *grand'mère, grand'rue, Granville, Rochefort, fonts baptismaux*.

Estrangement est grande sa fiertez ;
 Bien ressemble ome qui d'estor soit tornez, 5
 Que j'ai veü ses braz ensanglentez ;
 Mout par est granz sor son cheval armez,
 Et dist qu'il est Guillaumes au cort nés ¹.
 Venez i, dame, por Dieu, si le verrez. »
 Ot le Guiborc, li sans li est muez ; 10
 Elle descent deu palais seignorez,
 Vient as crestaus amont sus les fossez,
 Dit a Guillaume : « Vassal, que demandez ? »
 Li coms respont : « Dame, la porte ovrez
 Isnelement, et cel pont m'avalez, 15
 Que ci m'enchaue ² Baudus et Desramez ³,
 Vint mil paien a vers heames gemez.
 Se ci m'ataignent, toz sui a mort livrez.
 Gentilz contesse, por Dieu la porte ovrez
 Isnelement, et si vos en hastez. » 20
 Et dist Guiborc : « Vassal, n'i enterrez,

sa fierté est étrangement grande ;
 il semble bien homme qui sorte de la mêlée, 5
 car j'ai vu ses bras ensanglantés.
 Il est tout à fait noble en armes sur son cheval,
 et dit qu'il est Guillaume au court nez.
 Venez, dame, au nom de Dieu ; vous le verrez. »
 Guibourg l'entend et a tout son sang tourné. 10
 Elle descend du palais seigneurial,
 vient aux créneaux, en haut, au-dessus des fossés,
 et elle dit à Guillaume : « Vassal, que demandez-vous ? —
 Dame, répond le comte, ouvrez la porte
 vite, et descendez ce pont, 15
 car j'ai à mes trousses Baudus et Déramé
 avec vingt mille païens aux heaumes verts et gemmés.
 S'ils m'atteignent ici, c'en est fait de moi.
 Noble comtesse, au nom de Dieu, ouvrez la porte,
 vite, et hâtez-vous en ! — 20
 Vassal, répond Guibourg, vous n'entrerez pas.

1. Il avait eu le bout du nez coupé dans un combat singulier.

2. Un verbe ayant plusieurs sujets

pouvait ne s'accorder qu'avec l'un des deux comme en latin.

3. Deux chefs sarrasins.

— Tote sui sole, n'est o moi ome nez
 Fors cest portier et dous clers ordenez
 Et un enfant, n'a pas quinze ans passez,
 Et fors les dames qui les cuers ont irez 25
 Por lor maris que mes sire a menez
 En Aleschans sor paiens desfaez.
 N'i sera porte ne guichez desfermez
 Jusque Guillaumes soit ariere tornez,
 Li gentilz coms qui de moi est amez : 30
 Dieus le garisse qui en crois fu penez ! »
 Ot le li coms, vers terre est enclinez :
 De pitié plore li marchis¹ au cort nés;
 L'eve li cort fil a fil lez le nes.
 Guiborc rapele quant fu amont levez ; 35
 « Ce sui je, dame; molt grant tort en avez;
 Mout me merveil quant ne me ravisez;
 Je sui Guillaumes, ja mar le mescreez. »
 Et dit Guiborc : « Sarrazins, vos mentez;
 Par Saint Denis qui est mes avoez, 40

Je suis ici toute seule; je n'ai d'homme autour de moi
 que ce portier, et deux clercs ordonnés,
 et un enfant qui n'a pas quinze ans passés;
 je suis seule avec les dames qui ont le cœur triste 25
 en songeant à leurs maris que mon seigneur a menés
 en Aliscans contre les paiens sans foi.
 Nulle porte, nul guichet ne sera ouvert,
 jusqu'au retour de Guillaume,
 le noble comte qui a mon amour. 30
 Que Dieu qui souffrit sur la croix le protège! »
 Le comte l'entend et s'incline à terre :
 le marquis au court nez pleure de pitié;
 l'eau lui coule goutte à goutte le long du nez.
 Il se relève et rappelle Guibourg : 35
 « C'est moi Guillaume, grand tort avez de ne pas le croire.
 — Sarrasin, vous mentez, reprend Guibourg;
 par saint Denis, mon protecteur, 40

1. *Marquis* signifia d'abord propre- marche, puis fut employé sans précision
 ment gouverneur de frontière, de et devint le synonyme de comte.

Ainçois sera vostre chiés desarmez
Qu'il vos soit porte ne guichez desfermez. »

Li coms Guillaumes se hasta de l'entrer :
N'est pas merveille, forment se doit doter,
Qu'apres lui ot le chemin fresteler 45
De cele gent qui nel ¹ pueent amer.
« Franche comtesse, dist Guillaumes li bers,
Trop longement me faites demorer.
— Voir, dist Guiborc, bien oi a vo parler
Que mal devez Guillaume ressembler : 50
Onc por païen nel vi espaventer.
Mais par cel Dieu que je doi aorer
Ne ferai porte ne guichet desfermer
Jusque je voie vostre chief desarmer,
Car plusors omes se semblent au parler, 55
Et je sui sole, ne me doit om blasmer. »
Ot le li coms, n'ot en lui qu'aïrer.
L'heaume deslace, lait la ventaille ² aler :

votre chef sera désarmé avant
que je ne vous ouvre porte et guichet. »
Le comte Guillaume a grand hâte d'entrer :
ce n'est pas merveille, car il doit avoir une terrible peur,
entendant derrière lui le chemin trembler 45
sous les pas de cette gent qui ne le peut aimer.
« Noble comtesse, dit le vaillant Guillaume,
vous me faites demeurer ici trop longuement. —
Vrai, dit Guibourg, j'entends à votre langage
que vous ne devez pas ressembler à Guillaume : 50
Jamais je ne le vis avoir peur pour des païens.
Par le Dieu que je dois adorer,
je ne ferai ouvrir ni porte ni guichet
jusqu'à ce que je vous voie désarmer votre chef,
car plusieurs hommes peuvent avoir la voix semblable. 55
Je suis seule, et l'on n'a pas à me blâmer de ma défiance. »
Le comte l'entend, et ne peut que se courroucer.
Il laisse aller la ventaille après avoir délacé son heaume :

1. Pour ne le. protégeant la partie inférieure d-
2. Ventaille, portion du casque visage.

« Dame, dist il, or poez esgarder. »
 Si com Guiborc le prist a aviser, 60
 Par mi les chans voit cent paiens aler;
 Corsouz d'Averse les fist de l'ost sevrer.
 Par eus fesoit Desramé presenter
 Trente chaitis qui tuit sont bachelier.
 De granz chaenes les orent fait noer; 65
 Paien les batent, que Dieus puist craventer!
 Dame Guiborc les a oï crier
 Et hautement Damedieu reclamer.
 Dist a Guillaume : « Or puis je bien prover
 Que tu n'ies mie dans Guillaumes li ber, 70
 La fiere brace ¹ qu'on soloit tant loer;
 Ja n'en laissasses paiens nos genz mener.
 — Dieus, dist li coms, com me vuet esprover!
 Mais par celui qui tot a a sauver,
 Je ne lairroie por la teste coper 75
 Se m'on devoit trestot vif desmembrer

« Dame, dit-il, vous pouvez regarder maintenant. »
 Au moment où Guibourg allait le connaitre, 60
 elle voit cent païens courir par les champs;
 Corsout d'Averse les a fait détacher de l'armée.
 Il voulait faire présenter par eux à Déramé
 trente captifs qui tous sont bacheliers.
 Les païens les ont liés avec de grandes chaines, 65
 et les battent : Dieu puisse les détruire!
 Guibourg les entend crier
 et réclamer l'appui du Seigneur :
 « Je puis bien prouver maintenant, s'écria-t-elle,
 que tu n'es pas le vaillant Guillaume, 70
 le bras redoutable qu'on louait toujours tant;
 si tu l'étais, jamais tu ne laisserais les païens emmener nos gens.
 — Dieu! dit le comte, comme elle veut m'éprouver!
 Mais par celui qui a tout à sauver,
 je ne renoncerais, dussé-je avoir la tête coupée, 75
 si l'on me devait démembrer tout vif,

1. Mot collectif, remontant à un français, la terminaison *a* du pluriel neutre latin, *fera brachia*, féminin neutre devenant *e* comme l'*a* de *rosa*. comme beaucoup de mots en ancien

Que devant lui ne voise ore joster :
 Por soe amor me doi je bien grever,
 Et la loi Dieu essaucier et monter,
 Et le mien cors travaillier et pener. » 80
 L'heame relace, puis lait cheval aler,
 Tant com il puet desoz lui randoner,
 Et vait paiens ferir et encontrer.

à aller jouter maintenant sous ses yeux.
 Pour son amour, ne dois-je pas être à la peine,
 ne dois-je pas exalter et agrandir le royaume de Dieu
 et imposer à mon corps travail et souffrance? » 80
 Il relace son heaume, laisse courir son cheval
 et aller sous lui de toute sa vitesse,
 et va rejoindre et frapper les païens.

AIMERI DE NARBONNE¹

(XIII^e SIÈCLE)

Aimeri s'offre pour prendre Narbonne.

Charlemagne, après le désastre de Roncevaux, revient en France :

Puis revient Charles vers France la garnie
 Iriez et tristes, de ce ne doutez mie.
 François repairent, chascuns mout se gramie;

Puis Charles revient vers la riche France
 courroucé et triste, vous n'en doutez pas.
 Les Français reviennent avec lui; chacun est découragé;

1. Ce poème est l'œuvre de Bertrand de Bar-sur-Aube. Le morceau suivant, qui est le début de la chanson de geste, est intéressant à comparer avec la célèbre pièce de la *Légende des siècles*, Aymerillot. Victor Hugo, en l'écrivant,

ne s'est nullement inspiré des vers de Bertrand; il a emprunté le sujet à une nouvelle en prose publiée en 1843 sous le titre de : *Le château de Dannemarie*, où se trouvait reproduit l'épisode.

Bien semblent gent qui mout soit traveillie.
 Charles chevauche derriers sa compaignie; 5
 Desoz lui ot un mulet de Sulie;
 Des doze pers fait chiere mout marrie,
 Et por lor ames Jesu Crist forment prie,
 Que il les mete en pardurable vie :
 « Beaus niés, dist il, vostre ame soit garie, 10
 En paradis coronee et florie!
 Que dirai ore en France la garnie,
 A Saint Denis, en la maistre abaie?
 La troverai la grant chevalerie;
 Demanderont de la grant baronie 15
 Que en Espaigne menai par aatie.
 Que dirai je, dame sainte Marie,
 Fors qu'en Espaigne est morte et enfoie?
 — Sire, dist Naimes, ne dites tel folie.
 Le duel que faites ne vos vaut une alie¹ : 20
 Mort sont li conte, nes² recoverrez mie;

ils ont bien l'air de gens accablés de fatigue.
 Charles chevauche derrière son armée; 5
 il a sous un mulet de Syrie;
 en pensant aux douze paires son visage est assombri,
 et, pour leurs âmes, il prie fortement Jésus-Christ,
 pour qu'il leur donne la vie éternelle :
 « Beau neveu, dit-il, que votre âme soit sauvée, 10
 qu'au paradis elle ait la couronne et la gloire des élus!
 Hé! que dirai-je bientôt dans la riche France,
 à Saint-Denis, dans la maîtresse abbaye?
 J'y trouverai l'élite de mes chevaliers;
 ils me demanderont des nouvelles de la grande baronnie 15
 que par ardeur j'ai menée en Espagne.
 Que leur dirai-je, dame Sainte Marie?
 Hélas! rien que : « Elle est morte et enfouie en Espagne! »
 — Sire, dit Naime, ne dites pas telle folie.
 Votre douleur n'est pas raisonnable. 20
 Vos comtes sont morts; vous ne les recouvrirez pas;

1. Litote fréquente dans l'ancien français qui, de même que le latin disait *non facere flocci, nauci, assis, pili*, disait : *ne pas priser un fétu, un denier, un pois, un bouton, un ail, etc., et ici une alise.*
 2. Nes pour ne les.

Ce a fait Guenes, que li cors Dieu maudie!
 — Voire, dist Charles, bien a France honie!
 Quatre cens ans et plus apres ma vie,
 De la venjance sera chançon oïe. » 25

Charles continue sa route triste et pensif, quand, du haut d'un mont, il aperçoit sur sa droite une superbe ville, défendue par vingt tours; au centre est un palais splendide au faite duquel brille comme un astre une escarboucle qu'on peut voir étinceler la nuit de quatre lieues. C'est Narbonne, la place forte des Sarrasins. Charles jure de conquérir cette ville avant de rentrer en France. Le vieux Naime a beau lui représenter que barons et soldats sont épuisés de fatigue, que la place est imprenable, l'empereur s'entête. Trop vieux pour diriger lui-même le siège, il offre cet honneur redoutable successivement à Naime, à Dreux de Montdidier, à Richard de Normandie, à Eude de Bourgogne, à Girard de Roussillon, à Ogier de Danemark, à Anséis de Carthage, à Hernaut de Beaulande; tous refusent, prétextant l'un son âge, l'autre la fatigue, un autre son désir de revoir sa femme, ses enfants et ses terres. Cette lâcheté arrache à Charlemagne des cris de désespoir et de colère.

Quant ce voit Charles que tuit li sont failli,
 Ne vuelent estre de Nerbone saisi,
 Forment regrete Rollant, son chier ami,
 Et Olivier, son compaignon hardi,
 Et les barons que Ganelons trai : 30
 « Beaus niés, fist il, cil Dieus qui ne menti

c'est l'œuvre de Ganelon; que le corps de Dieu le maudisse!
 — Oui, certes, dit Charles, il a déshonoré la France.
 Quatre cents ans et plus après ma vie,
 on célébrera ma vengeance par des chansons. » 26
 Quand Charles voit que tous lui refusent aide
 et ne veulent point être mis en possession de Narbonne,
 il regrette fortement Roland, son ami si cher,
 et Olivier son compaignon hardi,
 et les barons qu'a trahis Ganelon. 30
 « Beau neveu, dit-il, puisse Dieu qui ne mentit jamais

Ait de vostre ame et pitié et merci,
 Et des barons qui por lui sont feni!
 Se fussiez vis, tres bien le sai de fi,
 Ne remainsist mie Nerbone ainsi. 35
 Puis que mort sont li mien verai ami,
 Crestientés n'a mais nul bon ami.
 Mais, par celui qui de virge nasqui,
 Ne partirai mais de cest siege ci,
 Tant com païen en esteront saisi. 40

Seignor baron, ce dist Charles li rois,
 Ralez vos en, Borguignon et François,
 Et Hennuiet, Flamenc et Avalois,
 Et Angevin, Poitevin et Mansois,
 Et Loherain, Breton et Herupois ¹, 45
 Cil de Berri et tuit li Champenois!
 Ne cuidiez mie que je die a gabois,
 Et trestoz ceus qui vodront demenois,
 Ja n'en tendrai un seul desor son pois ²!

avoir pitié et miséricorde de votre âme,
 et de celle des barons qui sont morts pour lui!
 Si vous viviez encore, certes je le sais,
 Narbonne ne resterait pas ainsi. 35
 Maintenant que mes vrais amis sont morts,
 la chrétienté n'a plus aucun ami dévoué.
 Mais, par celui qui est né de la Vierge.
 je ne m'éloignerai pas de cette place,
 tant que païens en seront maitres. 40
 Seigneurs barons, dit-il,
 allez-vous-en! Partez, Bourguignons et Français,
 Hennuyers, Flamands, Avalois,
 Angevins, Poitevins, Manceaux,
 Lorrains, Hurepois, Bretons,
 ceux de Berry et tous ceux de Champagne! 45
 Ne croyez point que je plaisante.
 De ceux qui voudront partir tout de suite,
 je n'en retiendrai pas un seul malgré lui.

1. *Avalois*, d'Aval, dans le diocèse de Cologne; *Hennuyers*, du Hainaut; *Herupois*, du pays entre Seine et Loire.

2. *Sur le poids de*, malgré, contre le gré de.

Que, foi que doi saint Fremin d'Aminois, 50
 Je remendrai ici en Nerbonois,
 Si garderai Nerbone et le defois ¹!
 Foi que doi vos, ainz i serai vint mois
 Que je n'en aie le palais maginois.
 Quant vos vendrez el pais d'Orlenois, 55
 En douce France, tot droit en Loonois,
 S'on vos demande ou est Charles li rois,
 Si respondez, por Dieu, seignor François,
 Que le laissastes au siege a Nerbonois!
 Mes jugemens tendrai ci et mes lois. » 60

Foi que je dois à Saint Firmin d'Amiens, 50
 je vais rester ici, en Narbonnais;
 je ne quitterai pas des yeux Narbonne et sa forteresse!
 Par la foi que je vous dois, j'y serai plutôt vingt mois
 que de ne pas prendre ce somptueux palais.
 Quand vous arriverez au pays d'Orléans, 55
 dans la douce France, quand vous serez à Laon,
 si l'on vous demande où est le roi Charles,
 alors au nom de Dieu, Français, répondez :
 « Nous l'avons laissé au siège de Narbonne! »
 C'est ici désormais que je jugerai et donnerai mes lois. » 60

Hernaut de Beaulande a pitié de l'empereur, et lui propose de confier l'expédition à son fils Aimeri, qui, bien qu'armé chevalier depuis deux ans à peine, est un des plus preux de l'armée. Charles accepte avec joie, et, bientôt après, Aimeri est amené par son père.

Devant le roi vint Hernaus li gentis,
 Qui encor fu mout dolenz et pensis.
 Avant se traist li vaillanz Aimeris.
 N'ot plus bel ome en quatorze pais ;

Le noble Hernaut vint devant le roi,
 encore tout triste et pensif,
 et en avant se présenta le vaillant Aimeri.
 Il n'y eut en nul pays plus bel homme.

1. *Defois* signifiait à la fois défense et ce qui sert à défendre, par suite forteresse.

Beaus fu a droit¹, parcreüs et forniz, 65
 Le regart² fier, cler et riant le vis;
 Simples et douz fu envers ses amis,
 Et fel et fiers contre ses enemis.
 Forment³ l'esguardent prince et comte et marchis;
 Et li vasauz fu sage et bien appris. 70
 Quant vit le roi, ne fu mie esbaïz;
 Ainz que li rois l'eüst a raison mis,
 Le salua gentement Aimeris :
 « Cil Damedieus qui maint en pareïs,
 Il⁴ saut et gart le roi de saint Denis, 75
 Et toz ses omes, si com jes⁵ voi assis,
 Et il confonde ses morteus enemis!
 Entendez moi, emperere gentis,
 Otroiez moi Nerbone et le pais,
 Ce dont n'a cure ne prince ne marchis, 80

Il était tout à fait superbe, grand et robuste; 65
 son regard était fier, son visage clair et riant.
 Simple et doux envers ses amis,
 il était terrible et implacable contre ses ennemis.
 Princes, comtes et marquis le regardent beaucoup.
 Le jeune chevalier était sage et bien appris; 70
 à la vue du roi, il ne fut pas troublé;
 avant qu'il ne lui adressât la parole,
 il le salua gracieusement :
 « Que le Seigneur Dieu qui séjourne dans le paradis
 sauve et protège le roi de Saint Denis, 75
 ainsi que tous ses hommes que je vois autour de lui,
 et qu'il confonde ses mortels ennemis!
 Agréez ma demande, noble empereur.
 Accordez-moi Narbonne et le pays
 dont ni prince, ni marquis ne se soucie, 80

1. *A droit*, locution adverbiale, signifiant proprement selon la justice, la convenance.

2. Anacoluthes dont le sens est très clair.

3. Ancienne forme de *fortement*. Cf. encore aujourd'hui *patiemment*, *diligem-*

ment. *Fortement*, comme *grandement*, est une forme refaite sur la nouvelle forme du féminin *forte*, *grande*. V. p. 32, n. 2.

4. Pléonasme du pronom sujet, très fréquent encore au xvi^e siècle.

5. Pour *je les*.

Tant fort redotent paiens et Arabis.
 Donez la moi, emperere gentis. »
 Girars l'entent, s'en a jeté un ris;
 Puis respondi l'emperere au fier vis :
 « Por les sainz Dieu, est ce dont Aimeris? 85
 Aymeriet, por le cors saint Denis,
 Vodras tu estre des ore mes amis¹?
 Ne te membre il de l'eure ne des dis²,
 Quant en Vienne estoit Girars assis,
 En la forest avoie le porc pris? 90
 La me surprist dans Girars li marchis,
 Et tu meesmes armez o lui venis;
 Tant fus vers moi fiers et mautalentis,
 S'il te creüst, n'en eschapasse³ vis,
 Ne remest pas en toi ne fui ocis⁴. 95

tant ils redoutent païens et Arabes!
 Donnez-les moi, noble empereur. »
 Gérard l'entend, et il en éclate de rire.
 L'empereur au fier visage répondit :
 « Par les saints de Dieu, est-ce donc là Aimeri? 85
 Aimeri, par le corps de saint Denis,
 tu acceptes d'être maintenant mon ami?
 Ne te souviens-tu donc pas du jour et de l'heure
 où, quand Gérard était assiégé dans Vienne,
 je m'étais emparé d'un sanglier dans la forêt? 90
 Je fus surpris par sire Gérard le marquis
 et par toi-même qui vins armé avec lui.
 Tel était ton courroux et ton acharnement contre moi,
 que, s'il t'eût écouté, je ne serais point sorti vivant de ses mains.
 Il ne tint pas à toi que je ne fusse tué. 95

1. Allusion à un épisode célèbre d'une guerre de Charlemagne contre Gérard, duc de Vienne, et son neveu Aimeri. Durant le siège de Vienne, Charles avait été surpris à la chasse par ses ennemis. Aimeri, dans sa haine pour l'empereur dont la femme avait infligé un affront à son oncle, réclamait à grands cris la mort du prisonnier; mais Gérard et les autres barons,

ses alliés, s'étaient jetés aussitôt aux pieds de leur souverain et avaient fait leur soumission.

2. Littéralement : *de l'heure et des jours*.

3. L'imparfait du subjonctif français, qui correspond pour la forme au plus-que-parfait subjonctif latin, en a souvent la signification dans les propositions dubitatives.

4. Ellipse de *que*.

— Foi que doi vos, sire, dist Aimeris,
 De tel cuer sui et esterei toz dis :
 Ja n'amerai nul jor mes enemis.
 Mais bien savez¹ trop aviez mespris,
 Quant a mon oncle toliez son pais. 100
 Foi que doi vos, emperere au fier vis,
 Tant com vodrez, je serai vostre amis,
 Et quant vodrez, par le cors saint Denis,
 Je reserai de vostre amor eschis.
 De terre n'ai vaillant dous parisis; 105
 Quant Dieu plaira, le roi de pareis,
 Je ravrai tost plus grant avoir conquis.
 — Voir, dist li rois, molt ies preuz et gentis.
 En l'onor Dieu qui en la croiz fu mis,
 Te doing Nerbone et trestot le pais. 110
 Par tel covent la pren, beaus dous amis;
 Que Damedieus qui pardon fist Longis,
 Te doint victoire contre tes enemis!
 — Dieus vos en oie, sire », dist Aimeris.

— Foi que je vous dois, sire, dit Aimeri,
 telles sont et telles seront toujours mes dispositions :
 jamais je n'aimerai mes ennemis.
 Vous savez bien que vous aviez commis une injustice
 en déroband à mon oncle son pays. 100
 Je vous le jure, empereur au fier visage,
 tant que vous le voudrez, je serai votre ami;
 mais, par le corps de saint Denis, quand vous le voudrez,
 je renoncerai à votre amour.
 Je n'ai point à moi la valeur de deux deniers de terre; 105
 quand il plaira à Dieu, le roi de paradis,
 j'aurai vite conquis un plus grand avoir.
 — En vérité, dit le roi, tu es tout à fait preux et noble.
 En l'honneur de Dieu, qui fut mis sur la croix,
 je te donne Narbonne et tout le pays. 110
 Accepte-les, beau doux ami, sous cette condition,
 et que le Seigneur Dieu qui pardonna à Longis
 t'accorde la victoire sur tes ennemis!
 — Que Dieu vous entende! » répond Aimeri.

1. Ellipse de *que*.

GUI DE BOURGOGNE

(XIII^e SIÈCLE)

Colère de Charlemagne.

Durant l'absence de Charles, qui se prolonge pendant vingt-sept ans, suivant l'auteur de ce poème, les fils des barons qui guerroyaient en Espagne sont arrivés à l'âge d'homme, et, inquiets de ne plus revoir l'empereur et leurs pères, ils décident d'aller les rejoindre au delà des Pyrénées, et mettent à leur tête Gui de Bourgogne. Pendant ce temps Charles, avec son armée réduite à la plus extrême misère, s'épuisait en efforts inutiles pour prendre la ville de Luiserne. Un jour il aperçoit dans la plaine un corps d'armée se dirigeant vers son camp : c'était l'armée de Gui arrivant à son secours.

Charles a les enfans veüs et esgardés.
 Vit les escus a or et les heaumes gemés;
 Les gonfanons de soie au vent desvolepés,
 Et choisi la poudriere des grans destriers ferrés.
 Lors cuida l'emperere que il fust maumenés, 5
 Si cuida que ce fussent Sarasins et Esclers ¹.
 La ou il vit ses omes ses ² prent a apeler :
 « Baron, dist l'emperere, or tost de l'atourner ³.
 Ceste eschiele premiere nos convient trespasser.

Charles a vu et aperçu les enfans;
 il a vu les écus dorés et les heaumes garnis de pierres précieuses,
 les étendards de soie développés au vent;
 il a vu la poussière soulevée par les grands destriers ferrés.
 L'empereur crut alors qu'il était perdu; 6
 il pensa que c'étaient des Sarrasins et des Slaves.
 Il appelle ses hommes partout où il les voit :
 « Barons, s'écria-t-il, vite armez-vous!
 Il nous faut traverser cette première troupe.

1. *Esclers*, Slaves, païens qui, dans les chansons de geste, vont ordinairement de pair avec les Sarrasins.

2. Pour se les.

3. L'infinifit précédé de *or* et de la

préposition de faisait fonction d'impératif : *or du bien faire, or de l'aller*. L'infinifit était employé substantivement et il y avait ellipse de l'impératif *pensez*.
or (pensez) de l'atourner.

— Sire, ce dist Ogiers, mout grant tort en avés; 10
 Certes j'ai si les piés et les dous poins enflés
 Que je ne les pourroie en mes estriers bouter,
 N'a trente de mes cous un Sarasin tuer.
 — Baron, dist l'emperere, quant mourir me verrés,
 La honte sera vostre, reprovier i avrés; 15
 Que jamais en vos vies meilleur seigneur n'avrés. »
 Et dist a l'autre mot : « Hé Dieus, vous me haés.
 Ja souloie je prendre et chasteaus et cités,
 Ne me pouoit tenir chasteaus ne fermetés,
 Ne grant sale perrine, ne murs, tant fust levés; 20
 Ne puis mais noient faire, tous en sui asotés.
 Quant vous vient a plaisir, Dieus, la mort me donés. »
 Lors ploura l'emperere, ne se peut contrestreter.
 Quant le voient si home, si leur en a pesé.
 « Seigneur, ce dist Ogiers, or tost de l'adouber ! 25
 Qui ce fait que il puet, on ne le doit blasmer.
 Nous irons au besoing, queus ¹ soit deu retourner.

— Sire, répond Ogier, vous avez grand tort : 10
 j'ai les pieds et les deux poings si enflés
 que je ne pourrais mettre les pieds aux étrières ;
 et que trente coups de mes poings ne tueraient pas un Sarrasin.
 — Barons, dit l'empereur, quand vous me verrez mourir,
 la honte sera pour vous ; vous serez couverts de blâme, 15
 car jamais en votre vie vous n'aurez un meilleur seigneur.
 Dieu ! continue-t-il, vous me haïssez donc !
 Jusqu'ici j'avais coutume de prendre châteaux et cités ;
 ni place, ni forteresse ne pouvait me résister,
 ni grande salle de pierre, ni mur, si haut qu'il fût. 20
 Désormais je ne puis plus rien ; j'en suis tout anéanti.
 Si telle est votre volonté, Dieu, donnez-moi la mort. »
 Alors l'empereur pleura ; il ne put s'en empêcher.
 A cette vue, ses hommes sont pris de remords.
 « Seigneurs, dit Ogier, vite, adoubons-nous. 25
 Qui fait ce qu'il peut, n'est point à blâmer :
 Nous irons au danger, que nous devons ou non en revenir,

1. *Queus soit deu retourner*. *Queus* est le latin *qualis* : quel soit du retour-
 ner, c'est-à-dire quel que soit le re-
 tour.

La Damedieu ne place, qui le mont doit sauver,
 Qu'en puisse retourner ne tuit li douze pér,
 Ains soions tuit aus armes ocis et decoupés. » 30
 Lors ont les esperons seur les nus piés fermés,
 Que il n'i avoit chauce ne housel ne soler;
 Tois pourris les avoit li vens et li orés;
 Et li vestent haubers, lacent heaumes gemés,
 Et ceignent les espées aus senestres costés 35
 Et montent es chevaus courans et abrievés :
 Ne manjuent de fein, d'aveine ne de blés,
 Forsque herbe de chans, d'araines et de prés.
 Et pendent a leur cous les fors escus bouclés,
 Pristrent les roides lances aus gonfanons fermés. 40
 Bien furent quinze mil quant il furent armé;
 De quare pars se sont parti et desevré.
 Et li ros les comande au cors meesmes Dé
 Qu'il les puisse conduire et maint a sauveté.

même si tele est la volonté de Dieu, le sauveur du monde,
 que ni moi, ni aucun des douze pairs n'en réchappe,
 mais que tous nous soyons tués et massacrés. » 30
 Alors ils ont assujetti leurs éperons à leurs pieds nus,
 car ils n'avaient ni chausses, ni heuses, ni souliers,
 le vent et l'air les avaient tous pourris;
 ils revêtent leurs hauberts, lacent leurs heaumes à pierreries
 et ceignent leur épée au côté gauche; 35
 ils montent sur leurs chevaux rapides et fringants,
 qui ne mangent plus ni foin, ni avoine, ni blé,
 mais seulement l'herbe des champs, des sables ou des prés.
 Ils pendent à leurs cous leurs forts écus à boucle,
 prennent les lances raides aux gonfanons assujettis. 40
 Une fois armés, ils sont bien quinze mille;
 ils se divisent et se séparent en quatre corps.
 Et le roi les recommande au corps de Dieu,
 afin qu'il puisse les conduire et mener à salut.

RENAUD DE MONTAUBAN

(XIII^e SIÈCLE)

Les quatre fils Aimon reconnus par leur mère.

Les quatre fils Aimon, errant dans la forêt des Ardenes, presque nus et affamés, sont pris de l'idée de revoir leur mère. Ils marchent la nuit, dorment le jour pour n'être point surpris, et arrivent enfin devant le château de Dordone. Ils pénètrent dans le palais :

Or sont li quatre frere sus ou ¹ palais plénier;
 Tant furent nu et povre, n'ont fil de drap entier;
 Si sont lais et hideus, bien semblent aversier ².
 Quant la dame les voit, n'i eut qu'esmerveillier;
 Tel peeur eut eüe, ne se sout conseillier. 5
 Mais or se raseüre, ses ³ prent a araisnier :
 « Baron, dont estes vous, nobile chevalier?
 Bien me semblés ermites ou gent peneancier.
 Se vous voulés deu nostre, a celer nel ⁴ vous quier,
 De dras et de vitaille dont vous avés mestier, 10
 Je vous en ferai ja de joie apareillier,

Les quatre frères sont donc en haut dans le vaste palais;
 ils étaient si nus et si pauvres qu'ils n'avaient point sur eux
 [un fil de drap entier;
 ils sont laids et hideux, ont bien l'air de démons.
 Quand leur mère les voit, grande est sa surprise;
 sa peur est telle qu'elle en reste interdite. 5
 Elle reprend toutefois assurance et leur adresse la parole :
 « Barons, nobles chevaliers, d'où êtes-vous ?
 Vous semblez être ermites ou pénitents.
 Je vous le promets, si vous voulez quelque chose de nous,
 Soit drap, soit nourriture, tout ce qui vous est nécessaire, 10
 je vous le ferai dès maintenant donner avec plaisir,

1. Ou pour en le.

2. Aversier, du latin *adversarius*, employé substantivement pour désigner

le diable, ici au pluriel : des démons.

3. Pour si les.

4. Pour ne le.

Pour amour cel Seigneur qui le mont doit jugier,
 Qui garisse mes fis de mort et d'encombrier ¹.
 Je nes vi ², pecheresse, dis ans eut en fevrier. —
 Comment est ce dont, dame? dist Richars au vis fier. 15
 — En la moie foi, sire, par mortel encombrer :
 Jes ³ envoiai en France, a Paris courtoier;
 Charles en eut grant joie, tuit furent chevalier.
 Li rois eut un neveu que merveilles ⁴ eut chier;
 Quant il vit les danseaus alever et prisier, 20
 Cremi que deseur lui vousissent souhaucier;
 O le jeu des eschés les cuida engignier.
 Mais li vaslet nel peurent souffrir ne otroier;
 La teste li brisierent sus ou palais plenier;
 Deci qu'il l'eurent mort, ne le voudrent laissier, 25
 Lors s'en fuï chascuns seur le courant destrier ⁵.
 Avec eus en alerent bien set cent chevalier.
 Deseur Muese, en Ardane, en un grant pui plenier.

pour l'amour du Seigneur qui doit juger le monde,
 afin qu'il protège mes fils contre le danger et la mort.
 Infortunée que je suis ! Voilà dix ans en février que je ne les ai vus.
 — Comment est-ce donc, dame? dit Richard au fier visage. 15
 — En vérité, Sire, par terrible malheur :
 je les envoyai en France, à Paris, à la cour du roi.
 Charles en eut grande joie; ils furent tous chevaliers.
 Le roi avait un neveu qu'il aimait beaucoup.
 Quand il vit les jeunes gens élevés en grade et estimés, 20
 il craignit qu'ils ne voulussent le surpasser;
 il songea à les tromper au jeu d'échecs.
 Mais les jeunes chevaliers ne purent le souffrir ni lui céder;
 ils lui brisèrent la tête dans le vaste palais;
 après l'avoir tué, ils ne voulurent pas demeurer, 25
 chacun s'enfuit sur le rapide coursier.
 Sept cents chevaliers partirent avec eux.
 Sur la Meuse, dans l'Ardenne, au haut d'une grande montagne,

1. V. p. 24, n. 1

2. Pour ne les.

3. Pour je les.

4. Adverbe avec l's adverbiale.

5. Le neveu de Charlemagne dont il

est question ici est Bertolois, et le
 « courant destrier » est le fameux
 cheval Bayard. Les quatre fils d'Ai-
 mon de Dordone étaient Renaud, Alard,
 Guichard et Richard.

Fermerent un chastel par deseur le rochier.
 Charles les fist de France deserter et chacier. 30
 Aimes les forjura, qui ne l'osa laisser;
 Li rois li fist jurer, ains qu'il venist arrier,
 Que s'il ne les puist mais ne tenir ne baillier,
 Tous li ors que Dieus fist ne leur avroit mestier,
 Que il ne leur feïst tous les membres trenchier. 35
 Quant Renaus l'entendi, si se va embronchier.
 La duchesse l'esgarde, si le court araisnier;
 Tous li sans deseur li comence a fourmoier.

La duchesse se dresse ou palais, en estant ¹,
 Et voit muer Renaut, sa chiere et son semblant. 40
 Il avoit une plaie enmi le vis, devant;
 Au beourt ² li fu faite, quand il estoit enfant.
 Sa mere le regarde, si le va ravisant.
 « Renaus, se tu ce iés ³, que t'iroies celant?
 Beaus fis, je te conjur de Dieu, le roiamant, 45

ils fortifièrent un château sur le rocher.
 Charles les fait abandonner de tous les Français et poursuivre. 30
 Aimon, qui n'osa pas laisser son roi, les a reniés;
 il a juré que si, avant de revenir à la cour,
 il ne peut les tenir et avoir en ses mains,
 tout l'or que Dieu a fait ne les empêcherait pas
 d'avoir tous leurs membres tranchés par lui. » 35
 Quand Renaud entend sa mère, il penche la tête.
 La duchesse le remarque et va lui adresser la parole;
 tout son sang commence à frémir en elle.
 La duchesse se dresse debout dans le palais
 et voit Renaud changer de visage et de mine. 40
 Il avait une cicatrice sur le devant du visage;
 il s'était fait, enfant, cette blessure en jouant au behourt.
 Sa mère le regarde, elle le reconnaît.
 « Renaud, si tu es Renaud, pourquoi me le cacherais-tu?
 Beau fils, je t'en conjure, par Dieu le rédempteur, 45

1. *En estant*, debout; c'est le géron-
 dif de *ester*, être debout, avec la pré-
 position à.

2. Sorte de tournoi à la lance.

3. Littéralement : si tu es cela, c'est-
 à-dire : si c'est toi Renaud.

Que se tu iés Renaus, di le moi erraumant ¹. »
 Quant Renaus l'entendi, si s'embronchia plourant.
 La duchesse le voit, ne le va puis doutant;
 Plourant, brace levee, va baisier son enfant
 Et puis trestous les autres cent fois de maintenant. 50
 Il ne deïssent mot pour nule rien vivant.

si tu es Renaud, dis-le moi tout de suite. »
 Quand Renaud l'entendit, il baisse la tête en pleurant.
 La duchesse le voit, elle ne doute plus;
 et toute en pleurs, bras levés, elle va baiser son enfant,
 puis tous les autres, cent fois de suite. 50
 Pour rien au monde, ils n'eussent dit une parole.

LE CHEVALIER AU LION

DE CHRESTIEN DE TROYES

(XII^e SIÈCLE)

Lutte de générosité entre Gauvain et Ivain.

Gauvain et Ivain ont lutté tout un jour sans se connaître; la nuit venue, ils cessent la lutte, se félicitent l'un l'autre, et, se demandant leurs noms, se reconnaissent.

Mes sire Ivains parla ainçois,
 Qui mout estoit preuz et cortois.
 Mais au parler nel reconut
 Ses bons amis; car ce li nut ²
 Qu'il avoit la parole basse 5

Mon seigneur Ivain parla d'abord,
 qui était très preux et courtois.
 Mais il ne le reconnut pas au parler,
 son bon ami, car cela l'empêchait d'être reconnu
 qu'il avait la parole basse, 5

1. Mélange des deux discours.

2. 3^e p. s., parf. indic. de nuire.

Et la vois roe et foible et quasse;
 Car toz li sans li fu meüz
 Des cous qu'il avoit receüz.
 « Sire, fait-il, la nuiz aproche! 10
 Je ne cuit blasme ne reproche
 I aions se nuiz nos depart.
 Mais tant ¹ di de la moie part
 Que mout vos dot et mout vos pris,
 N'onques en ma vie n'empris
 Bataille dont tant me dousisse, 15
 Ne chevalier cui ² tant vousisse
 Conoistre ne cuidai veoir.
 Bien savez voz cous aseoir
 Et bien les savez emploier.
 Ainz ne sot tant de cous paiier 20
 Chevaliers que je coneüsse.
 Ja mon vuel ³ tant n'en receüsse

la voix rauque et faible et cassée;
 il avait eu en effet tout le sang remué
 des coups qu'il avait reçus.
 « Sire, fait-il, la nuit approche!
 Je ne crois pas que blâme ni reproche 10
 nous ayons, si la nuit nous sépare.
 Mais je déclare pour ma part
 que je vous crains et vous estime beaucoup,
 que jamais en ma vie je n'entrepris
 bataille où j'aie eu tant de mal, 15
 ni que chevalier que je voulusse tant
 connaître ne crus voir.
 Vous savez bien asseoir vos coups,
 vous les savez bien employer.
 Jamais ne sut payer tant de coups 20
 chevalier que je connusse.
 L'eussé-je désiré que je n'en eusse pas reçu tant

1. Littéralement : mais seulement
 dis de la mienne part.

2. C'est le cas régime du relatif
 qu'il faut reconnaître sous la forme

qui dans : Je sais qui je choisirai ; Je
 n'ignore pas à qui j'ai affaire.

3. Mon vuel, locution adverbiale.

Com vos m'en avez hui presté.
 Tot m'ont vostre coup entesté.
 — Par foi, fait mes sire Gauvains, 25
 N'estes si estordiz ne vains
 Que je autant ou plus ne soie ¹.
 Et se je vos reconnossoie,
 Espoir ² ne vos greveroit rien.
 Se je vos ai presté del mien, 30
 Bien m'en avez rendu le conte
 Et del chatel et de la monte;
 Que larges estliez del rendre
 Plus que je n'estoie del prendre.
 Mais coment que la chose preigne, 35
 Quant vos plaist que je vos apreigne
 Par quel non je sui apelez,
 Ja mes noms ne vos iert celez :
 Gauvains ai non, fiz le roi Lot. »
 Tantost com mes sire Ivains l'ot, 40

que vous m'en avez donné aujourd'hui.
 Vos coups m'ont tout étourdi.
 — Par ma foi, fait monseigneur Gauvain, 25
 vous n'êtes point si étourdi ni si faible
 que moi, si je ne le suis pas encore plus;
 et si je vous reconnaissais,
 peut-être n'en seriez-vous pas fâché.
 Si je vous ai donné de mes coups, 30
 vous m'en avez rendu le compte
 et en capital et en intérêt,
 car vous étiez large pour rendre
 plus que je n'étais pour prendre.
 Mais, quoi qu'il en soit, 35
 puisqu'il vous plaît que je vous apprenne
 de quel nom je suis appelé,
 il ne vous sera pas caché;
 j'ai nom Gauvain, fils du roi Lot. »
 Aussitôt que mon seigneur Ivain l'entend, 40

1. Littéralement : que je ne le suis autant, ou même que je ne le suis plus.
 2. *Espoir* est adverbe en ancien français.

Si s'esbaïst et espert toz;
 Par mautalent et par corroz
 Flatist a la terre s'espee
 Qui tote estoit ensenglentee,
 Et son escu tot depecié; 45
 Si descent del cheval a pié,
 « Ha, las, fait-il, quel mescheance!
 Par trop leide mesconoissance
 Ceste bataille faite avomes ¹,
 Qu'entreconeû ne nos somes; 50
 Que ja, se je vos coneüsse,
 A vos combatuz ne me fusse,
 Ainz me clamasse recreant ²
 Devant le cop, ce vos creant.
 — Coment. fait mes sire Gauvains. 55
 Qui estes vos? — Je sui Ivains
 Qui plus vos aim que rien del monde
 Tant com il dure à la reonde;

il est stupéfait et est tout éperdu
 de rage et de courroux;
 il jette à terre son épée
 qui était toute sanglante,
 son écu qui était tout brisé, 45
 et met pied à terre :
 « Hélas! fait-il, quel malheur!
 C'est nous être trop tristement méconnus
 que d'avoir fait cette bataille,
 sans avoir su qui nous étions. 50
 Car moi, si je vous avais reconnu,
 jamais je n'en serais venu aux mains avec vous,
 au contraire je me serais déclaré vaincu
 avant de porter un coup, je vous l'affirme.
 — Comment! fait monseigneur Gauvain, 55
 qui êtes-vous? — Je suis Ivain,
 celui qui vous aime plus que rien au monde,
 partout où il s'étend à la ronde;

1. Autre forme de avons; cf. sommes.

2. Se faire. se clamer recreant, expressions consacrées pour celui qui renon-

çait à soutenir sa cause ou se rendait dans un combat judiciaire.

Que vos m'avez amé toz jorz
 Et onoré en totes corz. 60
 Mais je vos vuel de cest afaire
 Tel amende et tel onor faire
 Qu'outreement outrez m'otroi ¹.
 — Ice feriez vos por moi?
 Fait mes sire Gauvains, li douz. 65
 Certes, mout feroie or estouz
 Se je ceste amende en prenoie.
 Ja certes ceste onors n'iert moie,
 Ainz iert vostre, je la vos lais.
 — Ha, beaus sire, nel ² dites mais! 70
 Que ce ne porroit avenir.
 Je ne me puis mais sostenir,
 Si sui atainz et sormenez.
 — Certes de neant vos penez!
 Fait ses amis et ses compainz. 75
 Mais je sui conquis et atainz,

car vous m'avez toujours aimé,
 vous m'avez honoré dans toutes les cours. 60
 Mais je vous veux, pour cette affaire,
 vous offrir une réparation et un honneur tel
 que je me déclare ultra vaincu.
 — Vous feriez cela pour moi,
 dit monseigneur Gauvain, le doux chevalier? 65
 Certes, j'agiris maintenant tout à fait en homme hardi
 si j'acceptais cette réparation.
 Non certes, cet honneur ne m'appartiendra pas,
 il sera à vous, je vous l'abandonne.
 — Ah! beau sire, ne dites plus cela. 70
 Car il ne pourrait en être ainsi.
 Je ne me puis plus soutenir,
 tant j'ai été frappé et malmené!
 Certes vous vous donnez une peine inutile,
 reprend son ami et compagnon, 75
 mais c'est moi qui suis vaincu et épuisé,

1. Allitérations fréquentes chez Chrestien de Troyes. 2. Pour ne le.

Ne je ne di rien por losange;
 Qu'il n'a el monde si estrange
 Cui je autretant n'en delisse
 Ainçois que plus des cous sofrisse. » 80
 Ainsi parlant est descenduz;
 S'a li uns a l'autre tenduz
 Ses braz au col, si s'entrebaissent,
 Ne de ce ¹ mie ne se taisent
 Que chascuns outrez ne se claint ². 85
 La tençons onques ne remaint
 Tant que li rois et li baron
 Vient corant tot environ;
 Ses ³ voient entreconjoir,
 Et mout desirent a oir 90
 Que ce puet estre et qui ⁴ il font
 Que si grant joie s'entrefont.

et je ne le dis pas par flatterie;
 car il n'y a point au monde homme si étranger
 auquel je n'en eusse dit autant
 plutôt que de souffrir davantage vos coups. » 80
 En disant ces mots, il met pied à terre;
 ils se tendent l'un à l'autre
 les bras au cou et s'entrebaissent.
 Ils ne cessent de crier
 chacun de son côté qu'il est vaincu. 85
 Leur dispute ne cesse point
 jusqu'à ce que le roi et les barons
 arrivent autour d'eux.
 Ils les voient se féliciter mutuellement
 et veulent fort apprendre 90
 ce qui se passe et ce qu'ils font,
 eux qui s'entrefont si grande joie.

1. Ce annonce la proposition con- gatif, en usage d'ailleurs encore au
 tenue dans le vers suivant. xviii^e siècle :

2. Subjonctif présent du verbe clamer. Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je
 [m'attendre ?

3. Pour si les.

4. Forme neutre du pronom interro-

(Rac., Brit.)

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

ADAM

(XII^e SIÈCLE)

Satan corrompt Ève.

SATAN

Tu es feiblete et tendre chose
Et es plus fresche que n'est rose,
Tu es plus blanche que cristal,
Que neif qui chiet sor glace en val.
Mal cople en list li Criatur,
Tu es trop tendre et il trop dur;
Mais neporquant tu es plus sage;
En grant sens as mis ton corage¹ :

5

Toi, tu es faiblette et chose tendre,
et es plus fraiche que n'est rose;
tu es plus blanche que cristal,
que neige qui tombe sur glace en un vallon.
Le Créateur fit de vous deux un mauvais couple :
toi, tu es trop tendre, et lui, trop dur;
mais toutefois tu es plus sage;
tu as donné à ton cœur un grand sens :

5

1. *Corage*, en ancien français, a presque toujours le sens de cœur, volonté.

Por ço fait bon se traire a tei.
Parler te vueil.

EVE.

Or ja ço fai. 10

SATAN.

N'en sache nuls.

EVE.

Qui deit saveir?

SATAN.

Nels Adam.

EVE.

Nenil par mei.

SATAN.

Or te dirai, et tu m'escolte.
N'a que nos dous en ceste rote,
Et Adam la qui ne nos ot. 15

EVE.

Parlez en halt, n'en savrat mot.

SATAN.

Jo vos acoint d'un grant engin
Qui vos est fait en cest jardin,
Li fruiz que Dieus vos a doné
Nen a en sei gaires bonté; 20

Aussi fait-il bon de s'adresser à toi.
Je veux te parler. — Fais-le dès maintenant. — 10
Que nul n'en sache rien. — Qui doit le savoir? —
Pas même Adam. — Il ne le saura par moi. —
Je vais donc parler; toi, écoute.

Il n'y a que nous deux en cette route,
et Adam là qui ne nous entend pas. — 15
Parle haut, il n'en saura mot. —
Je vous informe d'une grande ruse
qui vous est faite en ce jardin.
Le fruit que Dieu vous a donné
n'a guère en soi de bonté; 20

Cil qu'il vos a tant defendu,
 Il a en sei molt grant vertu.
 En celui est grace de vie,
 De poeste et de seignorie,
 De tot saveir, et bien et mal.

25

EVE.

Quel savor a?

SATAN.

Celestial.

A ton bel cors, a ta figure,
 Bien covenâreit tel aventure
 Que tu fusses dame del mont,
 Del souverain e del parfont,
 Et seüsses quanque a estre,
 Que de tot fusses bone maistre.

30

celui qu'il vous a tant défendu,
 lui, il a en soi très grande vertu.
 En celui-là est grâce de vie,
 de puissance, de seigneurie,
 de tout savoir et bien et mal. —
 Quelle saveur a-t-il? — Céleste.

25

A ton beau corps, à ta figure
 conviendrait bien l'aventure
 que tu fusses dame du monde,
 de celui d'en haut et de celui d'en bas;
 que tu susses tout ce qui a vie,
 et que tu fusses de tout bonne maîtresse.

30

Dialogue de Caïn et Abel.

CAIN.

Abel, morz es.

ABEL.

Et jo por quei?

CAIN.

Jo m'en voldrai vengier de tei,

Abel, tu vas mourir. — Moi, pourquoi? —
 Je me veux venger de toi.

ABEL.

Sui jo mesfait?

CAIN.

Oil, assez :

Tu es traïstre, est tot provez.

ABEL.

Certes non sui.

CAIN.

Dis tu que non?

5

ABEL.

Onques n'amai la traïson.

CAIN.

Tu la fesis ¹.

ABEL.

Et jo, coment?

CAIN.

Tost le savras.

ABEL.

Jo ne l'entent.

CAIN.

Jol ² tei ferai molt tost saveir.

ABEL.

Ja nel porras prover par veir.

10

CAIN.

La prueve est pres.

ABEL.

Dieus m'aidera.

Suis-je donc coupable? — Oui beaucoup.

Tu es traître, la chose est prouvée. —

Non, certes, je ne le suis pas. — Tu le nies? —

5

— Jamais je n'aimai la trahison. —

— Tu t'en es rendu coupable. — Moi comment? —

— Tu le sauras bientôt. — Je ne comprends pas. —

— Je te le ferai bien vite saisir. —

— Mais tu ne pourras le prouver en vérité. —

10

La preuve est là tout près. — Dieu m'aidera. —

1. *Fesis*, parf. ind. 2^e pers. de *faire*. 2. Pour *jo* *te*.

CAIN.

Jo t'ocirai.

ABEL.

Dieus le savra.

(Caïn se précipite sur Abel et lève la main sur lui.)

CAIN.

Vez la qui fera la provance.

ABEL.

En Dieu est tote ma fiance.

CAIN.

Vers mei t'avra il pou mestier.

15

ABEL.

Bien te puet faire destorbier¹.

CAIN.

Ne te porra de mort guenchir.

ABEL.

Del tot me met² a son plaisir.

CAIN.

Vuelz oïr por quei t'ocirai?

ABEL.

Or le me di.

CAIN.

Jol tei dirai.

20

Trop te fais de Dieu le privé.

Je te tuerai. — Dieu le saura. —

Voilà qui fera la preuve. —

En Dieu est toute ma confiance. —

Il te sera de peu de secours contre moi. —

15

Il peut bien te causer empêchement. —

Il ne pourra te faire échapper à la mort. —

En tout, je me mets en sa discrétion. —

Veux-tu savoir pourquoi je vais te tuer? —

Dis-le-moi maintenant. — Je te le dirai.

20

Tu te fais trop l'intime de Dieu.

1. *Destorbier*, substantif et non verbe. sans s, comme le latin *mitto*.2. 1^{re} pers. prés. indic. de *mettre*.

Por tei m'a il tot refusé,
 Por tei refusa il m'ofrende.
 Penses tu donc que nel¹ te rende?
 Jo t'en rendrai le guerredon;
 Morz remandras or el² sablon.

25

ABEL.

Se tu m'ocis, ço iert a tort;
 Dieus vengera en tei ma mort.
 Ne mesfis jo, Dieus le sait bien :
 Vers lui ne te meslai de rien.

30

Ainz te dis³ fesisses tels faiz
 Que fusses dignes de sa pais;
 A lui rendisses ses raisons,
 Dimes, primices, oblacions.
 Por ço porraz avoir s'amor.

35

Tu ne le fais, or as s'iror.
 Dieus est verais : qui a lui sert
 Tres bien l'amplie⁴, pas nel pert.

A cause de toi il m'a tout refusé,
 à cause de toi il a repoussé mon offrande.
 Penses-tu donc que je ne m'en vengerais pas?
 Je vais t'en payer le salaire.

25

Dès maintenant tu seras étendu mort sur le sable. —
 Si tu me tues, ce sera à tort;
 Dieu vengera ma mort sur toi.
 Je ne suis pas coupable, Dieu le sait bien.
 Je ne t'ai jamais fait son ennemi,

30

mais te conseillai d'agir de façon
 que tu fusses digne de sa paix,
 de lui rendre ce qui lui est dû,
 dimes, prémices, offrandes.
 C'est ainsi que tu pourras gagner son amour.

35

Tu ne le fais pas, maintenant tu es l'objet de sa colère.
 Dieu ne trompe pas; qui le sert,
 il le fait prospérer et jamais ne le perd. —

1. Pour ne le.

2. Et, combinaison de en et de l'article le, plus tard ou.

3. Ellipse de la conjonction que.

4. Le sujet est Dieu.

CAIN.

Trop paroles, semples morras.

ABEL.

Frere, que dis tu? me menas. 40
Jo vin ça fors en ta creance.

CAIN.

Ja ne t'avra mestier fiance.
Jo t'ocirai, jo tei desli.

ABEL.

Dieu pri qu'il ait de mei merci.

Tu parles trop, tu vas mourir. —
Que dis-tu, frère? c'est toi qui m'as amené ici. 40
Je suis venu ici dehors, plein de confiance en toi. —
Ta confiance ne te servira de rien.
Je te tuerai, je ne te connais plus. —
Je prie Dieu qu'il ait pitié de moi.

JEU DE SAINT-NICOLAS

DE JEAN BODEL

(XIII^e SIÈCLE)

Bataille entre Chrétiens et Sarrasins.

Sur la scène, transformée en champ de bataille, Sarrasins
et chrétiens vont en venir aux mains.

LE SÉNÉCHAL SARRASIN.

Seigneur, a tous ensemble vous di de par le roi
Que vous alés fourfaire seur crestienne loi.

Seigneurs, à tous ensemble je vous dis de par le roi
que vous allez faire tort à la loi chrétienne.

Pour crestiiens confondre fustes vous ci mandé;
Ce qu'il nous ont fourfait convient estre amendé.
Alés i maintenant, li rois l'a comandé. 5

TOUS LES SARRASINS.

Alons! A Mahomet soiions nous comandé!

LES CHRÉTIENS.

Sains Sepulcres, aie! Seigneur, or du bien faire ¹.
Sarrazin et païen viennent pour hous fourfaire.
Vés les armes reluire; tous li cuers m'en esclaire.
Or le faisons si bien que no proece i paire ². 10
Contre chascun des nos sont bien cens par devise.

UN CHRÉTIEN.

Seigneur, n'en doutés ja, vés ci vostre juïse.
Bien sai ³ tuit i mourrons ou Dame Dieu servise;
Mais mout bien m'i vendrai, se m'espee ne brise.
Ja n'en guarira un ne coïfe ne haubers. 15
Seigneur, ou Dieu servise soit hui chascuns ofers!
Paradis sera nostres, et eus ⁴ sera enfers.
Gardés a l'assembler ⁵ qu'il encontrent nos fers.

C'est pour battre chrétiens que vous avez été mandés ici;
le mal qu'ils nous ont fait doit être vengé.
Allez-y maintenant, le roi l'a commandé. — 5
Allons! Soyons sous la garde de Mahomet! —
Aide, Saint-Sépulcre! Seigneur, agissons bien!
Sarrazins et païens viennent pour nous faire tort.
Voyez les armes reluire : tout mon cœur s'en éclaire.
Agissons si bien maintenant que notre prouesse y éclate. 10
Pour un des nôtres, ils sont bien cent au compte. —
Seigneur, n'en doutez pas, voici votre jugement.
Bien sais que tous y mourrons pour le service de Seigneur Dieu;
mais je m'y vendrai bien cher, si mon épée ne se brise.
Ni coiffe ni haubert n'en garantira un seul. 15
Seigneur, que chacun aujourd'hui soit offert au service de Dieu!
Le Paradis sera nôtre; à eux sera l'enfer.
Faites en sorte qu'à l'attaque ils rencontrent nos fers. —

1. Voir p. 45, n. 3.

2. Subj. présent de *paroir*.

3. Ellipse de la conjonction *que*.

4. Pronom régime sans préposition.

5. Infinitif employé substantivement.

UN CHRÉTIEN NOUVEAU CHEVALIER.

Seigneur, se je sui juvenes, ne m'aiés en despit.
On a veü souvent grant cuer en cors petit. 20
Je ferrai cel forceur ¹, je l'ai pièça eslit;
Sachiés ² je l'ocirai, s'il ainçois ne m'ocist.

L'ANGE.

Seigneur, soiiés tout aseür,
N'aiés doutance ne peür
Messagiers sui Nostre Seigneur, 25
Qui vous metra fors de douleur.
Aiés vos cuers fers ³ et creans
En Dieu. Ja pour ces mescreans
Qui ci vous vient a bandon,
N'aiés les cuers se seürs non. 30
Metés hardiement vos cors
Pour Dieu, car ce est ci la mors
Dont tous li pueples mourir doit
Qui Dieu aime de cuer et croit.

LES CHRÉTIENS.

Qui estes vous, beaus sire, qui si nous confortés 35

Seigneur, si je suis jeune, ne m'ayez en mépris.
On a souvent vu grand cœur en petit corps. 20
Je frapperai celui-là, plus grand que les autres; je l'ai déjà choisi;
sachez que je le tuerai, s'il ne me tue auparavant. —

Seigneurs, soyez tout assurés,
n'ayez ni doute ni peur.
Je suis le messager de Notre Seigneur, 25
qui vous mettra hors de douleur.
Ayez vos cœurs fermes et pleins de foi
en Dieu. Quant à ces mécréants
qui viennent impétueusement sur vous,
n'ayez vos cœurs autrement qu'assurés. 30
Exposez hardiment vos corps
pour Dieu, car c'est ici la mort
dont doit mourir tout le peuple
qui aime Dieu de cœur et croit. —

Qui êtes-vous, beau sire, qui nous réconfortez ainsi 35

1. Comparatif synthétique correspondant au latin *fortiorem*.

2. Ellipse de la conjonction *que*.

3. Pluriel régime de l'adj. *ferm*.

Et si haute parole de Dieu nous aportés?
 Sachiés, se ce est voirs que ci nous recordés,
 Aseür recevrons nos enemis mortés.

L'ANGE.

Angles sui a Dieu, beaus amis;
 Pour vo confort m'a ci tramis. 40
 Soiiés seür, car ens es cieus
 Vous a Dieus fait sages eslieus.
 Alés, bien avés comencié;
 Pour Dieu serés tuit detrenchié;
 Mais la haute courone avrés. 45
 Je m'en vois; a Dieu demourés...

(Tous les chrétiens sont massacrés, et l'Ange salue leurs cadavres.)

A! chevalier qui ci gisiés,
 Com par estes beneüré!
 Com or ces uevres despisiés,
 Le mont ou tant avés duré! 50
 Mais pour le mal qu'eü avés,

et nous apportez si haute parole de Dieu?
 Sachez que si ce que vous nous rapportez est vrai,
 nous recevrons avec assurance nos ennemis mortels. —

Je suis ange de Dieu, bel ami;
 il m'a envoyé ici pour vous réconforter. 40
 Soyez pleins d'assurance, car dans les cieus
 Dieu vous a fait sages élus.
 Allez, vous avez bien commencé;
 pour Dieu, vous serez tous taillés en pièces;
 mais vous aurez la haute couronne. 45
 Je m'en vais; soyez entre les mains de Dieu.

Ah! chevaliers qui gisez ici,
 comme vous êtes bienheureux!
 Comme maintenant vous méprisez ces œuvres
 et le monde où vous êtes restés si longtemps! 50
 Mais pour le mal que vous avez eu,

Mien escient, tres bien savés
 Queus biens ce est de paradis
 Ou Dieus met tous les siens amis.
 A vous bien prendre garde doit 55
 Tous li mons et ainsi mourir,
 Car Dieus mout doucement reçoit
 Ceus qui o lui vuelent venir.
 Qui de bon cuer le servira
 Ja sa paine ne perdera, 60
 Ains sera es cieus couronés
 De tel courone come avés.

à mon escient, très bien savez
 quel bien c'est que Paradis
 où Dieu met tous ceux qu'il aime.
 Il doit avoir les yeux sur vous 55
 le monde entier et mourir ainsi,
 car Dieu reçoit très doucement
 ceux qui veulent venir auprès de lui.
 Qui le servira de bon cœur
 ne perdra pas sa peine, 60
 mais sera couronné dans les cieus
 de la couronne que vous avez.

MIRACLE DE THÉOPHILE¹

PAR RUTEBEUF

(XIII^e SIÈCLE)

Prière de Théophile.

Théophile, prêtre ambitieux, a vendu son âme au diable pour conserver une charge perdue. Sept ans après, il se repent, et, n'osant s'adresser à Dieu qu'il a renié, il va dans une chapelle de Notre-Dame et y adresse cette prière :

1. Ce miracle a été sans doute composé par Rutebeuf pour une des confréries ou *puis*, si nombreux alors, en l'honneur de la Vierge. Ce sujet a été traité mainte fois au moyen âge.

Hé, las ! chaitis ! dolans ! que pourrai devenir ?
 Terre, coment me pues porter ne soustenir
 Quant j'ai Dieu renoié, et celui vueil tenir
 A seigneur et a maistre qui tous maus fait venir ?

Or ai Dieu renoié, ne puet estre teü. 5
 Si ai laissé le basme, pris me sui au seü.
 De moi a pris la chartre et le brief receü
 Maufés, se li rendrai de m'ame le treü.

Hé, Dieus ! que feras tu de cest chetif dolant 10
 De qui l'ame en ira en enfer le boillant,
 Et li maufé l'iront a leur piés defoulant ?
 Ahi, terre, car uevre, si me va engoulant !

Sire Dieus, que fera cist dolans esbals
 Qui de Dieu et du monde est hués et haïs
 Et des maufés d'enfer engigniés et traïs, 15
 Dont sui je de trestous chaciés et envaïs ?

Hélas ! misérable ! infortuné ! que pourrai-je devenir ?
 Terre, comment peux-tu me porter et soutenir
 quand j'ai renié Dieu, et veux tenir
 comme seigneur et maitre celui qui fait venir tous maux ?

Maintenant j'ai renié Dieu ; ce ne peut être caché. 5
 J'ai laissé le baume, je me suis pris au sureau.
 Il a pris de moi la charte et a reçu le bref
 le diable, à condition que je lui paierai le tribut avec mon âme.

Hé Dieu ! que feras-tu de cet infortuné, de ce malheureux, 10
 dont l'âme s'en ira dans l'enfer bouillant
 et que les diables fouleront aux pieds ?
 Ah ! terre, ouvre-toi donc, engloutis-moi.

Sire Dieu, que fera ce malheureux épouvanté
 qui est haï et hué de Dieu et du monde,
 qui est trompé et trahi par les diables d'enfer ? 15
 Je suis ainsi chassé et attaqué par tous.

Hé, las! com j'ai esté pleins de grant nonsavoir,
Quant j'ai Dieu renoié pour un petit d'avoir!
Les richesses dou monde que je vouloie avoir
M'ont jeté en tel lieu dont ne me puis ravoir. 20

Satan, plus de set ans ai tenu ton sentier,
Maus chans m'ont fait chanter li vin de mon chantier;
Mout felonesse rente m'en rendront mi rentier,
Ma char charpenteront li felon charpentier.

Ame doit l'on amer; m'ame n'iert pas amée, 25
N'os demander la Dame qu'ele ne soit damnée.
Trop a male semence en semoisons semée
De qui l'ame sera en enfer foursemée...

Ors sui, et ordoiés doit aler en ordure;
Ordement ai ouvré, ce sait cil qui or dure 30
Et qui tous jours durra, s'en aurai la mort dure.
Maufé, com m'avés mors de mauvaise morsure!

Hélas! comme j'ai été plein de grande folie,
quand j'ai renié Dieu pour un peu de richesse!
Les biens du monde que je voulais avoir
m'ont jeté en un lieu dont je ne peux plus me tirer. 20

Satan, j'ai tenu ton sentier plus de sept ans;
les vins de mon chantier m'ont fait chanter de mauvais chants;
mes rentiers m'en rendront une bien dure rente;
les félons charpentiers charpenteront ma chair.

On doit aimer l'âme; la mienne ne sera pas aimée. 25
Je n'ose demander à la Vierge qu'elle ne soit pas damnée.
Il a semé trop mauvaise semence en semailles,
celui dont l'âme sera forsemeé en enfer...

Je suis souillé, et tout souillé doit aller en ordure;
j'ai travaillé dans l'ordure, il le sait celui qui or dure 30
et durera toujours; aussi aurai-je mort dure.
Diables, comme vous m'avez mordu de mauvaise morsure!

Or n'ai je remenance ne en ciel ne en terre.
Ha, las! ou est li lieus qui me puisse souferre?
Enfers ne me plaist pas ou je me vueil offerre, 35
Paradis n'est pas miens, que j'ai au Seigneur guerre.

Je n'os Dieu reclaimer ne ses sains ne ses saintes,
Las! que j'ai fait homage au deable mains jointes.
Li maufés en a letres de mon anel enpraintes.
Richesce, mar te vi : j'en aurai douleurs maintes. 40

Je n'os Dieu ne ses saintes ne ses sains reclaimer,
Ne la tres douce dame que chascuns doit amer.
Mais pour ce qu'en li n'a felonie, n'amer,
Se je li cri merci nus ne m'en doit blasmer.

Maintenant je n'ai séjour ni au ciel ni sur terre.
Hélas! où est le lieu qui me puisse souffrir?
Il ne me plaist pas l'enfer où j'ai voulu m'offrir; 35
le Paradis n'est pas à moi, puisque j'ai guerre avec Dieu.

Je n'ose invoquer Dieu, ni ses saints, ni ses saintes,
hélas! car j'ai fait hommage au diable les mains jointes.
Le démon en a lettres empreintes de mon anneau.
Richesse, je te vis pour ma ruine : j'en aurai maintes douleurs. 40

Je n'ose invoquer Dieu, ni ses saints, ni ses saintes,
ni la très douce Dame que chacun doit aimer.
Mais parce qu'il n'y a en elle rien de félon ni d'amer,
nul ne me doit blâmer si je lui crie pitié.

MYSTÈRE DU VIEL TESTAMENT

(xv^e SIÈCLE)

Adieux d'Eve mourant.

EVE.

Je requier Dieu qu'il me pardoint
 Mes faultes, et graces me doint,
 Que je puisse avoir saulvement.
 Je sens bien la mort qui me poinct,
 Qui veult que mon corps soit desjoinct 5
 De mon esperit, à lui conjoint;
 Je sens bien mon definement.

ADAM.

Quoy? Sentez vous quelque torment,
 Eve?

EVE.

Las! ouy, largement,
 Adam; je scay certainement 10
 Que je suis de ma mort prochaine.
 J'ay vescu assez longuement;
 Je sens mon afoyblissement.
 Vray Dieu, a ce departement,
 Donne moy ta grace haultaine! 15

ADAM.

Las! qu'esse que nature humaine,
 Povre, doulente, lasche, vaine?
 Vivre si longtemps en grant peine
 Et puis finablement mourir.
 Eve, ma femme et seur germaine, 20
 Puis qu'il fault que mort t'en ameine,
 Prie la bonté souveraine
 Qu'elle te vueille secourir.

EVE.

Las! je la doy bien requerir
 A ce pas que je doy perir. 25
 Quant a l'ame qui tousjours dure,
 Que mon Dieu la vueille garir
 Du peché, que fis encourir
 A l'homme, par une morsure.
 Las! ame, ou iras-tu courir 30
 Pour place de repos querir?
 Plore, ame, plore, creature;
 Quant du corps ¹, mis soit a pourrir
 Et les vers de terre nourrir;
 Ce n'est que sa droite nature. 35

ADAM.

Bon couraige, femme; souviene toy
 De Dieu, ton roy;
 Tu es sa creature,
 Voy le péché que fismes, toy et moy, 40
 Contre sa loy
 Et contre nostre foy;
 Congnois et voy
 Ta faulte et ton injure.
 Tu es seüre
 Que une foy la mort seüre, 45
 Aspre et dure,
 Tous endurer convient,
 Et fault en gré prendre quant elle vient.

EVE.

Je prens en gré, puis qu'il fault que je passe.
 A vray parler, je suis de vivre lasse, 50
 Car je n'eu onc en ce monde liesse.
 Dieu de lassus ², tourne ta digne face
 Hors de rigueur; donne pardon et grace
 Par ton plaisir a ceste pecheresse.

1. Pour ce qui est du corps, qu'il soit, etc.

2. Lassus, de là-haut.

Helas! je voy mes enfans, que je laisse 55
Tous obligés ¹ a mon maternel vice.
Adam pescha; j'en fuz mediatrice,
Pour le tenter de menger de la pomme;
Du faulx serpent fuz compaignie et complice.
Dont guerre fut meue entre Dieu et homme. 60

SETH.

Prenez en Dieu bonne esperance,
Mere, et il vous aidera.

EVE.

Seth, mon filz, qui es remembrance
Et me donne la souvenance
De Abel, sache Dieu qu'il fera ². 65
Las! ou yra
Quant partira
Ma povre ame?
Qui me sçayra
S'elle sera 70
Point infame?

ENOS.

Hellas! dame,
Se aucun blasme
Avez, Dieu vous pardonnera.

EVE.

Mes enfans, vivez sans diffame ³ 75
Et priez pour la povre femme,
Qui tantost ses jours finera.
Mes chiers enfans, a Dieu prier
Pour moy humblement entendez ⁴;
Ne me vueillez pas oublier; 80
A Dieu soyez vous commandés ⁵!

1. Tous liés.

2. Sache que Dieu le fera ainsi.

3. *Diffame*, déshonneur.

4. Songez à prier Dieu pour moi humblement.

5. Formule de salut, d'adieu, qui se

rencontre fréquemment dans l'ancienne langue : à Dieu vous command. Remarquer ici l'inversion du sujet pronom et l'absence de la conjonction *que*, comme dans *puissiez-vous, vive le roi*, etc.

Esther et Assuérus.

Esther a invité Assuérus à un repas; à la fin du banquet, elle implore la grâce des Juifs et la sienne.

ASSUAIRE.

Or ça, Hester, nostre humble amye,
 Que veulx tu a ton appetit?
 Sçays tu pas bien que je t'ay dit :
 Que, pour ta douce humilité,
 Ta simple debonnaireté, 5
 Que mon cueur embrase et enflame,
 Fust la my part de mon reame,
 Tu l'optiendras, savoir le peulx.
 Demande donc ce que tu veulx,
 Hester; dire ne te puis mieulx. 10

HESTER.

Que je trouve grace devant tes yeulx,
 O roy puissant le plus dessoubz les cieux.
 Je te supplie
 De cueur piteux, en quoy je me humilie,
 Il te plaise de moy sauver la vie, 15
 Pareillement
 De mon peuple, qui douloureusement
 Atend mourir, ainsi piteusement
 Que as fait escripre.
 Reffrains, refrains, Assuaire, ton ire! 20
 Qu'ay je meffait? Dy le moy plainement,
 Qu'ay je meffait vers toy, redoubté sire?
 Moy et mon peuple veulx mettre a finement.

ASSUAIRE.

Qui? Toy, Hester?

HESTER.

Par ton commandement

ASSUAIRE.

Qui? Toy?

HESTER.

Voire.

ASSUAIRE.

Qui? Toy, ma bien amée?

25

HESTER.

Commandé l'as.

ASSUAIRE.

Que dis tu!

HESTER.

Seurement.

ASSUAIRE.

Toy mettre à mort?

HESTER.

Sentence en est donnée.

ASSUAIRE.

Que me dis-tu?

HESTER.

Et par tout publiée.

ASSUAIRE.

Par quel pourchas ¹?

HESTER.

Bien le diray, je pense.

ASSUAIRE.

Qui a ce fait?

HESTER.

La chose est avérée :

30

C'est par Aman, que vecy en presence.

ASSUAIRE.

O humble Esther!

HESTER.

Oncques ne te feïs tort.

ASSUAIRE.

Par quel moyen?

1. *Pourchas*, subst. verbal de pourchasser : dans quel but?

HESTER.

Comment ¹ l'as commandé.

ASSUAIRE.

Mais comme quoy?

HESTER.

Tous les Juifz mettre a mort.

ASSUAIRE.

Et qu'esse cy?

HESTER.

Tresfiere cruaulté

35

Redonde en toy de tant fiere sentence.

ASSUAIRE.

Qui a ce fait?

HESTER.

Je le t'ay récité ² :

Ç'a fait Aman que vecy en presence.

ASSUAIRE.

O! qu'esse cy?

HESTER.

Vuelle ton cueur ploier.

ASSUAIRE.

Ploier? Comment?

HESTER.

De me sauver la vie.

40

ASSUAIRE.

Es tu donc Juifve?

HESTER.

Il n'en fault point doubter.

ASSUAIRE.

Quel traict, quel traict!

HESTER.

Grace, je te supplie.

Pour moy, mon peuple!

1. De la façon que tu, etc.

2. Je te l'ai dit.

ASSUAIRE.

Qui a chair si hardie
D'avoir brassé si trescruelle offence?
Qui a ce fait? A cop ¹ qu'on le me die! 45

HESTER.

Ç'a fait Aman que vecy en presence,

ASSUAIRE.

Toy, Aman?

AMAN.

Le roy me pourpense ²
Quelque mal; l'œul n'ose lever.

ASSUAIRE.

Amer courroux, tresperse mon couraige ³,
Ardant fureur a mon cueur allumé 50
Et me desplait a merueilleux oultrage;
Cruel despit a mon cueur enflamé.
D'ire je sens mon cueur tout embrasé.
Aman, Aman, pire ⁴ dessoubz les cieux,
As tu la mort faulcement impetré 55
De l'humble Hester, le plaisir de mes yeux?

LE MYSTÈRE DE LA PASSION

D'ARNOULD GRÉBAN

(XV^e SIÈCLE)

Lucifer et Satan. Chœur des démons.

LUCIFER.

Sautez hors des abismes noirs,
Des obscurs infernaulx manoirs,
Tous puans de feu et de souffre,

1. Immédiatement.

2. Médite contre moi.

3. Cœur.

4. Comparatif pour le superlatif relatif.

Deables, sailliez de vostre gouffre
 Et des horribles regions; 5
 Par milliers et par legions
 Venez entendre mon proces ¹.
 Laissiez les chaisnes et croches,
 Gibes et larronceaux pendans,
 Fourneaux fournis, serpens mordans, 10
 Dragons plus ardans que tempeste;
 Ne vous bruslez plus groing ne teste
 A faire ces metaulx couller.
 Faictes moy bondir et crouller
 Tout le hideux infernal porce ², 15
 De haste de venir a force
 Oyr ma proposicion.

SATAN.

Qui fait ceste mutacion ³?
 Lucifer, roy des ennemis ⁴,
 Vous hurlez comme ung lou famis ⁵, 20
 Quand vous voulez chanter ou rire.

LUCIFER.

Ha! Sathan, Dieu te puist maudire!
 Quand ⁶ est de mes ris et mes chans,
 Ilz sont malheureux et meschans;
 Ma noblesse et ma grant beaulté 25
 Est tournée en difformité,
 Mon chant en lamentacion,
 Mon ris en desolacion,
 Ma lumiere en tenebre umbrage ⁷;
 Ma gloire en douloureuse rage, 30
 Ma joye en incurable dueil;
 Ne demeure que mon orgueil
 Qui ne m'est mué ne changé
 Depuis le jour que fus forgé

1. Synonyme de *proposition* qui termine la tirade.

2. Porche.

3. Qui cause ce trouble, ce tapage.

4. Diables.

5. Affamé.

6. Pour ce qui est.

7. *Umbrage* est adjectif; en ténèbres sombres.

Lassus ¹ au pardurable empire, 35
 Si non que tousjours il empire,
 Sans soy diminuer en rien.

SATAN.

De ce point je vous croy tres bien,
 James n'y attendez reppos;
 Mes cecy n'est point au propos, 40
 Sy n'est besoeing qu'on le reppete.

LUCIFER.

Astaroth, sonne la trompette
 Et busine ² par telz moyens
 Que tous les deables de ceans
 Saillent dehors tost et en haste... 45
 (Au son de la trompette accourent Berich, Belzebut et Cerberus.)

SATAN.

Avant que plus avant soit fait
 Ne plus déterminé par vous,
 Deables, arrangez vous tretous ³
 En tourbe, a grosse quantité
 Et me chantez un silete ⁴ 50
 En vostre horrible diablerie

ASTAROTH.

Vous orrez ⁵ belle chanterie...

TOUS LES DÉMONS.

La dure mort éternelle
 C'est la chançon des dampnés;
 Bien nous tient a sa cordelle 55
 La dure mort éternelle;
 Nous l'avons desservy ⁶ telle

1. Là-haut.

2. *Busine*, verbe formé sur le latin *buccina*, trompette.

3. *Tretous*, ou *trestous*, tous sans exception; *tres* renforce *tous*.

4. « Le mot *silete*, qui signifie *taisez-vous* ou *silence*, était le plus ordinairement employé pour désigner les morceaux chantés qui ne faisaient pas, à proprement parler, partie du mystère,

mais qui s'y ajoutaient comme intermèdes joyeux ou pathétiques. La signification étymologique du mot paraît tout à fait oubliée chez les poètes qui l'emploient; ils semblent ne lui donner d'autre sens que celui de morceau à chanter. » (Petit de Julleville, *les Mystères*, I, p. 291.)

5. Vous entendrez.

6. Méritée.

Et a luy sommes donnés;
 La dure mort eternelle
 C'est la chançon des dampnés.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

PAR JEAN MICHEL

(XV^e SIÈCLE)

Dialogue entre Jésus et sa mère avant la Passion.

JÉSUS.

Ce ne seroit pas vostre honneur
 Que vous, mere tant douce et tendre,
 Veissés ¹ vostre vray filz estandre.
 En la croix et le mettre a mort
 Sans en avoir aucun remort 5
 De douleur et compassion ².
 Et aussi le bon Symeon
 De voz douleurs prophetiza,
 Qant entre ses bras m'embrassa,
 Que le glayve de ma douleur 10
 Vous perceroit l'ame et le cueur
 Par compassion tres amere.
 Pour ce contentés vous ³, ma mere,
 Et confortés en Dieu vostre ame.
 Soyés forte, car oncques femme 15
 Ne souffrit tant que vous ferés,
 Mais en souffrant mériterés
 La laureole du martire...

NOTRE DAME.

Au moins veuillés, de vostre grace,
 Mourir de mort brefve et legiere. 20

1. Vissiez.

par la douleur.

2. Sans être mordue en aucune façon

3. Résignez-vous.

JÉSUS.

Je mourray de mort tres amere.

NOTRE DAME.

Non pas fort villayne et honteuse.

JÉSUS.

Mais tres fort ignominieuse.

NOTRE DAME.

Doncques bien loing, s'il est permis.

JÉSUS.

Au millieu de tous mes amys.

25

NOTRE DAME.

Soit doncques de nuyt, je vous pry.

JÉSUS.

Mais en plaine heure de midy.

NOTRE DAME.

Mourés donc comme les barons.

JÉSUS.

Je mourrai entre deux larrons.

NOTRE DAME.

Que ce soit soubz terre et sans voix.

30

JÉSUS.

Ce sera hault pendu en croix.

NOTRE DAME.

Vous serés au moins revestu.

JÉSUS.

Je seray attaché tout nu.

NOTRE DAME.

Attendés l'aage de vieillesse.

JÉSUS.

En la force de ma jeunesse.

35

NOTRE DAME.

C'est tres ardente charité;
Mais pour l'onneur d'humanité
Ne soit vostre sanc respendu.

JÉSUS.

Je serai tiré et tendu
 Tant qu'on nombrera tous mes os;
 Et dessus tout mon humain dos
 Forgeront pecheurs de mal plains.
 Puis fouyront et piez et mains
 De fosses et playes tres grandes.

40

NOTRE DAME.

A mes maternelles demandes
 Ne donnés que responces dures.

45

JÉSUS.

Accomplir fault les escriptures.

JEU DE ROBIN ET MARION

PAR ADAM DE LA HALLE

(XIII^e SIÈCLE)

Dialogue entre un chevalier et une bergère.

LE CHEVALIER.

Di moi, vels tu nul oïsel
 Voler par deseure ces chans?

MARION.

Sire, ouïl, je ne sai pas quans.
 Encore i a en ces buissons
 Et chardonereus et pinçons
 Qui mout chantent jolïement.

5

Dis-moi, n'as-tu pas vu quelque oiseau
 voler au-dessus de ces champs?

— Oui, sire, je ne sais combien.

Il y a encore dans ces buissons,
 chardonnerets et pinsons
 qui chantent très joyeusement.

6

LE CHEVALIER.

Si m'ait Dieus, bele au cors gent,
Ce n'est point ce que je demant,
Mais veïs tu par ci devant
Vers ceste riviere, nule ane¹? 10

MARION.

C'est une beste qui recane.
J'en vi ier trois seur ce chemin
Tous chargiés aler au molin.
Est ce ce que vous demandés?

LE CHEVALIER.

Or sui je mout bien asenés. 15
Di moi, veïs tu nul hairon?

MARION.

Herens? Sire, par ma foi, non :
N'en vi neïs² un puis quaresme
Que j'en vi mangier chiés dame Eme,
Ma taien³, cui sont ces brebis. 20

— Dieu m'assiste, belle au joli corps,
ce n'est point ce que je demande;
mais n'as-tu pas vu par ici en avant
du côté de cette rivière, quelque cane 10
— C'est une bête qui brait.

J'en ai vu hier trois sur ce chemin,
tout chargés, allés au moulin.
Est-ce ce que vous demandez?
— Me voilà très bien renseigné. 15

Dis-moi, n'as-tu pas vu quelque héron?
— Des harengs? Sire, par ma foi, non;
je n'en ai pas vu un seul depuis le carême
que j'en vis manger chez dame Emme,
ma grand'mère, à qui sont ces brebis. 20

1. Jeu de mots sur *ane*, signifiant *canard*, que Marion confond avec *asne*, *âne*. Le mot *ane* a été conservé dans *tédane* (pour *bec d'âne*).

2. *Neis*, du latin *ne id ipsum*, signifie même et répond pour le sens à *ne quidem*.

3. *Taien*, mot picard, grand'mère, qui existe en ancien français sous une autre forme : *taie*; dans le picard actuel, *ratayon* signifie arrière-grand-père.

LE CHEVALIER.

Par foi, or sui jo esbaubis,
N'ains mais je ne fui si gabés.

MARION.

Sire, foi que vous me devés,
Quele beste est ce seur vo main?

LE CHEVALIER.

C'est uns faucons.

MARION.

Manjue il pain?

25

LE CHEVALIER.

Non, mais bone char.

MARION.

Cele beste?

Esgar, ele a de cuir la teste¹.

Et ou alés vous?

LE CHEVALIER.

En riviere.

MARION.

Robins n'est pas de tel maniere :

En lui a trop plus de deduit.

30

A no vile esmuet tout le bruit

Quant il joue de sa musete.

— Ma foi, j'en suis ébaubi;
jamais, on ne se moqua tant de moi.

— Sire, foi que vous me devez,
quelle est cette bête sur votre main?

— C'est un faucon. — Mange-t-il du pain?

25

— Non, mais de la bonne viande. — Cette bête?

Tiens! elle a la tête en cuir.

Et où allez-vous? — Sur la rivière.

— Robin n'est pas fait comme vous;
il y a en lui bien plus de gentillesse;

30

dans notre bourg il fait force bruit
quand il joue de sa musette.

1. Le faucon était chaperonné, c'est-à-dire couvert d'une coiffe de cuir qui l'empêchait de voir, quand il n'était pas lâché.

LE CHEVALIER.

Or dites, douce bergerete,
Ameriés vous un chevalier?

MARION.

Beaus sire, traiiés vous arrier. 35
Je ne sai que chevalier sont.
Deseur tous les omes du mont
Je n'ameroie que Robin.
Cil vient au soir et au matin
A moi, toudis et par usage, 40
Et m'apporte de son fourmage.
Encor en ai je en mon sain,
Et une grant piece de pain,
Que il m'aporta a prangiere.

— Or dites-moi, douce bergerette,
aimeriez-vous un chevalier?

— Beau sire, reculez-vous, 35
je ne sais ce que sont chevaliers.
Par-dessus tous les hommes du monde
je ne pourrais aimer que Robin.
Il vient le soir et le matin
à moi, tous les jours et par habitude, 40
et m'apporte de son fromage.
J'en ai encore dans mon sein,
ainsi qu'un gros morceau de pain
qu'il m'a apporté à diner.

LE DIT DE L'HERBERIE ¹

PAR RUTEBEUF

(XIII^e SIÈCLE)

Monologue d'un charlatan.

Bele gent, je ne sui pas de ces povres prescheeurs ne de ces povres erbiere qui vont par devant ces moustiers, a ces povres chapes maucousues, qui portent boistes et sachés, et si estendent un tapis; car teus vent poivre et coumin et autres espices, qui n'a pas autant de sachés com il ont. Sachiés que de ceus ne sui je pas; ains sui a une dame qui a non madame Trote de Salerne², qui fait cuevre chief de ses oreilles, et li sourcis li pendent a chaaines d'argent par desus les espaules; et sachiés que c'est la plus sage dame qui soit es quatre parties du monde. Ma dame si nous envoie en diverses terres et en divers pais, en Pouille, en Calabre, en Tosquane, en

Belles gens, je ne suis pas de ces pauvres prêcheurs ni de ces pauvres herboristes qui vont devant les églises avec de pauvres chapes mal cousues, qui portent boites et sachets, et étendent un tapis; car tel vend poivre et cummin et autres espèces qui n'a pas autant de sachets qu'ils en ont. Sachez que je ne suis pas de ceux-là, mais que je suis à une dame qui a nom madame Trote de Salerne, qui fait un couvre-chef de ses oreilles, et dont les sourcils pendent avec des chaînes d'argent par-dessus les épaules; et sachez que c'est la plus sage dame qui soit dans les quatre parties du monde. Ma dame nous envoie ainsi en diverses terres et en divers pays, en Pouille, en Calabre, en Toscane, en Terre de Labour, en Allemagne, en Saxe, en Gascogne, en Espagne, en Brie, en Champagne, en Bourgogne, en la forêt d'Ardenne, pour occire les bêtes sauvages et pour extraire les onguents, pour donner

1. Ce monologue, qui est mélangé de prose et de vers, n'a pas été probablement, comme beaucoup de monologues du moyen âge, composé pour la scène.

2. Rutebeuf fait ici allusion à un médecin célèbre au XI^e siècle de l'école de Salerne, Trotola de Roggeri.

Terre de Labour, en Alemaigne, en Soissoigne, en Gascoigne, en Espagne, en Brie, en Champagne, en Bourgogne, en la forest d'Ardane, pour ocire les bestes sauvages et pour traire les oignemens, pour doner medecines a ceus qui ont les maladies es cors. Ma dame si me dist et comanda que, en quelque lieu que je venisse, je deisse aucune chose si que cil qui fussent entour moi i preissent bon essemple, et pour ce qu'ele me fist jurer seur sains, quant je me departi de li, je vos apprendrai a garir du mal des vers, se vous le voulés oïr. Voulés oïr?

Aucun me demandent dont li ver vient. Je vous fai a savoir qu'il vient de diverses viandes reschaufées, et de ces vins enfustés et boutés, si se congrient es cors par chaleur et par humeurs; car, si com dient li philosophe, toutes choses en sont crieés, et pour ce si viennent li ver es cors, qui montent jusqu'au cuer et si font mourir d'une maladie qu'on apele mort soubitaine. Seigniez vous! Dieus vous en gart tous et toutes!

Pour la maladie des vers garir (a vos ieus la veés, a vos piés la marchiés!) la meilleur erbe qui soit es quatre

medecine a ceus qui ont les maladies dans leurs corps. Ma dame me dit et me commanda qu'en quelque lieu que je vinsse, je disse certaines choses telles que ceux qui fussent autour de moi y prissent bon exemple; et comme elle me l'a fait jurer sur des reliques des saints a mon départ, je vais vous apprendre a guérir du mal des vers, si vous le voulez ouïr. Voulez-vous l'ouïr?

Quelques-uns me demandent d'où viennent les vers. Je vous fais assavoir qu'ils viennent de diverses viandes réchauffées et des vins mis en fût et tournés; ils se concrètent dans les corps par chaleur et par humeurs; car, comme disent les philosophes, toutes choses en sont créées, et, pour cela, les vers viennent dans les corps, montent jusqu'au cœur et ainsi font mourir d'une maladie qu'on appelle mort subite. Signez-vous! Dieu vous en garde, tous et toutes!

Pour guérir la maladie des vers (à vos yeux vous la voyez, à vos pieds vous la foulez) la meilleure herbe qui soit dans les quatre parties du monde, c'est l'armoïse. Les femmes s'en ceignent le soir de la Saint-Jean, et en font des drapeaux sur leur tête et disent que ni la goutte ni la folie ne peut les prendre ni à la tête,

parties deu monde, ce est l'armoise. Les femes s'en ceignent le soir de la Saint Jehan, et en font chapeaus seur leur chiés, et dient que goute ne avertins ne les puet prendre n'en chiés, n'en bras, n'en pié, n'en main; mais je me merveil quant les testes ne leur brisent et que li cors ne rompent par mi, tant a l'erbe vertu en soi! En cele Champaigne ou je fui nés l'apele l'on marrebourc, qui vaut autant come la mere des herbes. De cele erbe prendrés trois racines, cinc fueilles de sauge, neuf fueilles de plantaing. Batez ces choses en un mortier de cuivre, a un pestel de fer, desjeünés ¹ vous du jus par trois matins; gari serés de la maladie des vers.

Or ostés les chaperons ², tendés les oreilles, regardés mes herbes que ma dame envoie en cest país et en ceste terre; et pour ce qu'ele vuet que li povres i puist aussi bien avenir come li riches, ele me dist que j'en fêisse denrée ³; car teus a un denier en sa bourse qui n'i a pas cinc livres; et me dist et comanda que preísse un denier de la monoie qui courroit ou país et en la contree ou je vendroie : a Paris un parisis, a Orlens un orlenois, a

ni aux bras, ni aux pieds, ni aux mains; mais je suis étonné que leur tête ne se brise et que leurs corps ne se rompent point par le milieu, tant cette herbe a de vertu en elle! Dans cette Champagne où je suis né, on l'appelle marrebour, ce qui veut dire la mère des herbes. De cette herbe vous prendrez trois racines, en outre cinq feuilles de sauge, neuf feuilles de plantain. Battez ces choses en un mortier de cuivre, avec un pilon de fer, prenez de ce jus à jeun par trois matins, et vous serez guéris de la maladie des vers.

Maintenant, ôtez vos chaperons, tendez les oreilles, regardez mes herbes que ma dame envoie en ce pays et en cette terre: et comme elle veut que le pauvre y puisse atteindre comme le riche, elle m'a dit d'en fixer le prix à un denier; car tel a un denier dans sa bourse qui n'y a pas cinq livres; et elle me dit et comanda que je prisse un denier de la monnaie qui aurait cours

1. C'est-à-dire rompez votre jeûne avec...

2. Coiffure en drap, à bourrelet et à

queue, que portaient les hommes et les femmes.

3. Une marchandise d'un denier.

Estampes un estampoïs, a Bar un barrois, a Viane un vianois, a Clermont un clermondois, a Dijon un dijonois, a Arras un artisien, a Mans un mansois, a Chartres un chartrain, a Londres en Engleterre un esterlin; pour du pain, pour du vin a moi, pour du fein, pour de l'aveine a mon roncín; car teus qui autel sert d'autel doit vivre. Et je di que s'il estoit si povres, ou ons ou feme, qu'il n'eüst que doner, venist avant : je li presteroie l'une de mes mains pour Dieu et l'autre pour sa mere.

Ces erbes vous ne les mangerés pas; car il n'a si fort buef en cest pais ne si fort destrier que s'il en avoit ausi gros com un pois seur la langue qu'il ne mourust de male mort, tant sont fors et ameres; et ce qui est amer a la bouche, si est bon au cuer. Vous les me metrés trois jours dormir en bon vin blanc; se vous n'avés blanc, si prenés vermeil; se vous n'avez vermeil, prenés chastain; se vous n'avés chastain, prenés de la bele eaue clere; car teus a un puis devant son uis, qui n'a pas un tonel de vin en son celier. Si vous en desjeünerés par treize matins; se vous faillés a un, prenés autre; se vous i

dans le pays et dans la contrée où je viendrais : à Paris un parisien, à Orléans un orléanais, à Étampes un étampoïs, à Bar un barrois, à Vienne un viennois, à Clermont un clermondois, à Dijon un dijonois, à Arras un artésien, au Mans un mansais, à Chartres un chartain, à Londres en Angleterre un esterlin, pour me procurer à moi du pain, du vin, et à mon cheval du foin et de l'avoine; car tel qui sert l'autel doit vivre de l'autel. Et je dis que s'il en était un si pauvre, soit homme, soit femme, qui n'eût rien à me donner, qu'il vienne ici devant; je lui prêterai l'une de mes mains pour Dieu et l'autre pour sa mère.

Ces herbes, vous ne les mangerez pas, car il n'y a en ce pays ni bœuf, ni destrier si fort qui, s'il en avait sur la langue gros comme un pois, ne mourût de mauvaise mort, tant elles sont fortes et amères! Or ce qui est amer à la bouche est bon au cœur. Vous me les mettrez trois jours dormir en bon vin blanc; si vous n'avez pas du blanc, prenez du rouge; si vous n'avez pas du rouge, prenez du châtain; si vous n'avez pas du châtain, prenez de la belle eau claire; car tel a un puits devant sa porte, qui n'a pas un tonneau de vin en son cellier. Vous en prendrez à jeun treize

faillés le quart, prenés le quint; car ce ne sont pas charoies. Et je vous di par la passion dont Dieus maudist Corbitas le juif qui forja les trente pieces d'argent en la tour d'Abilant, a trois lieues de Jherusalem, dont Dieus fu vendus, que vous serés gari de diverses maladies et de divers meshains, de toutes fievres sans quartain, de toutes gouttes sans palasine, de l'enfleüre deu cors; car se mes peres et ma mere estoient ou peril de la mort et il me demandoient la meilleur erbe que je leur peüsse doner, je leur doneroie ceste. En tel meniere vent je mes herbes et mes oignemens; qui voudra si en preigne, qui ne voudra si les laist.

matins. Si vous ne le faites pas le quatrième, faites-le le cinquième, car ce ne sont pas sortilèges. Et je vous le dis par le supplice que Dieu dans sa malédiction infligea au juif Corbitas qui avait forgé dans la tour d'Abilant, à trois lieues de Jérusalem, les trente pièces d'argent dont Dieu fut vendu, vous serez guéri de diverses maladies et de diverses infirmités, de toutes fièvres, même de la fièvre quarte, de toutes gouttes, même de la paralysie, de l'enflure du corps; car si mon père et ma mère étaient en péril de mort et me demandaient la meilleure herbe que je leur pusse donner, c'est celle-ci que je leur donnerais. Voilà comment je vends mes herbes et mes onguents : qu'il en prenne celui qui en voudra; qu'il les laisse celui qui n'en voudra pas.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX

Moralité

PAR ANDRIEU DE LA VIGNE

(XV^e SIÈCLE)

L'AVEUGLE.

L'aumosne au povre diseteux
Qui jamais nul jour ne vit goucte!

LE BOITEUX.

Faictes quelque bien au boiteux,
Qui bouger ne peut pour la goutte!

L'AVEUGLE.

Helas! je mourray cy sans doubte, 5
Pour la faulte d'un serviteur ¹.

LE BOITEUX.

Cheminer ne puis : somme toute,
Mon Dieu, soyez moy protecteur!

L'AVEUGLE.

Hélas! le mauvais detracteur ²
Qu'en ce lieu m'a laissé ainsi! 10
En luy n'avoye bon conducteur;
Robé ³ m'a, puis m'a planté cy.

LE BOITEUX.

Hélas! je suis en grant soucy
Meshuy ⁴ de gagner ma vie!
Partir ne me pourroye d'icy, 15
En eussé-je bien grant envie!

L'AVEUGLE.

Ma povreté est assouvie ⁵,
S'en brief temps ne treuve ung servant.

LE BOITEUX.

Maleurté ⁶ m'a si fort suyvie,
Qu'a elle je suis asservant. 20

L'AVEUGLE.

Pour bon service desservant ⁷
Trouveray je point ung vallet?
Ung bon en eus, en mon vivant,
Qui jadis s'appeloit Gible.
Seur estoit, combien qu'il fust let ⁸. 25
J'ay beaucoup perdu en sa mort,

1. Par manque d'un serviteur.

2. Qui *detrain*, qui fait sortir du bon chemin.

3. Volé.

4. Désormais.

5. Complète, absolue.

6. Mauvaise chance.

7. Faisant bon service.

8. Il était sûr, quoiqu'il fût laid.

Plaisant estoit et nouvellet ¹.
Mauldite celle qui l'a mort ²!

LE BOITEUX.

N'auray je de nully ³ confort?
Ayez pitié de moy, pour Dieu! 30

L'AVEUGLE.

Qui es tu, qui te plains si fort?
Mon amy, tire t'en ce lieu.

LE BOITEUX.

Hélas! je suis cy au milieu
Du chemin, ou je n'ay puissance
D'aller avant. Hal saint Mathieu!
Que j'ay de mal! 35

L'AVEUGLE.

Viens et t'avance
Par devers moy, pour ta plaisance.
Un petit nous esjoïrons.

LE BOITEUX.

De parler tu as bien l'aysance ⁴!
Jamais de bien ne joïrons. 40

L'AVEUGLE.

Viens a moy; grant chiere ⁵ ferons,
S'il plaist a Dieu de paradis!
A nully nous ne mefferons ⁶,
Combien que soyons estourdis.

LE BOITEUX.

Mon amy, tu pers bien tes ditz. 45
D'ici bouger je ne scauroye.
Que de Dieu soyent ceux maulditz
Par qui je suis en telle voye!

1. Simple, naïf.

2. Maudite soit celle (c'est-à-dire la mort) qui l'a fait mourir; le verbe mourir, dans l'ancienne langue, signifiait faire mourir.

3. Nully ou en ancien français *nullui*,

cas régime indirect de *nul*, comme *autrui* de *autre* : c'est-à-dire n'aurai-je secours de personne?

4. Tu en parles à ton aise.

5. Réjouissance.

6. Ne ferons tort

L'AVEUGLE.

S'a toy aller droit je pouvoye,
 Content seroye de te porter, 50
 Au moins se la puissance avoye,
 Pour ung peu ton mal supporter,
 Et toy, pour me reconforter,
 Me conduyroys de lieux en lieux.

LE BOITEUX.

De ce ne nous fault deporter ¹ : 55
 Possible n'est de dire mieulx.

L'AVEUGLE.

A toy droit m'en voys, se je peux.
 Voys ² je bon chemin?

LE BOITEUX.

Ouy, sans faille.

L'AVEUGLE.

Pour ce que tomber je ne veulx,
 A quatre piedz vault mieulx que j'aille. 60
 Voys je bien?

LE BOITEUX.

Droit comme une caille.

Tu seras tantost ³ devers moy.

L'AVEUGLE.

Quant seray près, la main me baille.

LE BOITEUX.

Aussi feray je, par ma foy.
 Tu ne vas pas bien, tourne toy. 65

L'AVEUGLE.

Par deça?

LE BOITEUX.

Mais à la main destre.

L'AVEUGLE.

Ainsy?

1. Écarter.

2. Vais.

3. Vite.

LE BOITEUX.

Ouy.

L'AVEUGLE.

Je suis hors de moy,
Puisque je te tiens, mon beau maistre.
Or ça, veuille toy sur moy mectre :
Je croy que bien te porteray.

LE BOITEUX.

A cela me fault entremettre,
Puis après je te conduyray.

L'AVEUGLE.

Es tu bien?

LE BOITEUX

Ouy, tout pour vray.
Garde bien de me laisser choir.

L'AVEUGLE.

Quant en ce point je le feray,
Je pri Dieu qu'il me puist meschoir ¹.

75

FARCE DE MAISTRE PIERRE PTHELIN

(XV^e SIÈCLE)

Scène entre Pathelin et Guillaume Joceaume, drapier, dans
la boutique de celui-ci.

PTHELIN.

Or ainsi m'aist Dieu ² que j'avoye
De vous veoir grant volenté !
Comment se porte la santé ?
Estes vous sain et dru, Guillaume ?

LE DRAPIER.

Ouy, par Dieu !

1. Qu'il me puisse arriver malheur
(si je ne le fais pas, si je ne garde
pas de te laisser choir).

2. Si (ainsi) m'aist Dieu, proprement
« que Dieu m'aide », était une formule
d'affirmation ou de serment. V. p. 83, v. 7.

PATHELIN.

Ça, ceste paulme ¹.

5

Comment vous va?

LE DRAPIER.

Et bien vrayement,

A vostre bon commandement ².

Et vous?

PATHELIN.

Par saint Pierre l'apostre,

Comme celuy qui est tout vostre.

Ainsi, vous esbatez ³?

LE DRAPIER.

Et voire ⁴!

10

Mais marchans, ce devez vous croire,

Ne font pas tousjours à leur guise.

PATHELIN.

Comment se porte marchandise?

S'en peut on ne soigner ne paistre ⁵?

LE DRAPIER.

Et, se ⁶ m'aist Dieu, mon doulx maistre,

15

Je ne scay, tousjours hay! avant ⁷!

PATHELIN.

Ha! qu'estoit ung homme sçavant

(Je requier Dieu qu'il en ait l'ame!)

De vostre pere, doulce Dame!

Il m'est advis tout clerement

20

Que c'est il de vous proprement ⁸.

Qu'estoit ce ⁹ un bon marchand et saige!

Vous luy ressemblez de visaige,

1. Sous-entendu donnez; paulme est pour main.

2. Et tout à votre disposition.

3. Vous êtes content.

4. Vraiment.

5. Peut-on en soigner son corps et se nourrir, c'est-à-dire suffit-elle à soutenir votre vie?

6. Si.

7. (Je crie) toujours hay! avant, c'est-à-dire je me donne beaucoup de mal.

8. Que quand je parle de votre père c'est comme si je parlais de vous.

9. Que c'était.

Par Dieu, comme droicte peinture.
 Se Dieu eut onc de creature
 Mercy ¹, Dieu vray pardon lui face
 A l'ame!

25

LE DRAPIER.

Amen, par sa grace,
 Et de nous, quand il luy plaira!

PATHELIN.

Par ma foy, il me desclaira ²,
 Maintefois et bien largement,
 Le temps qu'on voit presentement.
 Moult de fois m'en est souvenu.
 Et puis lors il estoit tenu
 Ung des bons.

30

LE DRAPIER.

Seez vous, beau sire :
 Il est bien temps de le vous dire;
 Mais je suis ainsi gracieux.

35

PATHELIN.

Je suis bien, par Dieu, precieux.
 Il avoit...

LE DRAPIER.

Vrayement vous seerez.

PATHELIN.

Voulentiers. Ha! que vous verrez
 Qu'il me disoit de grands merveilles!
 Ainsi, m'aist Dieu! que des oreilles,
 Du nez, de la bouche, des yeulx,
 Onc enfant ne ressembla mieulx
 A pere. Quel menton forché ³!
 Vrayment, c'estes vous tout poché...
 Vous luy ressemblez mieulx que goutte
 D'eau, je n'en fais nulle doubte.

40
45

1. Pitié.

2. M'expliqua dans sa sagesse.

3. Fourchu, c'est-à-dire qui offre un

léger sillon au centre, signe de beauté
 au moyen âge.

Quel vaillant bachelier c'estoit,
 Le bon preudhomme! et si prestoit
 Ses denrees ¹ a qui les vouloit. 50
 Dieu lui pardoint ²! Il me souloit ³
 Tousjours de si tres bon cuer rire!
 Pleust a Jesus Christ que le pire
 De ce monde luy ressemblast ⁴!
 On ne tollist pas, ne n'emblast 55
 L'ung a l'autre, comme l'on faict.
 Que ce drap icy est bien faict!
 Qu'est il souef ⁵, doux et traictis ⁶!

LE DRAPIER.

Je l'ay faict faire tout faictis ⁷
 Ainsi des laines de mes bestes. 60

PATHELIN.

Hen, hen, quel mesnagier ⁸ vous estes!
 Vous n'en ystriez pas de l'orine ⁹
 Du pere; vostre corps ne fine
 Incessamment de besoingnier!

LE DRAPIER.

Que voulez-vous? Il faut soingner 65
 Qui ¹⁰ veult vivre et soustenir paine.

PATHELIN.

Cestuy-ci est-il taint en laine?
 Il est fort comme un courdouen ¹¹.

LE DRAPIER.

C'est ung tres bon drap de Rouen,
 Je vous promets, et bien drappé. 70

1. Deniers.

2. Ancien subjonctif de *pardonner*.

3. Avait coutume.

4. Imparfais des subjonctifs employés pour des conditionnels présents : on ne prendrait pas, on ne volerait pas.

5. Doux, lisse.

6. Souple, maniable.

7. Joli, élégant.

8. Ouvrier, travailleur.

9. Vous ne sortiriez pas de l'origine. *Ystriez*, conditionnel de *issir*.

10. Si l'on. C'est là un sens de qui que l'on rencontre jusqu'au xviii^e siècle. Notre expression *Tout vient à point à qui sait attendre*, était autrefois : *Tout vient à point qui sait attendre*.

11. Cuir de Cordoue.

PATHELIN.

Or, vraiment, j'en suis attrappé¹;
 Car je n'avoye intention
 D'avoir drap, par la Passion
 De Nostre Seigneur! quand je vins.
 J'avoy mis a part quatre vingts
 Escus, pour retraire une rente;
 Mais vous en aurez vingt ou trente,
 Je le voy bien; car la couleur
 M'en plaist tres tant que c'est douleur.

75

Pathelin rentre à son logis avec le drap qu'il n'a pas payé
 et après avoir invité le drapier à venir chez lui partager une
 oie que dame Guillemette est, dit-il, en train de faire rôtir.
 Survient Guillaume qui frappe à la porte :

Hau! maistre Pierre.

GUILLEMETTE.

Hélas! sire,

80

Par Dieu! se vous voulez rien dire,
 Parlez plus bas!

LE DRAPIER.

Dieu vous gard, dame!

GUILLEMETTE.

Ha! plus bas!

LE DRAPIER.

Et quoy?

GUILLEMETTE.

Bon gré, m'ame...

LE DRAPIER.

Ou est-il?

GUILLEMETTE.

Las! ou doit il estre?

LE DRAPIER.

Le qui?

1. Épris.

GUILLEMETTE.

Ha! c'est mal dit, mon maistre : 85
 Ou est-il! Et Dieu, par sa grace,
 Le sache! Il garde la place
 Ou il est, le povre martir,
 Onze semaines, sans partir...

LE DRAPIER.

De qui...

GUILLEMETTE.

Pardonnez moi, je n'ose 90
 Parler haut; je croy qu'il repose;
 Il est un petit aplommé ¹.
 Hélas! il est si assommé
 Le povre homme...

LE DRAPIER.

Qui?

GUILLEMETTE.

Maistre Pierre.

LE DRAPIER.

Ouay! n'est il pas venu querre 95
 Six aulnes de drap maintenant?

GUILLEMETTE.

Qui, luy?

LE DRAPIER.

Il en vient tout venant,
 N'a pas la moytié d'ung quart d'heure.
 Delyvrez moy ². Dea! je demeure
 Beaucoup. Ça, sans plus flageoller ³, 100
 Mon argent?

GUILLEMETTE.

Hé! sans rigoller!
 Il n'est pas temps que l'on rigolle.

1. Assoupi.

2. Payez-moi.

3 Tarder.

LE DRAPIER.

Ça, mon argent? Estes vous folle!....
Baillez moy?

GUILLEMETTE.

Parlez bas! Ferez ¹?

LE DRAPIER.

Mais vous mesmes l'esveillerez ; 105
Vous parlez plus hault quatre fois,
Par le sang bieu! que je ne fais.
Je vous requier qu'on me délivre.

GUILLEMETTE.

Et qu'est cecy? Estes vous yvre
Ou hors de sens? Dieu nostre Pere! 110

LE DRAPIER.

Yvre? Maugré en ait saint Pere ²!
Voicy une belle demande!

GUILLEMETTE.

Hélas! plus bas!

LE DRAPIER.

Je vous demande
Pour six aulnes, bon gré saint George ³,
De drap, dame.

GUILLEMETTE.

On le vous forge ⁴! 115
Et a qui l'avez vous baillé?

LE DRAPIER.

A luy mesme.

GUILLEMETTE.

Il est bien taillé
D'avoir drap! Hélas! il ne hobe ⁵!
Il n'a nul besoin d'avoir robe :

1. Le ferez-vous?

2. Que Saint Pierre en ait de la
peine! *Maugré en ait*, formule exclama-
tive dans l'ancienne langue.

3. Par le bon plaisir de Saint Georges.

4. On vous forge votre argent, ironique.

5. Remue.

Jamais robe ne vestira

120

Que de blanc, ne ne partira

Dond¹ il est que les piedz devant!

LE DRAPIER.

C'est donc depuis soleil levant?

Car j'ay a luy parlé sans faute...

1. D'où.

HISTOIRE

LA GESTE DES NORMANDS OU ROMAN DE ROU

PAR WACE
(XII^e SIÈCLE)

Prise de Luna par le Normand Hastings.

Hasteins a la vile esgardee
Et cuida Rome avoir trovee.
Cist de Lune orent grant paor,
Quant la gent virent paienor ¹.
Mout virent maz, mout virent très, 5
Mout virent gent, mout virent nés :

Hastings aperçut la ville
et fut persuadé qu'il avait trouvé Rome.
Les habitants de Luna eurent grand peur
à la vue de cette race de païens.
Ils ne distinguent que mâts, que voiles, 5
que soldats, que nef.

1. Génitif pluriel; *or* correspond à la terminaison *orum* : cf. la Chandeleur, *festā candel-arum*.

En la cité se sont tuit mis,
 Guerpi ont tot le plain païs.
 Ses omes assemble li cuens
 E li evesques toz les suens. 10
 Hasteins fu mout de grant voisdie
 Et mout fut pleins de felonie.
 La cité vit mout defensable,
 Bien enforciée et bien tenable,
 Vit que par force ne l'avroit, 15
 Ne par force ne la prendroit;
 Se par enging ne la prenoit,
 Ja par force n'i entreroit.
 De traison se porpensa :
 A l'evesque, as clers manda 20
 Que de mal faire n'a talent;
 Trop a mal fait, si s'en repent :
 N'est mie venuz por mal faire,
 Mais tormento out et vent contraire,
 Qui a la cité le chaça; 25
 Ce peise lui qu'il i torna.

Ils sont tous rentrés dans la cité
 et ont déserté toute la plaine.
 Le comte assemble ses hommes
 et l'évêque tous les siens. 10
 Hastings était de très grande ruse
 et tout plein de félonie.
 Il remarqua que la cité bien fortifiée
 pouvait se défendre et tenir longtemps,
 comprit qu'il ne l'aurait point par force, 15
 qu'il ne la prendrait point d'assaut;
 s'il ne la prenait pas par ruse,
 jamais il n'y entrerait par force.
 Il songea alors à une perfidie.
 Il fit dire à l'évêque et à ses clercs 20
 qu'il n'avait point désir de faire mal;
 il se repent de tout le mal qu'il a fait;
 il n'est point venu pour faire du mal;
 mais il a eu la tempête et un vent contraire
 qui l'ont poussé du côté de la cité, 25
 et il est ennuyé d'y être arrivé;

Ne sait ou il est arivez ¹,
 En mer a esté esgarez.
 Se sains iert et il eüst vent,
 N'i seroit mie longement : 30
 Mais mal a grant, ne puet errer,
 Grant mestier a de sejourner :
 De tot le lor riens ne demande
 Fors le marchié de la viande,
 Pais de venir e pais d'aler 35
 Et pais de viande acheter.
 Mout grant paor a de morir :
 Si vult crestiiens devenir,
 Ne puet par el ² santé avoir,
 Ço croit il bien et sait de voir. 40
 Quant mout a fait de mal en France,
 S'en vult faire sa penitance...

.

il ne sait où il a abordé,
 il s'est perdu en mer.
 S'il était bien portant et si le vent soufflait,
 il ne resterait pas là longtemps ; 30
 mais il est très malade et ne peut se remettre en route ;
 force lui est de s'arrêter ;
 de tout ce qu'ils ont, il ne demande rien
 si ce n'est des vivres à acheter ;
 paix d'aller et de venir, 35
 paix de se fournir du nécessaire.
 Pour lui, il a grand peur de mourir ;
 aussi veut-il se faire chrétien ;
 cela seul peut lui rendre la santé ;
 il le croit et en est persuadé. 40
 De tout le mal qu'il a fait en France
 il veut faire sa pénitence.

L'évêque de Luna se laisse prendre aux belles paroles de Hastings : il vient dans le camp baptiser le chef normand qui a pour parrain le comte lui-même ; il va jusqu'à leur

1. *Arivez* a ici son sens étymologique, *adripatus*.

2. C'est le neutre *aliud*, devenu *alid* et *ald*, d'où *el* en français.

arracher la promesse de le laisser enterrer, s'il meurt, dans la ville. Peu après, Hastings fait le mort, et tout son camp éclate en cris de douleur :

Es vos ¹ et grant noise et granz criz,
 Es vos granz plainz, granz ploreiz;
 Ja si grant noise ne feissent 45
 Se il de voir mort le veïssent.
 La nuit et puis la matinee
 Firent païen mout grant crieë,
 Come se chascuns d'eus son pere
 I veist mort o filz o frere. 50
 Les haubers soz les cotes lées
 E soz les chapes les espées,
 Ont Hastein en biere aporté
 A la porte de la cité.
 Donc oïssiez païens crier 55
 Et esforcier de bien plorer.
 Cil dedenz furent deceü
 Del duel, qu'il ont si grant veü,

Voici qu'on entend force bruit et force cris,
 grandes plaintes et grandes lamentations;
 ils n'auraient point fait si grand bruit 45
 s'ils l'avaient vu vraiment mort.
 Toute la nuit et tout le matin
 les païens firent très grande crierie
 comme si chacun d'eux son père
 avait perdu ou son fils ou son frère. 50
 Leurs hauberts cachés sous leurs larges cottes
 et leurs épées sous les chapes,
 ils emmènent Hastings dans une bière
 jusqu'à la porte de la cité.
 Vous eussiez entendu alors les cris des païens 55
 qui s'évertuaient à pleurer.
 Les habitants se laissèrent tromper
 à cette douleur qu'ils virent si grande;

1. *Es* est le latin *ecce*, et le pronom *vos*, dans cette expression, est explétif.

Les portes lor firent ovrir
 A ceus qui voudrent enz venir. 60
 Por le pueple faire assembler,
 Firent les seins par tot soner;
 Encontre o ¹ grant procession
 Vient li clerc e li clerçon,
 Crois portoient et encensiers, 65
 Tuit i corioient volentiers;
 De ceus qui plorent ont pitié,
 Mout umblement i vont a pié,
 Ne sevent mie lor feintié.
 Es vos l'evesque et le clergié, 70
 Es vos le comte et ses barons,
 Come s'il fussent tuit somons ²;
 Tuit i corent, nuls n'i remaint,
 Come se ço fust un cors saint;
 Li un por les autres i corent ³, 75
 Grant pitié ont de ceus qui plorent.

ils font ouvrir les portes
 à ces hommes qui ne demandaient qu'à entrer. 60
 Pour rassembler le peuple,
 on sonne partout les cloches,
 et, en grande procession, à leur rencontre
 viennent clercs et clergons
 portant croix et encensoirs; 65
 tous accourent sans se faire prier;
 pleins de pitié pour ces hommes qui pleurent,
 très humblement ils viennent à pied,
 et ne se doutent pas de leur trahison.
 Voici venir l'évêque avec son clergé, 70
 voici le comte avec ses barons,
 comme si tous avaient été convoqués;
 tous se précipitent; personne ne reste dans la ville :
 on dirait que l'on va y apporter le corps d'un saint;
 ils courent se chercher les uns les autres, 75
 attendris à la vue de ces hommes qui pleurent.

1. O est ici le latin *apud* avec le latin *summonere* pour *submonere*.
 sens de avec; plus haut, v. 50, o cor-
 respond au latin *aut*.

2. Participe passé de *somondre*, du

3. *Courir pour*, *aller pour* signifiaient
 « aller chercher ».

Au mostier porterent le cors :
 Mieus fust qu'il remainsit defors;
 Ce fu par grant maleïçon
 Qu'il ne sorent la traïson. 80
 Li maistre clers chanta l'office,
 Ce fu contre lor grant malice;
 Mieus lor venist faire confes,
 Car mout estoit la lor mort pres.
 Li evesque chanta la messe : 85
 Des païens fu la torbe espesse.
 Quant vint a la biere porter,
 Que l'on dut le cors enterrer,
 Hasteins de la biere sailli,
 S'espée traite, fist un cri : 90
 Au premerain coup qu'il dona
 A l'evesque le chief coupa,
 A son parrain ¹ coupa la teste,
 Come se fust une vil beste.
 Païen, tuit traites lor espees 95

On transporte le corps au moutier;
 il eût mieux valu qu'il restât hors de la ville :
 ce fut par très grand malheur
 qu'ils ne soupçonnèrent pas la trahison. 80
 Le maître clerc chanta l'office,
 et ce fut en l'honneur du grand crime des Normands;
 ils eussent mieux fait de se confesser,
 car la mort était à deux pas d'eux.
 L'évêque chanta la messe. 85
 Epaisse était la foule des païens.
 Quand on dut porter la bière
 et enterrer le corps,
 Hastings se dressa tout à coup
 l'épée nue, et jeta un cri. 90
 D'un premier coup qu'il donna
 il trancha la tête à l'évêque,
 puis il la coupe à son parrain,
 comme à une vile bête.
 Alors les païens, tous leurs épées tirées 95

1. Le comte de la ville.

Et les chapes des cous jetees,
 Les portes corurent fermer,
 Que nuls n'en peüst eschaper.
 Des chaitis font tel tueiz
 Come li leus fait des brebiz, 100
 Quant il puet entrer en le toit,
 Que li vilains ne l'aperçoit :
 Estrangle moutons et brebiz
 Et aigneaus toz granz et petiz.
 Ensement firent li paien 105
 Deu dolent pueple crestien :
 L'evesque ocistrent et le comte
 Et tant des autres, n'en fu conte;
 Puis sont par la vile espandu,
 D'un ostel en autre coru. 110

et les chapes rejetées du cou,
 courent fermer les portes
 pour que personne ne puisse échapper.
 Ils font tuerie de leurs captifs,
 comme le loup fait des brebis, 100
 quand il peut entrer dans la bergerie
 sans être vu du vilain,
 et étrangle moutons, brebis,
 agneaux grands et petits.
 Ainsi font les paiens 105
 de l'infortuné peuple chrétien ;
 ils tuèrent l'évêque, le comte
 et une foule d'autres ; on ne peut les compter.
 Puis ils se répandent par la ville
 et courent de maison en maison. 110

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN

(XIII^e SIÈCLE)**Arrivée des croisés en vue de Constantinople.**

Or poez savoir que mout esgarderent Constantinoble cil qui onques mais ne l'avoient veüe : que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peüst estre en tout le monde, com il virent ces hanz murs et ces riches tours dont ele eret close tout entour a la reonde, et ces riches palais et ces hautes iglises, dont il avoit tant que nuls nel¹ peüst croire, se ne le veüst a l'ueil, et le lonc et le lé de la vile qui de toutes les autres eret souveraine. Et sachiez que il n'i eut si hardi cui la chars ne fremist; et ce ne fu mie merveille; que onques si granz affaires ne fu empris de nule gent puis que li monz fu estorez.

Lors descendirent a terre li comte et li baron et li dus

Or vous pouvez savoir qu'ils regardèrent beaucoup Constantinople ceux qui ne l'avaient jamais vue; car ils ne pouvaient croire qu'il pût y avoir si riche ville en tout le monde, lorsqu'ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout autour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises dont il y avait tant qu'aucun n'eût pu le croire s'il ne l'eût vu de ses yeux, ainsi que la longueur et la largeur de la ville qui entre toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y en eut point si hardi à qui la chair ne frémit; et ce ne fut point étonnant, car jamais si grande affaire ne fut entreprise par personne depuis que le monde fut créé.

Alors descendirent à terre les comtes et les barons et le duc de Venise, et le parlement se tint à l'église Saint-Étienne. Là fut maint avis pris et donné. Toutes les paroles qui y furent dites, le livre ne vous les contera pas, mais la fin du conseil fut telle, que le duc de Venise se dressa debout et leur dit : « Seigneurs, je connais plus que vous l'état de ce pays, car j'y ai été autrefois.

1. Pour ne le.

de Venise; et fu li parlemenz ou moustier saint Estiene. La eut maint conseil pris et doné. Toutes les paroles qui la furent dites ne vous contera mie li livres; mais la some deu conseil si fu teus que li dus de Venise se dreça en estant¹ et leur dist: « Seigneur, je sai plus deu convinc² de cest país que vous ne faites, car autre foiz i ai esté. Vous avez le plus grant afaire et le plus perilleus entrepris que onques genz entrepreissent; pour ce si conven-droit que on ouvrast sagement. Sachiez, se nous alons a la terre ferme, que la terre est granz et large, et nostre gent sont povre et diseteus de la viande³. Si s'espandront par la terre pour querre la viande; et il i a mout grant planté de la gent ou país; si ne porrions tout garder que nous n'en perdissions. Et nous n'avons mes-tier de perdre; que mout avons pou de gent a ce que nous voulons faire. Il a isles ci pres, que vous poez veoir de ci, qui sont habitees de genz, et labourees de blez et de viandes et d'autres biens. Alons illuec prendre part et recueillons les blez et les viandes deu país; et quant nous aurons les viandes recueillies, alons devant

Vous avez entrepris l'affaire la plus grande et la plus périlleuse que jamais gens ont entreprise; pour cela donc il conviendrait qu'on agit sagement. Sachez, si nous allons à terre ferme, que la terre est grande et large, et nos gens sont pauvres et manquent de vivres. Aussi se répandront-ils par la terre pour s'y approvi-sionner, et il y a très grande quantité de gens dans le pays; aussi ne pourrions-nous faire si bonne garde que nous ne perdis-sions des nôtres. Et nous n'avons pas besoin d'en perdre; car nous avons fort peu de gens pour ce que nous voulons faire. Il y a des îles ici près, que vous pouvez voir d'ici, qui sont habitées et où l'on produit du blé, des vivres et autres biens. Allons là prendre port, et recueillons le blé et les vivres du pays; et quand nous aurons recueilli les vivres, allons devant la ville et faisons ce que Notre Seigneur aura décidé. Car plus sûrement guerroye celui qui a des vivres que celui qui n'en a pas. » A ce conseil se

1. Voir p. 50, n. 1.

2. Substantif verbal de *convenir*, ma-nière d'être.

3. *Viande* (lat. *vivenda*), est en ancien français, une sorte de collectif désignant tout ce qui sert à vivre.

la vile, et faisons ce que Nostre Sire avra pourveü. Car plus seürement guerroie cil qui a la viande que cil qui n'en a point. » A cel conseil s'acorderent li comte et li baron, et s'en ralerent tuit a leur nés chascuns et a ses vaisseaus.

Ainsi repouserent cele nuit. Et au matin, le jour de la feste monseigneur saint Jehan Baptiste, furent dreciees les banieres et li gonfanon es chasteaus des nés, et les houces ostees des escuz, et pourtendu li bort des nés. Chascuns regardoit ses armes teus com a lui convint ; que de fi sevent que par tens en avront mestier.

Li marinier traient les ancras et laissent les voiles au vent aler ; et Dieus leur done bon vent tel com a eus convint. Si s'en passent tres par devant Constantinoble, si pres des murs et des tours que a maintes de leur nés traist¹ on. Si i avoit tant de gent seur les murs et seur les tours que il sembloit que il n'eüst se la non. Ainsi leur bestourna² Dieus Nostre Sire le conseil qui fu pris le soir de tourner es isles, ausi com se chascuns n'en eüst onques ouï parler. Et maintenant traient³ a la ferme

rallièrent les comtes et les barons, et ils s'en retournèrent tous chacun a leurs nefes et leurs vaisseaus.

Ils reposèrent ainsi cette nuit. Et au matin, le jour de la fête de monseigneur saint Jean Baptiste, on dressa les bannières et les gonfanons sur les châteaux des nefes, on ôta les housses des écus, et on garnit le bord des nefes. Chacun regardait ses armes, telles qu'il devait les avoir, car ils savent sûrement que bientôt ils en auront besoin.

Les mariniers tirent les ancras et laissent les voiles aller au vent ; et Dieu leur donne bon vent tel qu'il leur fallait. Ils passent ainsi jusque par devant Constantinople, si près des murs et des tours qu'on tira contre maintes de leurs nefes. Et il y avait tant de gens sur les murs et sur les tours qu'il semblaient qu'il n'y en eût que là. Ainsi Dieu Notre Seigneur leur fit changer le conseil qui avait été pris le soir de se diriger du côté des îles ; ce fut

1. 3^e p. s. parf. de *traire*, tirer.

2. Le préfixe *bes* (lat. *bis*) a souvent le sens péjoratif; cf. *bévue*.

3. 3^e p. s. ind. prés. de *traire*.

terre plus droit que il onques pueent ; et pristrent port devant un palais l'empereur Alexi dont li lieus estoit apelez Chalcidoines ; et fu endroit Constantinoble, d'autre part deu Braz, devers la Turquie. Cil palais fu uns des plus beaus et des plus delitables que onques ueil peüssent esgarder, de touz les deliz que il convient a cors d'ome, que en maison de prince doit avoir.

Et li comte et li baron descendirent a la terre, et se herbergierent ou palais et en la vile entour ; et li pluseur tendirent leur paveillons. Lors furent li cheval trait fors des uissiers¹, et li chevalier et li sergent descendirent a la terre a toutes leur armes, si que il ne remest es vaisseaus que li marinier. La contree fu bele et plentereuse de touz biens, et les moies des blez (qui estoient messoné) parmi les chams ; tant que chascuns en vout prendre si en prist, com cil qui grant mestier en avoient.

Ainsi sejourneront en cel palais l'endemain, et au tierz jour leur dona Dieus bon vent ; et cil marinier resachent leur ancrs et drecent leur voiles au vent. Ainsi s'en vont contremont le Braz, bien une lieue

comme si personne n'en avait jamais ouï parler. Et maintenant ils vont a la terre ferme aussi droit qu'ils peuvent, et ils prirent port devant un palais de l'empereur Alexis dont le lieu était appelé Chalcédoine ; c'était en face de Constantinople, de l'autre côté du Bras, dans la direction de la Turquie. Ce palais était un des plus beaux et des plus délicieux que jamais yeux pussent regarder, plein de toutes les délices qui conviennent aux hommes et qu'il doit y avoir en maison de prince.

Et les comtes et les barons descendirent à terre, et se logèrent dans le palais et dans la ville à l'entour ; et la plupart tendirent leurs pavillons. Alors on tira les chevaux hors des huissiers, et les chevaliers et les sergents descendirent à terre avec toutes leurs armes, si bien qu'il ne resta dans les vaisseaux que les marinières. La contrée était belle et plantureuse en tous biens, et les meules des blés (qui étaient moissonnés) étaient au milieu des champs ; aussi chacun en prit tant qu'il en voulut prendre. comme gens qui en avaient grand besoin.

1. Grands vaisseaux à portes, à huis.

deseur Costantinoble, a un palais qui eret l'empereur Alexi, qui eret apelez l'Escutaire. Enqui se ancreerent les nés et li uissier et toutes les galies; et la chevalerie qui eret herbergiee ou palais de Chalcidoine ala encoste par terre. Ainsi se herbergierent¹ seur le Braz Saint Jorge, a l'Escutaire et contremont, l'oz des François. Et quant ce vit l'emperere Alexis, si fist la seue ost issir de Constantinoble : si se herberja seur l'autre rive, d'autre part, endroit eus; si fist tendre ses paveillons, pour ce que cil ne peüssent prendre terre par force seur lui. Ainsi séjourna l'oz des François par nuef jourz, et se pourchaça de viande cil qui mestier en eut; et ce furent tuit cil de l'ost.

Ils séjournèrent ainsi en ce palais le lendemain, et au troisième jour Dieu leur donna bon vent; et les mariniers tirent leurs ancres et dressent leurs voiles au vent. Ils s'en vont ainsi; en haut du Bras, bien une lieue au-dessus de Constantinople, à un palais qui était à l'empereur Alexis, et qui était appelé l'Escutaire. Là furent ancrés les nef, les huissiers et toutes les galères; et les chevaliers qui s'étaient logés dans le palais de Chalcédoine allèrent en longeant la terre. Ainsi l'armée des Français se logea sur le Bras de Saint-Georges, à l'Escutaire et en contremont. Quand l'empereur Alexis le vit, alors il fit sortir son armée de Constantinople; il se logea sur l'autre rive, de l'autre côté, en face d'eux; il fit tendre ses pavillons afin qu'ils ne pussent prendre terre de force sur lui. Ainsi séjourna l'armée des Français durant neuf jours; et ceux qui en avaient besoin se procurèrent des vivres; et ce furent tous ceux de l'armée.

HISTOIRE DE GUILLAUME LE MARÉCHAL²

(XIII^e SIÈCLE)

Mort de Henri II.

Henri II, dans une entrevue avec Philippe Auguste entre Tours et Azai, a conclu un traité humiliant; puis il vient à

1. Le verbe est au pluriel ayant pour sujet le mot collectif *os*.

2. Poème historique anonyme composé en Angleterre dans le premier

Chinon, et là, se sentant malade, il envoie, avant de mourir, demander au roi de France, qui la lui a promise, la liste de ceux qui s'étaient engagés contre lui avec son ennemi.

Li rois Henris a Chinon vint,
 Mais teus damages i avint
 Que puis n'i eut bien ne delit,
 Ne puis ne leva de son lit.
 Malades jut ou ¹ lit mortal : 5
 Sin ² souffrirent enui e mal
 Et grant douleur cil qui l'amerent,
 Et qui avecques lui i erent.
 Et nequedent mout vout savoir
 Et mout vout en escrit avoir
 Ceus qui erent ses contrempris,
 Et qu'en eüst les nons apris.
 A maistre Rogier Malchael
 Qui lores portoit son seel,
 Dist qu'il alast sans demourance 15
 A Tours deci qu'au roi de France,

Le roi Henri vint à Chinon;
 mais il lui y arriva tel dommage
 que désormais il n'eut ni bien ni plaisir,
 ni désormais ne se leva de son lit. 5
 Il resta couché malade sur un lit de mort.
 Ainsi en souffrirent tristesse et mal
 et grande douleur ceux qui l'aimaient
 et qui étaient avec lui.
 Toutefois il désira fort savoir 10
 et voulut fort avoir en écrit
 ceux qui s'étaient engagés contre lui,
 et en apprendre les noms.
 A maître Roger Malchael
 qui alors portait son sceau
 dit qu'il allât sans tarder 15
 à Tours jusqu'au roi de France,

tiers du xiii^e siècle et racontant la vie de Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, régent d'Angleterre pen-
 dant la minorité de Henri III.
 1. Ou, en le.
 2. Pour si en.

Que li feist en escrit metre,
Si come li plout a prometre,
Tous ceus qui erent ses empris,
Tant que leur nons eüst apris. 20
Maistre Rogiers ainsi le fist :
A Tours ala et si esçrist
Trestous ceus qui empris estoient
Au roi de France et li avoient
Promis a aidier de sa guerre 25
Encontre le roi d'Engleterre.
Maistre Rogiers ainsi le fist
Com li rois comanda et dist.
Ci ne doit avoir demourance :
Revenus fu deu roi de France 30
Maistre Rogiers, devant le roi;
Et il li dist que en secroi
Li recontast qui cil estoient
Qui chartres bailliees avoient
En leur seeaus au roi de France 35
Contre lui et en sa nuisance.

qu'il lui fit mettre en écrit,
ainsi qu'il avait bien voulu le lui promettre,
tous ceux qui étaient ses associés,
jusqu'à ce qu'il en sût ainsi les noms. 20
Maitre Roger l'a fait ainsi;
il alla à Tours et inscrivit
tous ceux qui s'étaient associés
au roi de France et lui avaient
promis aide dans sa guerre 25
contre le roi d'Angleterre.
Maitre Roger le fit ainsi
selon l'ordre et le dire du roi,
Là il ne doit pas rester plus longtemps.
Il revint de chez le roi de France 30
et se présenta au roi.
qui lui dit qu'en secret,
il lui révèle quels étaient ceux
qui avaient donné lettres
avec leurs sceaux au roi de France 35
contre lui et pour lui nuire.

Et cil en souspirant li dist :
 « Sire, si m'aïst Jhesu Crist,
 Li premiers qui est ci escriis
 C'est li coms Jehans vostre fis. » 40
 Quant li rois Henris entendî
 Que la riens ou plus atendi
 A bien faire et qu'il plus amoit
 Le traïssoit, puis ne dist mot ¹
 Fors tant : « Assés en avés dit. » 45
 Lors s'entourna devers son lit;
 Li cors li frit, li sans le trouble
 Si qu'il eut la couleur si trouble
 Qu'ele fu noire et perse et pale.
 Pour sa douleur qui si fu male 50
 Perdi sa memorie ² trestoute,
 Si qu'il n'ouï ne ne vit goutte.
 En tel peine et en tel douleur

Et Roger lui dit en soupirant :
 « Sire, que Jésus Christ m'aide !
 Le premier dont le nom est ici écrit,
 c'est le comte Jean, votre fils. » 40
 Quand le roi Henri eut entendu
 que la chose à laquelle il s'efforçait le plus
 de faire du bien et qu'il aimait le plus
 le trabissait, il ne dit plus rien
 si ce n'est : « Vous en avez dit assez. » 45
 Alors il se tourna du côté de son lit;
 Le corps lui brûle, son sang le remue,
 tant qu'il eut la couleur si trouble
 qu'elle devint noire et bleuâtre et pâle.
 A cause de sa douleur qui fut si dure, 50
 il perdit toute sa mémoire,
 au point de n'entendre et de ne voir goutte.
 Par cette peine et cette douleur

1. La leçon du texte porte comme rime *amot-mot*; *amot*, *amout* était l'ancienne forme de l'imparfait de la 1^{re} conjug., encore usitée en Angle-

terre au moment où écrivait l'auteur.
 2. *Memorie* ne compte que pour trois syllabes et l'accent porte sur *mo*; prononcez *memorje*.

Fu travailliés tresqu'au tiers jour¹.
 Il parloit, mais nus ne savoit 55
 Prou entendre que il disoit.
 Li sans li fija seur le cuer,
 Si l'estout venir a tel fuer²
 Que la mort, sans plus et sans meins,
 Li creva le cuer a ses mains. 60
 Mout le tient a cruel escole,
 Et uns brandons de sanc li vole
 Fegié deu nés et de la bouche.
 Mourir estuet cui mors atouche.
 Si cruellement come fist lui. 65
 A grant perte et a grant enui
 Tourna a tous ceus qui l'amerent
 E a tous ceus qui o lui erent.
 Si vous dirai a peu de some,
 Qu'onques n'avint a si haut ome 70

il fut tourmenté jusqu'au troisième jour.
 Il parlait, mais nul ne savait 55
 assez comprendre ce qu'il disait.
 Le sang lui figea sur le cœur;
 il lui fallut venir à tel point
 que la mort ni plus ni moins
 lui creva le cœur de ses mains. 60
 Elle le tient à très cruelle école,
 et un jet de sang lui sort
 figé du nez et de la bouche.
 Il faut mourir à celui que mort atouche
 aussi cruellement qu'elle le fit pour lui. 65
 Ce fut une grande perte et une grande tristesse
 pour tous ceux qui l'aimèrent
 et pour tous ceux qui étaient avec lui.
 Je vous dirai en somme,
 que jamais il n'arrive à si haut personnage 70

1. La rime du texte est *dolor-jor*. devenue par suite de l'obscurcissement
 2. *Fuer* (lat. *forum*) signifie au propre du premier mot : au *fur* et à mesure;
 prix, taux, proportion; de là la locu- ici *fuer* est pris au sens figuré d'état,
 tion ancienne à *fur*, à proportion, de situation.

Ce qui avint a son mourir,
Car l'om ne l'eut de quoi couvrir,
Ains remest si povre et estrange
Qu'il n'eut seur lui linge ne lange.

Ce qui advint à sa mort;
car on n'eut pas de quoi le couvrir;
Il resta si pauvre et si délaissé
qu'il n'eut sur lui ni toile ni laine.

LE MÉNESTREL DE REIMS

(XIII^e SIÈCLE)

Mort du roi Richard.

Et tant alerent qu'il pristrent port a Diepe qui sienne estoit, et vinrent a Rouen que il amoit mout, et pristrent la ce que mestiers leur fu. Et fist errer son ost jusqu'a un chastel qui estoit le roi Phelipe, que on apele Loche, qui mout estoit fors et bien seans et bien garnis, et qui mout estoit en sa grevance. Si s^z traist cele part et l'assist, et jura qu'il ne s'en partiroid devant ce qu'il l'eüst pris par force. Et i fist assaillir et jour et nuit; mais cil dedens se defendirent viguerousement, car il estoient assés gent et bien garni. Et avint un jour que li rois Richars aloit remirant le chastel, une targe devant lui;

Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils prissent part à Dieppe qui appartenait au roi; ils arrivèrent ensuite à Rouen qu'il aimait beaucoup, et là se procurèrent ce dont ils avaient besoin. Puis il fit marcher son armée jusqu'à un château qui appartenait au roi Philippe, appelé Loche, très fort, très bien assis et défendu, et qui causait à Richard beaucoup de tourment. Il se dirigea donc vers ce château et l'assiégea, jurant qu'il ne s'éloignerait pas avant d'avoir pris la place par force. Il en fit donner l'assaut et jour et nuit; mais ceux qui étaient dans la ville se défendirent

et fu perceüs d'un arbalestrier qui estoit en une tournele d'ainglée, qui sailloit plus avant que les autres tourneles. Si mist un carrel en coche ¹, et trait droit au roi, et le fiert a descouvert ou tournant de la destre espaule; et le navra durement. Quant li rois se senti navré, si se traist arriere, et vint a son tref. Et furent li mire apareillié qui li traistrent le carrel fors de l'espaule tout entier, et li cerchierent la plaie, et dirent qu'il n'avroit garde se il se vouloit bien garder. Mais li rois, qui estoit de grant cuer, ne pris a riens la plaie ne le conseil des mires; si lut et manja quanqu'il li plout. Et sa plaie comença a firsener, et li feus i feri, et en pou d'eure en fu tous pourpris li costés et li bras. Et quant li rois vit qu'il adoît tous et que mourir le couvenoit, si comença a complandre lui meesmes et a regreter; et disoit ainsi : « Hé! rois Richars, mourras tu donc? Ha! mors, come iéshardie quant tu osas assaillir le roi Richart, le mieus entchié chevalier et le plus courtois et le plus large

vigoureusement, car ils étaient nombreux et bien défendus. Il advint un jour que le roi Richard était en train d'examiner le château, une targe devant lui. Il fut aperçu d'un arbalétrier qui était dans une tournelle d'angle, qui s'avancait plus que les autres tournelles. L'arbalétrier met un carrel en coche, et tire droit au roi qu'il frappe à decouvert au tournant de l'épaule droite; et il le blesse durement. Quand le roi se sentit blessé, il revint en arrière jusqu'à sa tente. Et on réunit les médecins qui lui tirèrent le carrel hors de l'épaule tout entier, et lui fouillèrent la plaie; ils disent qu'il n'aurait rien à craindre s'il voulait rester tranquille. Mais le roi, qui était très courageux, dédaigna la blessure et le conseil des médecins; il but et mangea tant qu'il lui plut. Et la plaie commença à s'étendre furieusement, le feu s'y mit, et en peu d'heures en furent gagnés tout le côté et le bras. Quand le roi vit qu'il brûlait tout entier et qu'il lui fallait mourir, il commença à se répandre en plaintes et en regrets : « Hé! roi Richard, mourras-tu donc? Ha! mort, comme tu es hardie d'oser attaquer le roi Richard, le mieux doué des chevaliers, le plus

1. Le *carrel* était une flèche munie d'un fer pyramidal, et la *coche* est la rainure pratiquée sur le fût de bois de l'arbalète pour recevoir et diriger le projectile.

deu monde. Ah ! chevalerie, come iras a declin ! Hé ! povres dames, povre chevalier, que devendrez vous ? Ha ! Dieus, qui retendra mais chevalerie, largesce ne courtoisie ? »

Ainsi se complaignoit li rois, et quant il vit qu'il le couvenoit mourir, si comanda que ses cuers fust enfouis a Rouen pour l'amour qu'il i avoit, et ses cors fust portés à Londres et enfouis en la mere iglise. Atant trespassa et rendi son esperit, et lors commencierent sa gens a faire le greigneur duel que onques gens feissent ; et se departi li os d'enqui, et s'en alerent a Rouer. Et la fu enfouis li cuers le roi Richart, et li cors de lui fu portés à Londres ou on fist le greigneur duel qui onques fust fais d'ame : et fu enfouis en la grant iglise a grant oneur, et li fu faite tombe bele et riche teus come il aferoit à roi.

courtois et le plus large du monde. Ah ! chevalerie, comme tu vas aller à déclin ! Hé ! pauvres dames, pauvres chevaliers, que deviendrez-vous ? Ha ! Dieu, qui maintiendra désormais la chevalerie, la largesse, la courtoisie ? »

Ainsi se lamentait le roi ; et quand il vit qu'il lui fallait mourir, alors il ordonna que son cœur fût enseveli à Rouen, à cause de l'amour qu'il avait pour cette ville, et que son corps fût transporté à Londres et enseveli dans l'église métropole. Alors il trépassa et rendit le souffle, et à ce moment ses gens se mirent à mener le plus grand deuil qu'on eût jamais mené, et l'armée s'éloigna pour se rendre à Rouen. Là fut enfoui le cœur du roi Richard, et son corps fut transporté à Londres, où l'on mena le plus grand deuil qui fut jamais mené pour une âme ; on l'ensevelit dans la grande église en grand honneur, et l'on fit une tombe belle et riche, comme il convenait à un roi.

JOINVILLE

(XIII^e-XIV^e SIÈCLES)

**Attaque du camp français pendant la nuit.
Le prêtre de Joinville met en fuite huit Sarrasins.**

Quant je fu couchiés en mon lit, la ou je eüsse bien mestier de repouser pour les bleceüres que j'avoie eu le jour devant, il ne m'avint pas ainsi; car, avant que il fust bien jours, l'on escria en nostre ost : « Aus armes! aus armes! » Je fis lever mon chamberlenc qui gisoit devant moi, et li di que il alast veoir que c'estoit. Et il revint tous effrées, et me dist : « Sire, or sus! or sus! que ves ci les Sarrazins qui sont venu a pié et a cheval; et ont desconfit les sergens le roi qui gardoient les engins, et les ont mis dedans les cordes de nos paveillons. »

Je me levai et jetai un gamboison ¹ en mon dos et un chapel de fer en ma teste, et esciai à nos sergens : « Par saint Nicolas! ci ne demourront il pas. » Mi chevalier

Quand je fus couché en mon lit, où j'aurais eu bien besoin de reposer à cause des blessures que j'avais reçues la veille, cela me fut impossible; car avant qu'il fût jour, l'on cria dans notre armée : « Aux armes! aux armes! » Je fis lever mon valet de chambre qui était couché devant moi et lui dis d'aller voir ce que c'était. Et il revint tout effrayé et me dit : « Sire, or sus! or sus! Car voici les Sarrazins qui sont venus à pied et à cheval; ils ont mis en déroute les sergents du roi qui gardaient les machines de guerre, et les ont rejetés dans les cordes de nos pavillons. »

Je me levai, jetai un vêtement sur mon dos, un chapeau de fer sur ma tête, et criai à nos sergents : « Par saint Nicolas! ils ne resteront pas là. » Mes chevaliers m'arrivèrent blessés comme ils étaient; et nous refoulâmes les sergents des Sarrazins hors des engins, jusque devant un gros corps de Turcs à cheval qui étaient

1. Vêtement rembourré qu'on portait sous l'armure.

me vindrent si blecié come il estoient, et reboutames les sergens aus Sarrazins hors des engins, jusques devant une grosse bataille de Turs a cheval, qui estoient tuit rés a rés des engins que nous avions gaaigniés. Je mandai au roi que il nous secourust; car je ne mi chevalier n'avions pouoir de vestir haubers pour les plaies que nous avions eües; et li rois nous envoya monseigneur Gauchier de Chasteillon, liqueus se loja entre nous et les Turs, devant nous.

Quant li sires de Chasteillon eut rebouté ariere les sergens aus Sarrazins a pié, il se retraistrent sus une grosse bataille de Turs a cheval, qui estoit rangiee devant notre ost, pour garder que nous ne surpréissions l'ost aus Sarrazins, qui estoit logiée dariere eus. De celle bataille de Turs a cheval estoient descendu a pié uit de leur chevetains mout bien armé, qui avoient fait un hourdeis de pierres tailliees, pour ce que nostre arbalestrier ne les bleçassent : cist uit Sarrazin traioient a la volée parmi notre ost, et blecierent plusieurs de nos gens et de nos chevaus. Je et mi chevalier nous meïsmes ensemble et accordames, quant il seroit anuitié, que nous emporterions les pierres dont il se

tous contre les engins que nous avions conquis. Je mandai au roi qu'il nous secourût; car ni moi ni mes chevaliers n'avions pouvoir de vêtir nos hauberts à cause de nos blessures; et le roi nous envoya monseigneur Gaucher de Châtillon, lequel se posta entre nous et les Turcs, devant nous.

Quand le sire de Châtillon eut refoulé les sergents des Sarrazins à pied, ceux-ci se retirèrent sur un gros corps de Turcs à cheval, qui était rangé devant notre armée, pour empêcher que nous ne surprissions l'armée des Sarrazins, qui était campée derrière eux. De ce gros de Turcs à cheval étaient descendus à pied huit de leurs chefs très bien armés, qui avaient fait un retranchement de pierres taillées, afin de n'être pas blessés par nos arbalétriers. Ces huit Sarrazins tiraient à la volée sur notre armée, et ils blessèrent plusieurs de nos gens et de nos chevaux. Mes chevaliers et moi nous nous reunimes et décidâmes que, quand il serait nuit, nous emporterions les pierres derrière lesquelles ils se retranchaient. Un prêtre de ma suite, nommé monseigneur Jean de Voisey,

hourdoient. Uns miens prestres, qui avoit a non monseigneur Jehan de Voissei, fu a ce conseil, et n'atendi pas tant, ainçois se parti de nostre ost tous seus, et s'adreça vers les Sarrazins, son gamboison vestu, son chapel de fer en sa teste, son glaive dessous l'essele pour ce que li Sarrazin ne l'avisassent. Quant il vint pres des Sarrazins qui riens ne le prisoient pour ce que il le veoient tout seul, il lança son glaive de sous s'essele et leur courut sus. Il n'i eut nul des uilz qui y meist defense, ainçois tournerent tuit en fuie. Quant cil a cheval virent que leur seigneur s'en venoient fuiant, il ferirent des esperons pour eus rescourre, et il saillirent bien de nostre ost jusques a cinquante sergens; et cil a cheval vindrent ferant des esperons, et n'oserent assembler a nostre gent a pié, ainçois guenchirent par devant eus. Quant il eurent ce fait ou dous fois ou trois, uns de nos sergens tint son glaive par le milieu, et le lança a un des Turs a cheval, et li en dona parmi les costes; et emporta cil qui frapés estoit le glaive traînant dont il avoit le fer parmi les costes. Quant li Turc virent ce, il n'i osèrent puis aler ne venir, et nostre sergent emporterent les pierres. Des illec en avant fu mes

assista à ce conseil, et n'attendit pas si longtemps; mais il s'éloigna de notre armée tout seul et se dirigea du côté des Sarrazins, vêtu de son gamboison, son chapeau de fer en tête, son glaive sous l'aisselle afin de n'être pas remarqué des Sarrazins. Quand il arriva près des Sarrazins, qui ne s'en méfiaient nullement parce qu'ils le voyaient tout seul, il tira son glaive de dessous son aisselle et courut sur eux. Il n'y eut pas un des huit qui se défendit, mais tous s'enfuirent. Quand ceux à cheval virent que leurs seigneurs arrivaient en fuyant, ils piquèrent des deux pour les délivrer, et alors s'élancèrent de notre armée jusqu'à près de cinquante sergents; les cavaliers ennemis arrivèrent piquant des deux, sans oser toutefois se mesurer avec les nôtres qui étaient à pied, mais tournèrent bride devant eux. Quand ils eurent fait cette manœuvre deux ou trois fois, un de nos sergents prit son glaive par le milieu, et le lança sur un des Turcs à cheval, et lui en donna parmi les côtes; ainsi frappé il emporta suspendu à lui le glaive dont il avait le fer parmi les côtes. Quand les

prestres bien coneüs en l'ost, et le moustroient li uns a l'autre et disoient : « Ves ci le prestre monseigneur de Joinville, qui a les uit Sarrazins desconfis. »

Turcs virent cela, ils n'osèrent plus aller ni venir, et nos sergents emportèrent les pierres. Depuis lors mon prêtre fut bien connu dans l'armée; on se le montrait de l'un à l'autre en disant : « Voici le prêtre de monseigneur de Joinville, qui a mis en fuite les huit Sarrazins! »

Remontrance faite par Joinville à saint Louis.

Ou chastel de Yeres descendi li rois de la mer, et la roine et sui enfant. Tandis que li rois sejournoit a Yeres pour pourchacier chevaus a venir en France, li abes de Cligni, qui puis fu evesques de l'Olive ¹, li presenta dous palefrois qui vauroient bien au jour d'ui cinc cens livres, un pour li, et l'autre pour la roine. Quant il li eut présenté, si dist au roi : « Sire, je vendrai demain parler a vous de mes besoignes. » Quant ce vint l'endemain, li abes revint; li rois l'ouï mout diligentment et mout longement. Quant li abes s'en fu partis, je vin au roi et li dis : « Je vous vueil demander, se il vous plait, se vous avés ouï plus debonnerement l'abé de Cligni, pour ce

Le roi débarqua au château d'Hyères avec la reine et ses enfants. Tandis qu'il y séjournait pour se procurer les chevaux nécessaires à son retour en France, l'abbé de Cluny, qui depuis fut évêque d'Olive, lui présenta deux palefrois qui vaudraient bien aujourd'hui cinq cents livres, un pour lui et l'autre pour la reine. Quand il les lui eut présentés, il dit au roi : « Sire, je viendrai demain pour vous parler de mes affaires. » Quand on fut au lendemain, l'abbé revint : le roi l'écouta très attentivement et très longuement. Une fois l'abbé parti, je vins au roi et lui dis : « Je désire vous demander, si toutefois vous me l'accordez, si vous n'avez pas écouté avec plus de bonté l'abbé de Cluny parce qu'il

1. Il s'agit de Guillaume de Pontoise, Charité, abbé de Cluny et évêque qui fut successivement prieur de la d'Olive en Morée.

que il vous dona ier ces dous palefrois. » Li rois pensa longement et me dist : « Vraiment ouil. — Sire, fis-je, savés vous pour quoi je vous ai faite ceste demande? — Pour quoi? fist il. — Pour ce, sire, fis je, que je vous lo et conseil que vous defendés a tout vostre conseil juré, quant vous vendrés en France, que il ne preignent de ceus qui avront a besoignier par devant vous; car soiés certains, se il prenent, il en escouteront plus volentiers et plus diligentment ceus qui leur donront, ainsi come vous avés fait l'abé de Cligni. » Lors apela li rois tout son conseil, et leur ¹ recorda errant ² ce que je li avoie dit; et li dirent que je li avoie loé bon conseil.

vous a donné hier deux palefrois. » Le roi réfléchit longuement et me dit : « Vraiment oui. — Sire, fis-je, savez-vous pourquoi je vous ai fait cette demande? — Pourquoi? fit-il. — Pour vous conseiller et vous prier de défendre à tout votre conseil juré, à votre retour en France, d'accepter rien de ceux qui auront à traiter d'affaires auprès de vous : car soyez certain que, s'ils acceptent, ils en écouteront plus volentiers et plus soigneusement ceux qui leur feront des présents, ainsi que vous avez fait avec l'abbé de Cluny. » Alors le roi convoqua tout son conseil et raconta aussitôt ce que je lui avais dit, et tous lui dirent que je lui avais donné un bon conseil.

Amour de saint Louis pour les pauvres.

Des le tens de s'enfance, fu li rois piteus des povres et des souffreteus; et acoustumé estoit que li rois, par-tout ou il aloit, que sis vins ³ povre fussent ⁴ tout ades

Dès le temps de son enfance, le roi fut pitoyable pour les pauvres et les souffreteux; la coutume était que, quelque part qu'allât le roi, cent vingt pauvres fussent toujours nourris en sa maison

1. *Leur*, parce que *conseil* est un mot collectif.

2. *Errant*, adverbe.

3. Comparez *quatre-vingts* et les *Quinze-vingts*.

4. *Anacoluthé* : la phrase commencée par *que li rois* est interrompue par une seconde construction.

repeü, en sa maison, de pain, de vin, de char ou de poisson, chascun jour. En quaresme et es auvens croissoit li nombres des povres; et pluseurs fois avint que li rois les servoit, et leur metoit la viande devant eus, et leur trenchoit la viande devant eus, et leur donoit au departir, de sa propre main, des deniers. Meesmement aus hautes vegiles des festes solempnieus, il servoit ces povres de toutes ces choses desus dites, avant que il manjast ne ne beüst. Avec toutes ces choses, avoit il chascun jour au disner et au souper pres de li anciens omes et debrisiés, et leur faisoit doner tel viande come il manjoit; et quant il avoient mangié, il emportoient certaine somme d'argent. Par desus toutes ces choses, li rois donoit chascun jour si grans et si larges aumosnes aus povres de religion, aus povres ospitaus, aus povres malades, et aus povres colleges, et aus povres gentis homes et femes et damoiselles, a povres femes veuves et a povres menestriers qui par vieillesce ou par maladie ne pouoient labourer ne maintenir leur mestier; que a peine pourroit l'on raconter le nombre. Dont nous

de pain, de vin, de chair ou de poisson chaque jour. En carême et à l'avent le nombre des pauvres était plus grand, et il arriva plusieurs fois que le roi les servit, leur mit la nourriture devant eux, leur trancha la viande et leur donna, au départ, de l'argent de ses propres mains. De même, aux hautes vigiles des fêtes solennelles, il servait à ces pauvres de toutes ces choses susdites, avant de manger lui-même et de boire. En outre il avait chaque jour à diner et à souper près de lui des vieillards et des infirmes, et il leur faisait servir des mets qu'il mangeait, et, quand ils avaient mangé, ils emportaient quelque somme d'argent. Et plus encore, le roi donnait chaque jour de si grandes et si larges aumônes aux religieux pauvres, aux hôpitaux pauvres, aux malades pauvres, aux collèges pauvres, aux gentilshommes, femmes et damoiselles pauvres, et aux pauvres ménestriers que la vieillesse ou la maladie empêchent de travailler et de continuer leur métier, qu'on pourrait à peine en compter le nombre. Aussi pouvons-nous bien dire qu'il fut plus heureux que Titus l'empereur de Rome, à propos duquel les anciennes histoires racontent qu'il fut triste et affligé pour n'avoir pas un jour rendu quelque service.

pouons bien dire que il fu plus beneüreus que Titus li empereres de Rome, dont les ancienes escriptures racontent que trop se doulut et fu desconfortés d'un jour que il n'avoit doné nul benefice.

FROISSART

(XIV^e SIÈCLE)

Les six bourgeois de Calais.

Lors se parti des crestiaus messires Jehans de Viane¹, et vint ou marchié, et fist sonner le ² cloche pour assamblar toutes manieres de gens en le hale. Au son de le cloche vinrent il tout, hommes et femmes, car moult desiroient a oïr nouvelles, ensi que gens si astrains³ de famine que plus n'en pooient porter⁴. Quant il furent tout venu et assamblé en le place, hommes et femmes, messires Jehans de Viane leur remoustra moult doucement les paroles toutes teles que chi devant sont recitees⁵, et leur dist bien que aultrement ne pooit estre, et euissent sur ce avis et brief response. Quant il oïrent ce raport, il comencierent tout a crier et a plorer telement et si amerement qu'il ne fust nulz si durs coers ou monde, se il les veist et oïst yaus⁶ demener, qui n'en eüst pitié, et n'eurent en l'eure pooir de respondre ne de parler. Et mesmement messires Jehans de Viane en avoit tel pitié que il en larmioit⁷ moult tenrement.

Une esparse apriès, se leva en piés li plus riches bourgeois de le ville, que on clamoit sire Ustasse de Saint Pière, et dist devant tous ensi : « Seigneur, grans

1. Ce Jean de Vienne était le gouverneur de Calais.

2. Forme de l'article féminin dans les dialectes du Nord de la France.

3. Pressés.

4. Supporter.

5. Rapportées.

6. Eux.

7. Pleurait.

pités et grans meschiés seroit de laisser morir un tel peuple que ci a, par famine ou autrement, quant on i poet trouver aucun moïen. Et si seroit grant aumosne et grant grasce a Nostre Seigneur qui¹ de tel meschief les poroit garder. Je, endroit de moy², ay si grant esperance d'avoir grasce et pardon envers Nostre Seigneur, se je muir³ pour ce peuple sauver, que je voeil estre li premiers. Et me mettrai volontiers en pur ma chemise⁴, a nu chief et a nus piés, le hart ou col, en le merci dou gentil roy d'Engleterre. »

Quant sire Ustasses de Saint Pière eut dit ceste parole, cescuns⁵ l'ala aourer⁶ de pitié, et pluseurs hommes et femmes se jettoient a ses piés tenrement plorant : c'estoit grans pités dou là estre, yaus oïr et regarder.

Secondement, uns aultres tres honnestes bourgeois et de grant affaire⁷, et qui avoit deux belles damoiselles a filles, se leva et dist tout ensi, et qu'il feroit compagnie a son compere sire Ustasse de Saint Pière ; on appelloit cesti, sire Jehan d'Aire.

Après se leva li tiers, qui s'appelloit sire Jakemes de Wissant⁸, qui estoit riches homs de meuble et d'iretage, et dist que il feroit à ses deux cousins compagnie. Ensi fist sire Pières de Wissant ses freres⁹, et puis li cinquimez et li siximez¹⁰. Et se desvestirent là cil six bourgeois tout nu, en pur leurs braies et leurs chemises, en le hale de Calais, et misent hars en leurs colz, ensi que ordenance se portoit. Et prisent les clés de le ville de Calais et dou chastiel ; cescuns des six en tenoit une puignie¹¹.

Quant il se furent ensi apparilliet¹² messires Jehans

1. Si l'on.

2. En ce qui me concerne.

3. Meurs.

4. En pur suivi d'un substantif déterminé formait une locution adverbiale : avec ma chemise seulement.

5. Chacun.

6. Adorer, se prosterner devant lui.

7. D'une grande situation.

8. Jacques de Vissant.

9. Son frère, cas sujet.

10. C'étaient Jean de Fiennes et André d'Ardres.

11. Poignée.

12. Préparés.

de Viane, montés sus une petite haghénée, car a grant malaise pooit il aler a piet, se mist devant et prist le chemin de le porte. Qui donc veist hommes, les femmes et enfans de chiaus¹ plorer et tordre leurs mains et crier a haulte vois tres amerement, il n'est si durs coers ou monde qui n'en eüst pité. Ensi vinrent il jusques a le porte, convoiïet en plains², en cris et en plours. Messires Jehans de Viane fist ouvrir le porte toute arriere, et se fist enclore dehors avoecques les six bourgeois, entre le porte et les barrieres; et vint a monsigneur Gautier³ qui là l'attendoit, et li dist : « Messire Gautier, je vous délivre⁴, comme chapitains⁵ de Calais, par le consentement dou povre peuple de celi ville, ces six bourgeois. Et vous jur que ce sont au jour d'ui et estoient li plus honnourable et notable de corps, de chevance⁶ et d'ancisserie⁷ de le ville de Calais; et portent avoech yaus toutes les clés de le ditte ville et dou chastiel. Si vous pri, gentilz sires, que vous voeilliés prier pour yaus au gentil roy d'Engleterre pour ces bonnes gens qu'il ne soient mies⁸ mort⁹. — Je ne sçai, respondi li sires de Mauni, que messires li rois en vorra faire, mais je vous ay en couvent¹⁰ que j'en ferai mon devoir. »

Adonc fu la barriere ouverte. Si s'en alerent li six bourgeois, en cel estat que je vous di, avoech monsigneur Gautier de Mauni qui les amena tout bellement devers le palais dou roy, et messires Jehans de Viane rentra en le ville de Calais.

Li rois estoit a celle heure en sa cambre, a grant com-

1. Ceux-là.

2. Lamentations.

3. Gautier de Mauny, un des plénipotentiaires anglais qui avaient, avant le départ de Philippe de Valois, traité de la paix avec les plénipotentiaires français; c'est ce même Gautier qui avait été chargé de s'aboucher avec Jean de Vienne pour négocier les conditions de la reddition de la place et

qui avait obtenu d'Edouard de se relâcher de ses premières exigences.

4. Livre.

5. Capitaine, gouverneur.

6. De fortune.

7. D'ancienneté.

8. *Mie*, négation avec l's adverbiale.

9. Tués.

10. Je vous donne la promesse

pagnie de contes, de barons et de chevaliers. Si entendi que cil de Calais venoient en l'arroy¹ que il avoit deviset² et ordonnet; si se mist hors et s'en vint en le place devant son hostel, et tout cil signeur³ apres lui et encores grant foison qui y sourvinrent, pour veoir chiaus de Calais comment il fineroient⁴. Et meismement la royne d'Engleterre sievi⁵ le roy son signeur. Evous⁶ venu monsigneur Gautier de Mauni et les bourgeois dalés⁷ lui qui le sievoient, et descendi en le place, et puis s'en vint devers le roy et li dist : « Monsigneur, veci le representation de la ville de Calais, a vostre ordenance. » Li rois se tasi tous quois et regarda moult fellement⁸ sur chiaus; car moult haoit⁹ les habitans de Calais, pour les grans damages et contraires¹⁰ que dou temps passet sus mer li avoient fais.

Cil six bourgeois se misent tantost¹¹ en genoulz par devant le roy, et disent ensi en joindant leurs mains : « Gentilz sires et gentilz rois, ves¹² nous chi six qui avons esté d'ancisserie bourgeois de Calais et grans marceans¹³. Si vous aportons les clés de le ville et dou chastiel de Calais, et les vous rendons a vostre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous veés¹⁴ en vostre pure volenté, pour sauver le demorant dou peuple de Calais; si voelliés avoir de nous pitié et merci par vostre tres haute noblece. » Li rois regarda sus yaus tres ireusement, car il avoit le coer si dur et si espris de grant courous que il ne peut parler; et quant il parla, il commanda que on leur copast les tiestes tantost. Tout li baron et li chevalier qui la estoient, en plorant prioient si acertes¹⁵ que faire le pooient au roy qu'il en vosist¹⁶ avoir pitié, merci; mais il n'i voloit entendre.

1. En l'équipage, attirail.

2. Désigné.

3. Tous ces seigneurs.

4. Ils finiraient, quelle serait leur fin.

5. Suivit.

6. Voici.

7. A côté de...

8. Furieusement.

9. Haïssait.

10. Contrariétés.

11. Aussitôt.

12. Voici.

13. Marchands.

14. Voyez.

15. Fermeement, instamment

16. Voulût.

Adonc parla messires Gautiers de Mauni et dist :
 « Ha ! gentilz sires, voelliés rafrener vostre corage. Vous avés le nom et le renommée de souverainne gentilece et noblece. Or ne voelliés donc faire cose par quoi elle soit noient amenrie, ne que on puist parler sur vous en nulle matiere villainne. Se vous n'avés pité de ces gens, toutes aultres gens diront que ce sera grant cruautés, se vous faites morir ces honnestes bourgeois, qui de lor propre volonté se sont mis en vostre merci pour les aultres sauver. » A ce point se grigna¹ li rois et dist :
 « Messire Gautier, souffrés vous², il ne sera aultrement, mes on face³ venir le cope teste. Chil de Calais ont fait morir tant de mes hommes, que il couvient chiaus morir ossi. »

Adonc fist la noble royne d'Engleterre grant humilité, et ploroit si tenrement de pité que on ne le pooit soustenir. Elle se jetta en jenoulz par devant le roy son signeur et dist ensi : « Ha ! gentilz sires, puis que je apassai⁴ le mer par deça en grant peril, si com vous savés, je ne vous ay riens rouvet⁵ ne don demandet. Or vous pri jou humlement et requier en propre don que, pour le fil sainte Marie et pour l'amour de mi, vous voelliés avoir de ces six hommes merci. »

Li rois attendi un petit⁶ de parler et regarda la bonne dame sa femme, qui moult estoit enchainte⁷ et ploroit devant lui en jenoulz moult tenrement. Se li amolia li coers, car envis⁸ l'eüst couroucie ens ou⁹ point la ou elle estoit ; si dist : « Ha ! dame, je amaisse mieulz que vous fussiez d'autre part que ci. Vous me priés si acertes que je ne le vous ose escondire¹⁰ ; et comment¹¹ que je le face envis, tenés, je les vous donne ; si en faites vostre plaisir. »

1. Se fâcha.

2. Abstenez-vous, cessez.

3. Mais qu'on fasse.

4. Depuis le moment que j'ai passé.

5. Demandé.

6. Un peu.

7. Enchantée.

8. A regret.

9. *Ens* forme un pléonasme habituel dans l'ancienne langue avec la préposition *en* comprise dans l'article contracté *ou* (en le).

10. Refuser.

11. Quoique.

La bonne dame dist : « Monseigneur, tres grans mercis. »

Lors se leva la royne et fist lever les six bourgeois, et leur fist oster les chevestres¹ d'entours les colz, et les amena avoecques lui en sa cambre, et les fist revestir et donner a disner tout aise; et puis donna a çascun six nobles², et les fist conduire hors de l'ost a sauveté.

COMMINES

(XV^e SIÈCLE)

Du châtiment des fautes des Grands et des Princes.

Les plus grans maulx viennent volontiers des plus forts; car les foibles ne cherchent que patience. Ici compren les femmes comme les hommes, quelquefois et en aucuns lieux, quand elles ont autorité ou maistrise, ou pour l'amour de leurs maris, ou pour avoir administration de leurs affaires, ou que leurs seigneuries viennent de par elles. Et se je vouloie parler des moyens estats de ce monde et des petits, ce propos continueroit trop, et me suffit alleguer les grans, car c'est par ceux la ou l'on cognoist la puissance de Dieu et sa justice. Car, pour deus mille meschefs advenus a un pauvre homme, on ne s'en advise, car on attribue tout a sa pauvreté, ou a avoir esté mal pensé³; ou s'il s'est noyé ou rompu le col, c'est pour ce qu'il estoit seul : a grant peine en veut on ouïr parler. Quand il meschet a une grant cité, on ne dit pas ainsi : mais encores n'en parle on point tant que des Princes. Il faut donques dire pourquoi la puissance de Dieu se monstre plus grande contre les Princes et les grans que contre les petis :

1. Licous.

2. Monnaie d'or anglaise d'une valeur de dix francs.

3. Tour passif à l'infinifit avec ellipse de par lui.

c'est que les petis et les pauvres treuvent assez qui les punissent quand ils font le pourquoi, et encore sont assez souvent punis sans avoir rien fait, soit pour donner exemple aux autres, ou pour avoir leurs biens ¹, ou par aventure par la faute du juge; et aucunes fois l'ont bien desservi ², et faut bien que justice se face.

Mais des grans Princes et des grandes Princesses, de leurs grans Gouverneurs, et des Conseillers des provinces et villes desordonnees ³ et desobeissantes a leur seigneur, et de leurs Gouverneurs, qui s'informeront de leur vice? L'information faite, qui l'apportera au juge? Qui sera le juge qui en prendra la cognoissance, et qui en fera la punition?...

L'information sera la plainte et clameurs ⁴ du peuple qu'ils foulent et oppressent en tant de manieres, sans en avoir compassion ne pitié, les douloureuses lamentations des veufves et orphelins, dont ils auront fait mourir les maris et peres, dont ont souffert ceux qui demeurent apres eux; et generalement tous ceux qu'ils auront persecutez tant en leurs personnes qu'en leurs biens. Cecy sera l'information par leurs grands cris et plaintes et piteuses larmes, et les presenteront devant Nostre Seigneur qui sera le vray juge, qui paravanture ne voudra attendre a les punir en l'autre monde, mais les punira en cestuy-ci. Dont faut entendre qu'ils seront punis, pour n'avoir rien voulu croire, et pour ce qu'ils n'auront eu ferme foy et croyance es commandements de Dieu.

Ainsi faut dire qu'il est force que Dieu monstre de tels poincts et de tels signes, qu'eux et tout le monde croiront que les punitions leur adviennent pour leurs mauvaises creances et offenses; et que Dieu monstre contre

1. Avoir a pour sujet un nom indéterminé, leurs persécuteurs.

2. Mérité.

3. En révolte.

4. Suppression ordinaire de l'article devant un second substantif coordonné, alors même qu'il est d'un nombre différent.

eux sa force et sa vertu et justice; car nul autre n'en a le pouvoir en ce monde que luy.

Sur les Derniers moments de Louis XI.

Le dict Seigneur, vers la fin de ses jours, fait clorre tout a l'entour sa maison du Plessis lez Tours de gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles, et aux quatre coins de sa maison, quatre moyneaulx de fer, bons, grans et espois. Les dictes grilles estoient contre le mur, du costé de la place, de l'autre part du fossé, car il estoit a fons de cuve, et y fist mettre plusieurs broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avoient chascune trois ou quatre pointes et les fist mettre fort pres l'une de l'autre. Et d'avantaige ordonna ¹ dis arballestriers dedans les dits fossez, pour tirer a ceulx qui en approcheroient avant que la porte fust ouverte; et entendoit qu'ilz couchassent aus ditz fossez et se retirassent aus ditz moyneaulx de fer. Et il entendoit bien que ceste fortification ne suffisoit point contre grant nombre de gens ne contre une armee; mais de cela il n'avoit point peur, mais craignoit que quelque seigneur, ou pluseurs, ne feissent une emprise de prendre la place, demy par amour et demy par force, avec quelque peu d'intelligence, et que ceulx la prinssent l'auctorité et le feissent vivre comme homme sans sens et indigne de gouverner.

La porte du Plessis ne s'ouvroit qu'il ne fust huyt heures du matin, et ne baissoit le pont jusques a la dite heure, et lors y entroient les officiers; et les cappitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, et puis ordonnoient leur guet d'archiers tant a la porte que parmy la court, comme en une place de frontiere estroictement gardée. Et nul n'y entroit que par le guichet et

1. Fit placer.

que ce ne fust du sceu du roy, exceptez quelque maistre d'hostel et gens de cette sorte qui n'alloient point devers luy. Est il donc possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, en plus estroicte prison que luy mesmes se tenoit? Les caiges ou il avoit tenu les aultres avoient quelques huyt piez en carré, et luy, qui estoit si grant roy, avoit une bien petite court de chasteau a se pourmener; encores n'y venoit il gueres, mais se tenoit en la gallerie, sans partir de la, sinon que par les chambres alloit a la messe sans passer par la dite court. Vouldroit l'on dire que ce roy ne souffrist pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfans et de tous ses prouchains parens, qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs et nourriz ¹, et qui ne tenoient biens ny honneur que de luy, et en nul d'eulx ne se osoit fier, et s'enchainoit ainsi de si estranges chaynes et clostures? Si le lieu estoit plus grant que d'une prison commune, aussi estoit il plus grant que prisonniers communs.

On pourroit dire que d'autres ont esté plus suspicionneux que luy, mais ce n'a pas esté de nostre temps, ne paravanture homme si saige que luy, ny ayant si bons subjectz. Et avoient ceulx la, paravanture, esté cruels et tyrans; mais cestuy ci n'a faict mal a nul qui ne luy eust faict quelque offense.

Je n'ay point dit ce que dessus pour seulement parler des suspicions de nostre roy, mais pour dire que la patience qu'il a porté en ses passions, semblables a celles qu'il a fait porter aux aultres, je la repute a pugnition que Nostre Seigneur luy a donnée en ce monde pour en avoir moins en l'autre, tant es choses dont j'ay parlé comme en ses malladies, bien grandes et douloureuses pour lui, et qu'il craignoit beaucoup avant qu'elles luy advinssent; et aussi affin que ceulx qui viendront apres

1 Favoris.

luy soient ung peu plus piteux au peuple et moins aspres a pugnir qu'il n'avoit esté, combien que je ne luy vueil donner charge, ne dire avoir veu un meilleur prince ¹ ; car, se il pressoit ses subjectz, toutesfois il n'eust point souffert que ung aultre l'eust faict, ne privé, ny estrange.

1. Quoique je ne veuille point l'en accuser et quoique je déclare n'avoir vu jamais.

LITTÉRATURE LYRIQUE

Chanson de croisade ¹.

(XII^e SIÈCLE)

Chanterai por mon corage
Que je vueil reconforter,
Car avec mon grant damage
Ne quier morir n'afoler,
Quant de la terre sauvage
Ne voi nului retorner

5

Je chanterai à cause de mon cœur
que je veux reconforter,
car dans mon grand malheur
je ne cherche ni à mourir ni à devenir folle,
lorsque de la terre sauvage
je ne vois personne retourner

5

1. Cette chanson où une jeune fille exhale de si touchantes plaintes sur l'absence de son fiancé qui combat en Terre Sainte est, comme tant d'autres, anonyme, elle a été sans doute composée à l'occasion de la croisade de Philippe Auguste, en 1189.

Ou cil est qui m'assoage
 Le cuer quant j'en oi parler.
 Dieus! quant crieront : Outree ¹!
 Sire, aidiez au pelerin 10
 Por cui sui espoentee,
 Car felon sont Sarrazin!

Je soferrai mon damage
 Tant que l'an verrai passer.
 Il est en pelerinage 15
 Dont Dieus le laist ² retourner!
 Et maugré tot mon lignage
 Ne quier ochoison trover
 D'autre face ³ mariage;
 Fous est cui j'en oi parler 20
 Dieus! quant.....
 De ce sui au cuer dolente
 Que cil n'est en cest païs

de cette terre où est celui qui m'adoucit
 le cœur, quand j'en entends parler.
 Dieu! quand ils crieront : Outrée!
 Seigneur, donnez aide au pelerin 10
 pour qui je ressens de la peur,
 car felons sont les Sarrazins!

Je souffrirai mon dommage
 jusqu'à ce que je voie l'année écoulée.
 Il est en pèlerinage, 15
 d'où puisse Dieu le laisser retourner!
 Et malgré tout mon lignage
 je ne cherche à trouver occasion
 qu'avec autre je fasse mariage;
 fou est qui j'en entends parler. 20
 Je suis au cœur dolente de ce
 que lui n'est plus en ce pays,

1. *Outree* (lat. *ultra*) était le cri des son d'Outrée qui venait de France.
 croisés. La population de Milan s'était 2. Subj. prés. de *laisser*.
 soulevée en 1098 en chantant la chan- 3. Ellipse de la conjonction *que*.

Qui si souvent me tormente;
 Je n'en ai ne gieu ne ris. 25
 Il est beaux et je sui gente :
 Sire Dieus, por quel ¹ feïs?
 Quant l'uns a l'autre atalente,
 Por quoi nos as departis?

Dieus! quant..... 30

De ce sui en bone atente
 Que je son omage pris;
 Et quant la douce ore vente
 Qui vient de cel douz pais
 Ou cil est qui m'atalente, 35
 Volentiers i tor ² mon vis;
 Adont m'est vis que jel ³ sente
 Par desoz mon mantel gris.

Dieus! quant.....

lui qui si souvent me cause tourment;
 je n'en ai plus ni jeu, ni ris.
 Il est fier et moi je suis gente : 25
 Seigneur Dieu, pourquoi fis-tu cela?
 Quand l'un plaît tant à l'autre,
 pourquoi nous as-tu séparés?

Mais de ceci je suis en bonne attente,
 car j'ai son hommage pris;
 et quand la douce brise vente, 30
 qui vient de ce doux pays
 où est celui qui m'enchante,
 volontiers j'y tourne mon visage;
 alors il m'est avis que je le sente 35
 par-dessous mon manteau gris.

1. Pour que le.

2. Prés. indic. 1^{re} ps. sg. de *torner*,
 avec chute de l'n; cf. *jour*, *four*, de

jorn, *for*n.

3. Pour je le.

Chanson de croisade ¹.(XII^e SIÈCLE)

Ahi! amors, com dure departie
 Me couvendra faire de la meillor
 Qui onques fust amee ne servie ²!
 Dieus me ramaint ³ a li par sa douçor
 Si voirement que m'en part a dolor! 5
 Las! qu'ai je dit? Ja ne m'en part je mie :
 Se li cors vait servir Nostre Seignor,
 Toz li miens cuers remaint en sa baillie.

Por li m'en vois sospirant en Surie,
 Car je ne doi faillir mon Creator : 10
 Qui li faudra a cest besoing d'aïe
 Sachiez que il li faudra a greignor.
 Et sachent bien li grant et li menor
 Que la doit on faire chevalerie

Hélas! Amour, quelle dure séparation
 il me faudra faire, d'avec la meilleure
 qui fut jamais aimée et servie!
 Que Dieu me ramène à elle par sa douceur
 aussi vraiment que je m'en éloigne avec douleur! 5
 Hélas! qu'ai-je dit? Je ne m'en éloigne pas.
 Si mon corps va servir Notre Seigneur,
 mon cœur lui reste à elle tout entier en sa puissance.

Pour lui je m'en vais soupirant en Syrie,
 car je ne dois pas faillir à mon Créateur : 10
 qui lui fera défaut dans ce besoin d'aide,
 sachez que Dieu lui manquera dans un plus grand besoin.
 Et sachent bien les grands et les petits,
 qu'il faut là-bas faire chevalerie,

1. Cette chanson est de Conon de Béthune et, comme la précédente, a été composée à l'occasion de la troisième croisade.

2. Conon parle ici de sa femme.

3. Subj. prés. 3^e ps.

Ou on conquiert paradis et onor 15
Et pris et los et l'amor de sa mie.

Dieus! tant avons esté pro par oïsose!
Or i parra qui a certes iert pros,
S'irons vengier la honte dolorose,
Dont chascuns doit estre iriez et hontos, 20
Qu'a nostre tens est perduz li sainz leus
Ou Dieus soufri por nos mort angoïssose,
S'or i laïssous noz enemis morteus,
A toz jours mais iert no vie hontose.

Qui ci ne veut avoir vie anioïse, 25
Si voist por Dieu morir liés et joïos,
Que cele morz est douce et savorose,
Dont on conquiert le regne precïos;
Ne ja de mort n'en i morra uns seus,
Ainz naïsteront en vie glorioïse. 30
Et sachiez bien, qui ne fust amoros,
Mout fust sa voïe et bone et delitose.

où l'on conquiert paradis et honneur 15
et prix et gloire et l'amour de son amie.

Dieu! trop longtemps nous avons été des preux oisifs!
Maintenant on verra qui était vraiment preux.
Nous irons venger la honte douloureuse,
dont chacun doit être courroucé et honteux, 20
qu'en notre temps soit perdu le saint lieu
où Dieu souffrit pour nous mort angoïsseuse.
Si maintenant nous y laissons nos ennemis mortels,
à tout jamais sera notre vie honteuse.

Qui ne veut trainer ici vie ennuyeuse, 25
qu'il aille pour Dieu mourir content et joyeux,
car c'est une mort douce et savoureuse
que celle dont on conquiert le royaume précieux;
non, de mort n'en mourra pas un seul,
mais tous naîtront en vie glorieuse. 30
Et sachez bien que pour qui ne serait pas amoureux,
sa voïe serait très bonne et délicieuse.

Dieus est assis en son saint iretage;
 Or i parra com cil le secorront
 Cui il jeta de la prison ombrage, 35
 Quant il fu morz en la crois que Turc ont.
 Sachiez, cil sont trop honi qui n'iront,
 S'il n'ont poverte ou viellesce ou malage,
 Et cil qui sain et juene et riche sont
 Ne pueent pas demorer sans hontage. 40

Las! je m'en vois, plorant des ieus deu front,
 La ou Dieus vuet amender mon corage;
 Et sachiez bien qu'a la meillor deu mont
 Penserai plus que ne fais au voiage.

Dieu est assis en son saint héritage;
 or l'on verra comme ceux-là le secourront
 qu'il jeta hors de la prison sombre, 35
 quand il mourut sur la croix qu'ont les Turcs.
 Sachez-le, ceux-là sont honnis qui ne partiront,
 s'ils n'ont pauvreté ou vieillesse ou maladie,
 et ceux qui sont sains, jeunes et riches
 ne peuvent pas demeurer sans honte. 40

Hélas! je m'en vais, pleurant des yeux du front,
 là où Dieu veut amender mon cœur;
 et sachez bien qu'à la meilleure femme du monde
 je penserai plus que je ne fais au voyage.

Chanson de croisade ¹.

(XIII^e SIÈCLE)

Nus ne pourroit de mauvaise raison
 Bone chançon ne faire ne chanter;

Nul ne pourrait sur un mauvais sujet
 faire ni chanter une bonne chanson;

1. Cette chanson a été composée à Acre en 1250. Des sentiments analogues sont exprimés, chose curieuse, par Joinville dans ses Mémoires à propos des mêmes incidents. Elle est adressée au roi Louis IX pour l'engager à ne pas quitter la Terre Sainte avant d'avoir visité Jérusalem et délivré les chrétiens captifs.

Pour ce n'i vueil metre m'entencion,
 Que ¹ j'ai assez autre chose a penser.
 Et nonpourquant la terre d'outre mer 5
 Voi en si très grant balance
 Qu'en chantant vueil proier le roi de France
 Que ne croie couart ne losengier ²
 De sa honte ne de la Dieu vengier.

A! gentis rois, quant Dieus vous fist croisier, 10
 Toute Egypte doutoit vostre renon.
 Or perdés tout s'ainsi voulés laisser
 Jerusalem estre en chativoison;
 Car quant Dieus fist de vous election
 Et seigneur de sa vengeance, 15
 Bien deüssiez moustrer vostre poissance
 De revengier les mors et les chaitis
 Qui pour Dieu sont et pour vous mort et pris.

aussi n'y veux-je mettre mon effort,
 car j'ai fort autre chose à penser.
 Toutefois la terre d'outre-mer, 5
 je la vois en si grand péril,
 qu'en chantant je veux prier le roi de France
 qu'il ne croie pas couard ni flatteur
 quand il s'agit de venger sa honte et celle de Dieu.

Ah! noble roi, quand Dieu vous fit croiser, 10
 toute l'Égypte redoutait votre renom.
 Vous perdez tout maintenant si vous voulez ainsi laisser .
 Jérusalem être en captivité;
 car lorsque Dieu fit élection de vous
 et vous fit seigneur de sa vengeance, 15
 vous eussiez bien dû montrer votre puissance
 pour venger les morts et les captifs
 qui pour Dieu et pour vous ont péri et sont pris.

1. *Que*, car.

2. Le poète fait allusion à un conseil tenu à Acre par Louis IX, où les

barons devaient lui donner leur avis sur ce qu'il devait faire : rester en Syrie ou revenir en France,

Rois, vous savés que Dieus a pou d'amis,
 Ne onques mais n'en out si grant mestier : 20
 Car pour vous est ses pueples mors et pris,
 Ne nus, fors vous, ne l'en pourroit aidier;
 Que povre sont cil autre chevalier,
 Si crient la demourance;
 Et s'en tel point leur faisies faillance, 25
 Saint et martir, apostre et inocent,
 Se plaindroient de vous au jugement.

Rois, vous avés tresor d'or et d'argent
 Plus que nus rois n'eut onques, ce m'est vis,
 Si en devés doner plus largement 30
 Et demourer pour garder cest pais;
 Car vos avés plus perdu que conquis,
 Si seroit trop grant vitance
 De retourner a tout la mescheance;
 Mais demourés, si ferés grant vigueur, 35
 Tant que France ait recouvree s'oneur.

Roi, vous savez que Dieu a peu d'amis,
 et que jamais il n'en eut si grand besoin : 20
 car à cause de vous son peuple est mort et pris
 et nul, hors vous, ne pourrait lui venir en aide;
 car ils sont pauvres tous ces chevaliers
 et ils craignent d'être obligés de rester;
 et si en ce point vous leur faisiez défaut, 25
 saints et martyrs, apôtres et innocents
 se plaindraient de vous au jugement.

Roi, vous avez trésor d'or et d'argent
 plus que n'eut jamais aucun roi, ce me semble;
 aussi en devez-vous donner plus largement 30
 et demeurer pour garder ce pays;
 car vous avez plus perdu que gagné,
 et ce serait trop grande honte
 de retourner quand tout est ainsi perdu;
 non, demeurez, vous ferez ainsi grande vigueur, 35
 jusqu'à ce que France ait recouvré son honneur.

Rois, s'en tel point vous metés au retour,
 France dira, Champagne, et toute gent,
 Que vostre los avés mis en trestour
 Et gaaigné avés meins que nient; 40
 Et des prisons qui vivent a tourment
 Deüssiés avoir pesance;
 Bien deüssiés querre leur delivrance :
 Quant pour vous sont et pour Jesu martir,
 C'est grans pechiés ses ¹ i laüssiés mourir. 45

Roi, si en tel moment vous vous mettez au retour,
 France, Champagne et tout peuple dira
 que vous avez mis votre gloire vers sa fin
 et que vous avez gagné moins que rien; 40
 et des prisonniers qui vivent dans les tourments
 vous devriez avoir pitié;
 bien devriez chercher leur délivrance :
 quand pour vous et Jésus ils sont martyrs,
 c'est grand péché, si vous les y laissez mourir. 45

RUTEBEUF

(XIII^e SIÈCLE)

La pauvreté Rutebeuf.

Je ne sai par ou je comance,
 Tant ai de matiere abondance
 Pour parler de ma povreté.
 Pour Dieu vos pri, frans Rois de France,

Je ne sais par où commencer,
 tant j'ai abondance de matière
 pour parler de ma pauvreté.
 Pour Dieu, je vous prie, noble roi de France,

1. Pour se les.

Que me donés quelque chevance, 5
 Si ferés trop grant charité.
 J'ai vescu de l'autrui chaté
 Que l'on m'a creü et presté;
 Or me faut chascuns de creance,
 Qu'on me set povre et endeté; 10
 Vous ravés hors deu regne esté
 Ou toute avoie m'atendance,

Entre ¹ chier tens et ma maisniée
 Qui n'est malade ne feniée
 Ne m'ont laissié deniers ne gages; 15
 Gent truis d'escondire aramiée
 Et de doner mal enseigniée;
 Deu sien garder est chascuns sages,
 Mors me ra fait de grans damages,
 Et vous, bons Rois, en dous voiajes 20
 M'avés bone gent esloignée,
 Et li lointains pelerinages
 De Tunes qui est leus sauvages
 Et la male gent renoiée,

de me donner quelque chevance : 5
 ce sera faire très grande charité.
 J'ai vécu du bien d'autrui
 dont on m'a fait prêt et crédit;
 maintenant chacun m'enlève créance,
 car on me sait pauvre et endetté. 10
 Vous êtes reparti hors du royaume,
 vous où j'avais toute mon attente.

A la fois la cherté du temps et ma maison
 qui n'est ni malade ni morte
 ne m'ont laissé ni deniers ni rien à mettre en gage; 15
 je ne trouve que gens enragés à refuser
 et mal instruits à donner :
 chacun s'entend à garder son argent.

1. *Entre* s'employait devant deux substantifs pour exprimer la simultanéité d'action ou d'état.

Grans Rois, s'il avient qu'a vous faille,
A tous ai je failli sans faille.
Vivres me faut et est faillis.
Nus ne me tent, nus ne me baille;
Je tous de froit, de faim baaille,
Dont je sui mors et maubaillis. 30
Je sui sans cotes et sans lis,
N'a si povre jusqu'a Senlis.
Sire, si ne sai quel part aille;
Mes costés conoit le paillis,
Et lis de paille n'est pas lis 35
Et en mon lit n'a fors la paille.

La mort m'a fait aussi de grands dommages,
et vous, bon Roi, en deux voyages 20
vous m'avez éloigné bonnes gens;
m'ont fait dommage le pèlerinage lointain
de Tunis qui est un lieu sauvage
et la méchante nation renégate.
Grand Roi, s'il arrive que je vous manque, 25
j'aurai manqué à tous sans exception.
Le vivre me manque; je n'en ai plus.
Nul ne me tend la main, nul ne me donne rien;
je tousse de froid, je bâille de faim;
la faim me mord et me tourmente. 30
Je suis sans couverture et sans lit :
nul n'est si pauvre jusqu'à Senlis.
Sire, je ne sais où aller;
mon côté connaît la paillasse;
or lit de paille n'est pas lit 35
et en mon lit il n'y a rien que paille.

CHRISTINE DE PISAN

(XIV^e SIÈCLE)Ballade sur la maladie du roi Charles VI ¹.

Nous devons bien, sur ² tout aultre dommage,
 Plaindre celui du royaume de France,
 Qui fut et est le regne et heritage
 Des crestiens de plus haulte ³ poissance;
 Mais Dieux le fiert adès de poignant lance, 5
 Par quoy de joye et de soulaz ⁴ mendie⁵;
 Pour noz pechiez si porte la penance ⁶
 Nostre bon Roy qui est en maladie.

C'est grant pitié; car prince de son aage
 Ou ⁷ monde n'yert ⁸ de pareille vaillance, 10
 Et de tous lieux princes de hault parage
 Desiroient s'amour et s'aliance.
 De tous amez estoit très ⁹ son enfance;
 Encor n'est pas, Dieux mercis, refroidie
 Ycelle amour, combien qu'ait grant grevance 15
 Nostre bon Roy qui est en maladie.

Si prions Dieu de très humble corage ¹⁰,
 Que au bon Roy soit escu et deffence
 Contre tous maulz, et de son grief malage
 Lui doint ¹¹ santé; car j'ay ferme creance 20
 Que, s'il avoit de son mal allegance,
 Encor seroit, quoy qu'adès ¹² on en die,
 Prince vaillant et de bonne ordenance ¹³
 Nostre bon Roy qui est en maladie.

1. Cette ballade a été probablement composée au début de l'année 1394, après le ballet des *Ardents* qui avait frappé si vivement l'imagination du jeune roi.

2. Par-dessus, plus que.

3. Comparatif pour le superlatif relatif.

4. Consolation.

5. Est privé.

6. Peine.

7. En le.

8. N'était.

9. Depuis.

10. Cœur.

11. Subj. prés. de donner.

12. Toujours.

13. De belle conduite.

EUSTACHE DESCHAMPS

(XIV^e SIÈCLE)**Ballade sur le trépas de Bertrand du Guesclin.**

Estoc d'oneur et arbres de vaillance
 Cuer de lyon esprins de hardement ¹,
 La flour des preux et la gloire de France,
 Victorieux et hardi combatant,
 Saige en voz fais et bien entreprenant, 5
 Souverain homme de guerre,
 Vainqueur de gens et conquereur de terre,
 Le plus vaillant qui onques fust en vie,
 Chascun pour vous doit noir vestir et querre :
 Plourez, plourez, flour de chevalerie. 10

O Bretaingne, ploure ton esperance,
 Normandie, fay son entierement ²
 Guyenne aussi, et Auvergne or t'avence,
 Et Languedoc, quier lui son mouvement.
 Picardie, Champaigne et Occident 15
 Doivent pour plourer requerre
 Tragediens ³, Arethusa requerre
 Qui en eaue fut par plour convertie,
 Afin qu'a touz de sa mort les cuers serre;
 Plourez, plourez, flour de chevalerie. 20

Hé! gens d'armes, aiez en remembrance
 Vostre pere, vous estiez si enfant
 Le bon Bertran qui tant ot ⁴ de puissance,
 Qui vous amoit si amoureusement;
 Guesclin crioit; priez devotement 25
 Qu'il puist paradis conquerre;

1. Plein de hardiesse.

2. Enterrement.

3. Auteurs tragiques.

4. Ses enfants, reste de la forme du cas sujet ou attribut.

5. Eut.

Qui dueil n'en fait et qui ne prie il erre,
 Car du monde est la lumiere faillie :
 De tout honeur estoit la droicte serre :
 Plourez, plourez, flour de chevalerie.

30

Le chat et les souris.

Je treuve qu'entre les souris
 Ot ¹ un merveilleux parlement
 Contre les chats leur ennemis,
 A veoir maniere comment
 Elles vesquissent seurement
 Sanz demourer en tel debat;
 L'une dist lors en arguant :
 Qui pendra la sonnette au chat?

5

Cilz consaulz ² fut conclus et prins ³;
 Lors se partent communement ⁴.
 Une souris du plat pais
 Les encontre et va demandant
 Qu'om a fait : lors vont respondant
 Que leur ennemi seront mat :
 Sonnette aront ou coul pendant.
 Qui pendra la sonnette au chat?

10

15

« C'est le plus fort », dist un rat gris
 Elle demande saignement
 Par qui sera cilz fais fournis.
 Lors s'en va chascune excusant ;
 Il n'y ot point d'executant,
 S'en va leur besongne de plat ⁵.
 Bien fut dit, mais au demourant,
 Qui pendra la sonnette au chat?

20

1. Il y eut.
 2. Ce conseil.
 3. Pris.

4. Se séparent toutes.
 5. A plat.

Prince, on conseille bien souvent, 25
 Mais on puet dire, com le rat,
 Du conseil qui sa fin ne prent :
 Qui pendra la sonnette au chat?

CHARLES D'ORLÉANS

(XV^e SIÈCLE)

Rondeau sur le printemps.

Le temps a laissié son manteau
 De vent, de froidure et de pluye,
 Et s'est vestu de broderye,
 De soleil raiant ¹, cler et beau. 5

Il n'y a beste ne oiseau
 Qui en son jargon ne chante ou crye :
 Le temps a laissié son manteau.

Rivière, fontaine et ruisseau
 Portent en livrée jolye
 Goultes d'argent d'orfaverie; 10
 Chascun s'abille de nouveau :
 Le temps a laissé son manteau.

Ballade sur les contradictions du cœur humain.

Je meurs de soif empres ² de la fontaine;
 Suffisance ay, et si ³ suis convoiteux;
 Une heure m'est plus d'une ⁴ quarantaine;
 Droit et parfait ⁵ je chemine en boiteux;

1. Participe présent de l'ancien verbe
raier, briller, luire.

2. Au près.

3. Adverbe.

4. Comparez *il a plus de vingt ans*.

5. Très bien fait.

Tres pacient, plus que nul despiteux ¹, 5
 Je retiens tout et ce que j'ay despars,
 A moy cruel et aux autres piteux ²,
 Le neutre suis et si tiens les deux pars!

En doubte suis de chose tres certaine;
 Infortuné, je me repute eueux; 10
 Vraye conclus une chose incertaine.
 Rien je n'y fois ³, et suis aventureux.
 Flebe ⁴ me tiens quant me sens vigoureux,
 Plain de moisteur, tout tremblant, au feu ars;
 Doulx et begnin, de semblant ⁵ rigoureux; 15
 Le neutre suis et si tiens les deux pars!

Quant dueil me prent, grant joye me demaine ⁶;
 Par grant plaisir je deviens langoureux;
 Indigent suis possident grant domaine; 20
 Qui n'a nul goust je le tiens savoureux;
 Qui m'est amer de lui suis amoureux;
 Ignorant suis et si scay les sept ars;
 En grant seurté fort craintif et paoureux;
 Le neutre suis et si tiens les deux pars!

Qui me loue il m'est injurieux, 25
 Je ne bouge quant d'un lieu je me pars;
 Por bien ouvrer ⁷ en vain labourieux;
 Le neutre suis et si tiens les deux pars!

1. Arrogant.

2. Plein de pitié.

3. Il n'est rien que je ne fuie.

4. Faible.

5 En apparence.

6 Agite.

7. Travailler.

VILLON

(XV^e SIÈCLE)Regrets sur sa folle jeunesse ¹.

Je plains le temps de ma jeunesse
 Ouquel ² j'ay plus qu'autre gallé ³
 Jusques a l'entrée de vieillesse,
 Qui ⁴ son partement m'a celé.
 Il ne s'en est a pié allé, 5
 N'a cheval; hélas! comment don?
 Soudainement s'en est vollé,
 Et ne m'a laissé quelque don.

Allé s'en est et je demeure,
 Povre de sens et de savoir, 10
 Triste, failly ⁵, plus noir que meure ⁶,
 Qui n'ay escus, rente, n'avoir;
 Des miens le mendre ⁷, je dis voir ⁸,
 De me desavouer s'avance,
 Oubliant naturel devoir, 15
 Par faulte d'ung peu de chevance ⁹.

Hé Dieu! se j'eusse étudié
 Ou ¹⁰ temps de ma jeunesse folle,
 Et a bonnes meurs dedié ¹¹,
 J'eusse ¹² maison et couche molle! 20
 Mais quoy! je fuyoie l'escolle,
 Comme fait le mauvais enfant.

1. Ce morceau et le suivant sont tirés du Grand Testament.

2. En lequel.

3. Je me suis diverti.

4. *Qui*, suivant la liberté de l'ancienne syntaxe, est écarté de son antécédent le temps de ma jeunesse par deux vers.

5. Découragé.

6. Mûre.

7. Le moindre des miens, c.-à-d. de mes anciens amis.

8. Vrai.

9. Par suite du manque que j'ai d'un peu de fortune.

10. En le.

11. Ellipse : et si je m'eusse consacré.

12. Imparfait du subjonctif pour le conditionnel.

En escripvant ceste parolle,
A peu que le cueur ne me fent.

Mes jours s'en sont allez errant, 25
Comme dit Job, d'une touaille ¹
Font les filetz, quant tisserant
En son poing tient ardente paille :
Lors, s'il y a nul bout qui faille, 30
Soudainement il le ravit.
Si ² ne crains plus que riens m'assaille,
Car a la mort tout s'assouvit ³.

Ou sont les gracieux gallans ⁴
Que je suivoye ou temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans, 35
Si plaisans en faiz et en diz?
Les aucuns sont mors et roidiz;
D'eulx n'est il plus riens maintenant.
Repos aient en paradis
Et Dieu saulve le remenant ⁵! 40

Réflexions sur la mort.

Je congnois que povres et riches,
Sages et folz, prestres et laiz ⁶,
Nobles, villains, larges et chiches,
Petiz et granz, et beaulx et laiz,
Dames a rebrassez ⁷ collez, 5
De quelconque condicion,
Portans atours et bourrelez ⁸,
Mort saisit sans exception.

1. Serviette.

2. Ainsi.

3. Prend fin.

4. Compagnons de plaisir.

5. Le reste, ceux qui survivent.

6. Laïques.

7. Retroussés.

8. Coussins remplis de bourre qui
faisaient partie de la toilette des
femmes.

Et meure Paris et Helaine ¹,
 Quiconques meurt, meurt a douleur 10
 Telle qu'il pert vent et alaine;
 Son fiel se creve sur son cuer,
 Puis sue, Dieu scet quelle sueur!
 Et n'est qui de ses maulx l'alege;
 Car enfant n'a, frere ne seur, 15
 Qui lors vouldist estre son plege ².

La mort le fait fremir, pallir,
 Le nez courber, les vaines tendre,
 Le col enfler, la chair mollir,
 Jointes ³ et nerfs croistre et estendre. 20
 Corps femenin qui tant est ⁴ tendre
 Poly, souef, si precieux,
 Te fauldra il ces maulx attendre?
 Oy ⁵, ou tout vif aller es cieulx.

**Építaphe pour lui et ses compagnons s'attendant
à être pendus.**

Freres humains, qui après nous vivez,
 N'ayez les cuers contre nous endurcis,
 Car, se ⁶ pitié de nous povres avez,
 Dieu en aura plus tost de vous mercis ⁷.
 Vous nous voiez cy atachez cinq, six : 5
 Quant de la chair ⁸, que trop avons nourrie,
 Elle est pieça ⁹ devorée et pourrie,
 Et nous, les os, devenons cendre et pouldre,
 De nostre mal personne ne s'en rie,
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre! 10

1. Que Paris meure ou que ce soit Hélène.

2. Caution.

3. Articulations.

4. L'usage de faire rapporter le verbe après un relatif en personne avec l'antécédent n'a été définitivement fixé qu'à la fin du xvi^e siècle.

5. Oui.

6. Si.

7. Compassion.

8. Pour ce qui est de notre chair.

9. Depuis longtemps, c.-à-d. il y a pièce (de temps).

Se freres vous clamons, pas n'en devez
 Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
 Par justice. Toutesfois, vous sçavez
 Que tous hommes n'ont pas bon sens assis;
 Excusez nous — puis que sommes transsis ¹ — 15
 Envers le filz de la Vierge Marie,
 Que ² sa grace ne soit pour nous tarie,
 Nous preservant de l'infernale fouldre.
 Nous sommes mors, ame ne nous harie ³;
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre! 20

La pluye nous a buez et lavez,
 Et le soleil desechez et noircis;
 Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez,
 Et arraché la barbe et les sourcilz.
 Jamais, nul temps, nous ne sommes assis; 25
 Puis ça, puis là, comme le vent varie,
 A son plaisir sans cesser nous charie,
 Plus becquetez d'oiseaulx que dez a couldre.
 Ne soiez donc de nostre confrairie,
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre! 30

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrerie,
 Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
 A luy n'ayons que faire ne que souldre ⁴.
 Hommes, icy n'a point de mocquerie,
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre! 35

1. Morts, trépassés, sens étymologique.

2. De façon à ce que.

3. Subj. de *harier*, tourmenter.

4. Solder, payer.

LITTÉRATURE SATIRIQUE ET DIDACTIQUE

ROMAN DE RENARD

(XIII^e SIÈCLE)

Enterrement de dame Coupée.

Le lion Noble a réuni tous ses barons dans un conseil; chacun accuse Renard qui est absent; mais Noble reste sourd à ces réclamations, quand survient un cortège funèbre dont la vue éveille sa juste colère.

.... Sire Chantecler li cos
Et Pinte qui pont les ues gros
Et Noire et Blanche et la Roussete
Amenoient une charete :
Envousée ert d'une courtine. 5
Dedenz gisoit une geline

Sire Chantecler le coq
et Pinte qui pond les gros œufs
et Noire, Blanche et Roussette
amenaient une charrette,
qui était enveloppée d'une courtine. 5
Dedans gisait une poule

Que l'on amenoit en litiere
 Faite autresi com une biere.
 Renars l'avoit si maumenee
 Et aus dens si desordenee 10
 Que la cuisse li avoit fraite
 Et une ele fors deu cors traite.
 Quant li rois eut jugié assés,
 Qui ¹ deu plaidier estoit lassés,
 Es vous ² les gelines atant ³ 15
 Et Chantecler paumes batant.
 Pinte s'escrie premeraine
 Et les autre a grant alaine :
 « Pour Dieu, fait ele, gentis bestes,
 Et chien et leu teus com vous estes, 20
 Car conseiliez ceste chaitive!
 Mout hé l'eure que je sui vive.
 Mort, car me pren, si t'en delivre ⁴,
 Quant Renars ne me laisse vivre!

que l'on amenait dans une litière
 toute faite comme un cercueil.
 Renard l'avait si maltraitée,
 si déchirée avec ses dents 10
 qu'il lui avait brisé une cuisse
 et arraché une aile du corps.
 Au moment où le roi finissait de juger,
 fatigué qu'il était de tenir ses plaids,
 voici venir alors les gelines 15
 et Chantecler battant des paumes.
 Pinte pousse des cris la première
 et les autres en font autant de toutes leurs forces.
 « Pour Dieu, dit-elle, nobles bêtes,
 et chiens et loups, vous tous qui êtes ici, 20
 aidez donc la malheureuse qui est devant vous!
 Maudite soit l'heure où je naquis!
 Mort, prends-moi, prends-moi vite,
 puisque Renard ne me laisse plus vivre!

1. Relatif séparé de son antécédent
li rois.

2. *Es vous*, locution composée de *es* =
ecce et du pronom explétif *vous*.

3. *Atant*, locution composée pour
à tant, en ce moment.

4. *Se délivrer* signifiait se dépêcher.

Cinc freres oi tout de mon pere : 25
 Tous les manja Renars li lere ¹.
 Ce fu grans perte et grans douleurs.
 De par ma mere oi cinc sereurs,
 Gomers deu Fraisne les passoit,
 Qui de pondre les angoissoit. 30
 Li las! mal les i engraisa,
 Qu'onques Renars ne l'en laissa
 De toutes cinc nesune seule.
 Toutes passerent par sa gueule.
 Et vous qui la gisez en biere, 35
 Ma douce suer, m'amie chiere,
 Com vous estiés tendre et crasse!
 Que fera vostre suer la lasse
 Qui a nul jour ne vous regarde?
 Renars, la male flame t'arde! 40
 Tantes fois nos avras foulees
 Et chaciees et triboulees,

J'avais eu cinq frères de mon père; 25
 tous ont été dévorés par le fripon Renard.
 Ce fut grande perte et grande douleur.
 Ma mère m'avait donné cinq sœurs;
 Gombert du Frêne les nourrissait
 et les mettait en état de bien pondre. 30
 Le malheureux! il avait bien tort de les engraisser,
 car Renard ne lui en laissa
 de toutes les cinq pas une seule.
 Toutes passèrent par sa gueule.
 Et vous, qui gisez là en bière, 35
 ma douce sœur, ma chère amie,
 comme vous étiez tendre et grasse!
 Que fera votre sœur, l'infortunée,
 qui ne vous verra plus jamais?
 Renard, puisse la foudre te brûler! 40
 Tant de fois tu nous as foulées aux pieds,
 poursuivies et harcelées,

1. Cas sujet de larron.

Et deschirees nos pelices
 Et enbatues dusq'aus lices!
 Ier, par matin devant ma porte 45
 Nous jetas tu ma sereur morte,
 Puis t'en fuis par mi un val.
 Gomers n'eut pas isnel cheval,
 Si ne te peut ¹ à pié ataindre.
 Venue me sui de toi plaindre, 50
 Mais je ne truis qui droit m'en face.
 Car tu ne criens autrui ² menace
 N'autrui courous vaillant deus foles ³. »
 Pinte la lasse a ces paroles
 Chei pasmee ou ⁴ pavement, 55
 Et les autres tout ensement.
 Pour relever les quatre dames
 Se leverent de leur eschames
 Et chien et leu et autres bestes,
 Eve leur gietent seur les testes, 60

tant tu as déchiré nos pelices
 en nous battant jusqu'à la barrière du poulailler!
 Hier matin, devant ma porte 45
 tu nous as jeté ma sœur sans vie;
 puis tu t'es enfui par un vallon.
 Gombert n'eut pas de cheval rapide
 et ne put t'atteindre à pied.
 Aussi suis-je venue exposer ma plainte contre toi. 50
 Mais je ne trouve qui me fasse droit.
 Car tu ne crains menace de personne,
 ni la colère d'autrui plus que deux feuilles. »
 A ces paroles l'infortunée Pinte
 tomba pâmée sur le sol 55
 et ses compagnes en font autant.
 Pour relever les quatre dames,
 se lèvent alors de leurs sièges
 les chiens, les loups et tous les autres
 qui leur jettent de l'eau sur la tête. 60

1. *Peut* est le parfait; le présent serait *puet*; *peut* se réduisit plus tard à *put*.

2. Cas régime indirect se construisant sans régime.

3. Proposition participiale absolue. Pour *foles*, feuilles, voir p. 38, n. 1.

4. *En le*.

Quant revindrent de paumaison.
 Si com nous en escrit trouvons,
 La ou le roi virent seoir
 Toutes li vont au pié cheoir :
 Et Chantecler si s'agenouille 65
 Et de ses lermes ses piés mouille.
 Et quant li rois vit Chantecler,
 Pitié li prent du bachelier.
 Un soupir a fait de parfont,
 Ne s'en tenist pour tout le mont. 70
 Par mautalent drece la teste.
 Onc n'i eut si hardie beste
 Ours, ne senglers, que peeur n'ait
 Quant leur sire souspire et brait.
 Tel peeur eut Couars li lievres 75
 Que il en eut dous jours les fievres.
 Toute la court fremist ensemble.
 Li plus hardis de peeur tremble.
 Par mautalent sa coe drece,
 Si se debat par tel destrece 80

Quand elles furent revenues de pâmoison,
 ainsi que nous dit l'histoire,
 du côté où elles voient le roi assis
 elles vont et se précipitent à ses pieds.
 Chantecler s'agenouille, 65
 lui arrose les pieds de ses larmes.
 Quand le roi voit Chantecler,
 il est pris de pitié pour ce jeune homme.
 Il pousse un profond soupir;
 rien au monde n'eût pu le retenir. 70
 De colère il dresse la tête.
 Il n'y eut nulle bête si hardie,
 soit ours, soit sanglier, qu'elle ne sentit peur
 en entendant son maître soupirer et crier.
 Le lièvre Couart en eut une telle frayeur 75
 que la fièvre ne le quitta pas de deux jours.
 Toute la cour frémit en masse;
 le plus brave tremble d'épouvante.
 De colère il dresse sa queue,
 et se bat les flancs avec tant de force 80

Que tout en sone la maison,
 Et puis fu tele sa raison :
 « Dame Pinte, fait l'emperere,
 Foi que je doi l'ame ¹ mon pere
 Pour cui je ne fi aumosne ui, 85
 Il me poise de vostre enui,
 Se je nel ² puis ore amender.
 Mais je ferai Renart mander
 Quant cist cors sera enterrés,
 Si que vous a vos ieus verrés 90
 Com grant vengeance sera prise,
 Car j'en ferai mout grant juïse
 De l'omecide et deu desroi....
 Mais or parlons d'autre parole.
 Bruns li ours, pernés vostre estole, 95
 Si comandés l'ame deu cors!
 Et vous, sire Bruianz, li tors,
 La sus enmi cele cousture

que tout le palais en résonne.
 Puis il adresse ces paroles à Pinte :
 « Dame Pinte, fait l'empereur,
 foi que je dois à l'âme de mon père,
 pour laquelle je n'ai pas fait d'aumône aujourd'hui, 85
 il me pèse de votre ennui,
 si je ne puis dès maintenant obtenir réparation.
 Mais je vais faire mander Renard
 quand ce cadavre sera enterré,
 si bien que de vos yeux vous verrez 90
 quelle grande vengeance sera prise,
 car je ferai très grande justice
 de son homicide et de sa faute.
 Mais maintenant parlons d'autre chose.
 Brun l'ours, prenez votre étole 95
 et recommandez à Dieu l'âme de ce corps ;
 et vous, sire Bruiant le taureau,
 là au-dessus, au milieu de ce champ labouré,

1. Rég. indirect sans préposition ;
 de même pour mon pere, régime déter-
 minatif de ame.

2. Ne le.

Me faites une sepouture.
 Sire, dit Bruns, votre plaisir! » 100
 Atant vait l'estole saisir
 Et non mie tant solement.
 Et li rois au comandement
 Et tuit li autre deu concile
 Ont comenciee la vigile. 105
 Sire Tardis, li limaçons,
 Lut par lui seul les trois leçons,
 Et Roeneaus chanta les vers
 Et li et Brichemers li cers.
 Quant la vigile fu chantee, 110
 Et ce vint a la matinee,
 Le cors porterent enterrer.
 Mais ains l'eurent fait enserrer
 En un mout bel vaissel de plom;
 Onques plus bel ne vit nus om. 115
 Puis l'enfouirent sous un arbre,
 Et par desus mirent un marbre.
 Ne sai a cisel ou a grafe

faites-moi une sépulture.
 — Sire, dit Brun, selon votre plaisir. » 100
 Alors il va saisir son étole
 et ne fait pas cela seulement.
 Et le roi au signal donné
 et tous les autres de l'assemblée
 ont commencé la vigile. 105
 Sire Tardif, le limaçon,
 lut seul les trois leçons
 et Roonel chanta les versets
 lui et Brichemer le cerf.
 Quand la vigile fut chantée 110
 et qu'on fut au matin,
 ils allèrent enterrer le corps;
 mais avant ils l'avaient fait enserrer
 en un beau vaisseau de plomb :
 on n'en vit jamais un si beau. 115
 Puis ils l'enfouirent sous un arbre,
 et par-dessus mirent un marbre.
 Je ne sais si ce fut au ciseau ou au poinçon,

I ont escrit en l'epitafe :
 « Desous cest arbre, en mi ce plain, 120
 Gist Coupee, la suer Pintain ¹.
 Renars qui chascun jour empire
 En fist aus dens mout grant martire. »

qu'ils y inscrivirent en épitaphe :
 « Dessous cet arbre, au milieu de cette plaine, 120
 git Coupée, la sœur de Pinte.
 Renard qui chaque jour fait plus mal
 en a fait avec ses dents une très grande martyre. »

FABLIAU

(XIII^e SIÈCLE)

Les trois aveugles de Compiègne,

PAR COURTEBARBE

Il avint ja defors Compiegne
 Troi aveugle un chemin aloient ².
 Entre eus neïs ³ garçon n'avoient
 Qui les menast ne conduisist
 Ne le chemin leur apresist. 5
 Chascuns avoit son hanepel ⁴,

Il advint une fois qu'en dehors de Compiègne
 trois aveugles faisaient route.
 Avec eux ils n'avaient pas même un garçon
 pour les mener et les conduire
 et pour leur apprendre le chemin. 5
 Chacun avait son hanap;

1. *Pintain* est le cas régime de *Pinte*;
 l'ancienne langue déclinaît *Eve Evain*,
nonne nonnain.

2. Ellipse de la conjonction *que*.

3. V. p. 83, n. 2.

4. Diminutif de *hanap*, vase à boire.

Mout povre estoient leur drapel;
 Car vestu furent povrement.
 Tout le chemin si faitement
 S'en aloient devers Senlis. 10
 Uns clers ¹ qui venoit de Paris,
 Qui bien et mal assés savoit,
 Escuier et somier avoit,
 Et bel palefroï ² chevauchant,
 Les aveugles vint aprochant, 15
 Car grant embleüre venoit.
 Si vit que nus ne les menoit.
 Li aveugle venir l'oïrent,
 Erraument d'une part se tindrent,
 Si s'escrient : « Faites nous bien, 20
 Povre somes seur toute rien ;
 Cil est mout povres qui ne voit. »
 Li clers erraument se pourvoit,

très pauvres étaient leurs habits,
 car ils étaient vêtus fort pauvrement.
 Tout le chemin de telle manière
 ils s'en allaient du côté de Senlis. 10
 Un clerc qui venait de Paris
 qui savait assez de bien et de mal
 et qui avait écuyer et bête de somme
 et chevauchait sur un beau palefroï
 arriva près des aveugles, 15
 car il marchait à grande allure.
 Il vit que personne ne les menait.
 Les aveugles l'entendirent venir ;
 aussitôt ils se rangèrent d'un côté du chemin
 et s'écrient : « Faites-nous l'aumône, 20
 nous sommes pauvres plus que n'importe quoi ;
 il est très pauvre celui qui ne voit pas. »
 Le clerc aussitôt se prépare,

1. Les clercs étaient tonsurés, mais n'étaient pas ordonnés prêtres et pouvaient se marier ; ils appartenaient donc au clergé et étaient justiciables des tribunaux d'Église.

2. Le *somier* était le cheval de somme, le *palefroï* le cheval de promenade, le *destrier* le cheval de guerre.

Qui les veut aler falourdant :
 « Ves ici, fait il, un besant ¹ 25
 Que je vous done entre vous trois.
 — Dieus le vous mire ² et sainte Crois,
 Fait chascuns, ci n'a pas don lait. »
 Chascuns cuide ses compains l'ait.
 Li clers maintenant s'en depart, 30
 Puis dist qu'il veut veoir leur depart.
 Erraument a pié descendi;
 Si escouta et entendī
 Coment li aveugle disoient,
 Et coment entr'eus devoisoient. 35
 Li plus maistres des trois a dit :
 « Ne nous a or mie escondit
 Qui a nous cest besant dona;
 En un besant mout beau don a.
 Savez, fait il, que nous ferons? 40
 Vers Compiegne retournerons;

car il veut leur jouer un tour :
 « Voici, dit-il, un besant 25
 que je vous donne pour vous trois.
 — Que Dieu et la sainte Croix vous en récompensent,
 dit chacun; ce n'est pas là un laid présent. »
 Chacun croit que son compagnon l'a.
 Le clerc alors s'éloigne d'eux, 30
 puis dit qu'il veut voir le partage.
 Aussitôt il descendit de cheval,
 il écouta et entendit
 ce que disaient les aveugles
 et comme ils devisaient entre eux. 35
 Celui qui paraissait le chef des trois dit :
 « Il ne nous a point éconduits
 celui qui nous a donné ce besant :
 c'est un beau don qu'un besant.
 Savez-vous, fait-il, ce que nous avons à faire? 40
 Nous retournerons vers Compiègne;

1. *Besant*, monnaie d'or en usage au temps des croisades et d'importation orientale (lat. *Byzantium*).
 2. *Mire*, sub. pr. de *merir*, récompenser.

Grant tens a ne fumes aaise;
 Or est bien drois que chascuns s'aise.
 Compiègne est de tous biens plentive.
 — Com ci a parole soutive¹! 45
 Chascuns des autres li respont;
 Qu'or eüssons passé le pont². »
 Vers Compiègne sont retourné,
 Ainsi come il sont atourné;
 Mout furent lié, baut et joiant. 50
 Li clers les va ades sivant,
 Et dist que ades les sivra
 De ci adonc que il savra
 Leur fin. Dedens la vile entrèrent;
 Si oïrent et escouterent 55
 Qu'on crioit parmi le chastel :
 « Ci a bon vin fres et nouvel,
 Ç'a d'Auçoire, ç'a de Soissons,
 Pain et char, et vin et poissons;

il y a longtemps que nous n'avons été à notre aise.
 C'est le moment pour chacun de nous de prendre plaisir.
 Compiègne est de tous biens abondante.
 — Comme c'est là une bonne parole! 45
 répond chacun des autres.
 Passons donc maintenant le pont. »
 Ils sont retournés vers Compiègne,
 ainsi disposés qu'ils sont;
 ils sont très contents, gais et joyeux. 50
 Le clerc les va aussitôt suivant,
 et dit qu'il ne cessera de les suivre
 jusqu'à ce qu'il sache
 comment ils s'en tireront. Ils entrèrent dans la ville;
 ils entendirent et écoutèrent 55
 qu'on criait dans le château :
 « Ici il y a bon vin frais et nouveau,
 il y en a d'Auxerre, il y en a de Soissons,
 pain et viande, vin et poissons;

1. *Soutif* (ou *soutil*), ancienne forme que maintenant nous eussions passé le pont.
 du moderne *subtil*.

2. Proposition optative, mot à mot :

Ceens fait bon despendre argent ; 60
 Ostel i a a toute gent ;
 Ceens fait mout bon herbreger. »
 Cele part vont tout sans dangier¹,
 Si s'en entrent en la maison ;
 Le bourgeois ont mis a raison : 65
 « Sire, entendés a nous, font il ;
 Ne nous tenés mie por vil
 Se nous somes si povrement ;
 Estre voulons priveement ;
 Mieux vous paierons que plus cointe, 70
 Ce li ont dit, et li acointe,
 Car nous voulons assés avoir. »
 L'ostes pense qu'il dient voir ;
 Si faite gent ont deniers grans.
 D'aus aaisier fu mout en grans². 75

ici il fait bon dépenser son argent ; 60
 il y a hôtel pour toute gent ;
 ici il fait bon prendre logis. »
 Ils vont de ce côté sans se faire prier.
 Ils entrent donc en la maison
 et interpellent le bourgeois : 65
 « Sire, songez à nous, font-ils ;
 ne nous tenez point pour vils
 si nous sommes d'aspect si pauvre ;
 nous voulons être bien traités ;
 nous vous paierons mieux que gens plus soignés, 70
 lui ont-ils dit, mieux que les familiers,
 car nous voulons avoir beaucoup. »
 L'hôte pense qu'ils disent vrai ;
 de telles gens ont beaucoup de deniers.
 Il se met en quatre pour les bien traiter. 75

Nos trois aveugles sont donc installés à table, pendant que le clerc qui les a suivis se loge avec son équipage dans la même hôtellerie. Ils font ripaille jusqu'à la nuit, puis vont se coucher.

1. *Tout sans dangier*, tout à fait sans résistance, un des nombreux sens de ce mot de l'ancienne langue. 2. *Etre en grant ou en grans de*, désirer, souhaiter.

Et l'ostes fu levés matin
 Et ses vasles, puis si conterent
 Combien char et poisson cousterent :
 Dist li vasles : « En verité,
 Li pains, li vins et li pasté 80
 Ont bien cousté plus de dis saus¹;
 Tant ont il bien eü entre aus.
 Li clers en a cinc sous pour lui.
 — De lui ne puis avoir enui;
 Va la sus, si me fai paier. » 85
 Et li vaslès sans delaier
 Vint aus aveugles, si leur dist
 Que chascuns errant se vestit,
 Ses sire vuet estre païés.
 Font il : « Or ne vous esmaïés, 90
 Car mout tres bien li paierons :
 Savés, font il, que nous devons?
 — Ouïl, dit il, dis sous devés.
 — Bien le vaut. » Chascuns s'est levés;

L'hôte se leva de bon matin
 ainsi que son valet, et ils comptèrent
 combien la viande et le poisson coûtèrent .
 « En vérité, dit le valet,
 le pain, le vin et le pâté 80
 ont bien coûté plus de dix sous;
 ils ont bien eu autant entre eux.
 Le clerc en a cinq sous pour lui. —
 De lui je ne crains pas d'ennui;
 mais va là haut et fais-moi payer. » 85
 Et le valet, sans plus tarder,
 vint aux aveugles et leur a dit
 que chacun aussitôt se vêtit,
 car son maître veut être payé.
 « Soyez tranquille, lui disent-ils, 90
 car nous le paierons très bien :
 savez-vous, ajoutent-ils, ce que nous lui devons? —
 Oui, dit-il, vous devez dix sous. —
 Cela le vaut bien. » Chacun s'est levé

1. Autre forme, dialectale, de *sous*.

Tuit troi sont aval descendu. 95
 Li clers a tout ce entendu
 Qui se chauçoit devant son lit.
 Li troi aveugle a l'oste ont dit :
 « Sire, nous avons un besant,
 Si cuidons bien qu'il soit pesant; 100
 Car nous en rendés le sourplus,
 Ainçois que deu vostre aions plus.
 — Volontiers, li ostes respont. »
 Fait li uns : « Car li baille dont
 Liqueus l'a. Be! je n'en ai mie. 105
 — Dont l'a Robers Barbe flourie?
 — Non ai, mais vous l'avés, bien sai.
 — Par le cuer bieu¹, mie n'en ai.
 — Liqueus l'a dont? — Tu l'as. — Mais tu.
 — Faites, ou vous serés batu, 110
 Dist li ostes, seigneur truant,
 Et mis en longaigne puant²

Tous trois descendent en bas. 95
 Le clerc a entendu tout
 pendant qu'il mettait ses chausses devant son lit.
 Les trois aveugles disent à l'hôte;
 « Sire, nous avons un besant,
 nous croyons qu'il est fort pesant; 100
 aussi rendez-nous le surplus,
 avant que nous ne vous demandions autre chose. —
 Volontiers, répond l'hôte. —
 Qu'il le donne donc, fait l'un,
 celui qui l'a. Bé! je ne l'ai point. — 105
 C'est donc Robert barbe fleurie qui l'a. —
 Par le cœur de Dieu, je ne l'ai point! —
 Lequel l'a donc? — C'est toi qui l'as. — Non, c'est toi. —
 Exécutez-vous, ou vous serez battus,
 dit l'hôte, seigneurs truands, 110
 et mis en latrine puante

1. Altération de Dieu dans les jurons; cf. *corbleu*. fort, etc., avaient une même forme pour le masculin et le féminin; cf. *prudem-*

2 Les adjectifs en *ant*, comme *grand*, *ment* (*prudent-ment*).

Ainçois que vous partez de ci. »
 Il li crient : « Pour Dieu merci,
 Sire, mout bien vous paierons. » 115
 Dont recomence leur tençons :
 « Robers, fait l'uns, car li donés
 Le besant; devant nous menés :
 Vous le reçustes premerains.
 — Mais vous, qui venés deerains, 120
 Li bailliés, car je n'en ai point.
 — Or sui je bien venus à point,
 Fait li ostes, quant on me trufe. »
 L'un va doner une grant bufe,
 Puis fait apporter dous lignas. 125
 Li clers, qui fu a beaus harnas,
 Qui le conte forment amoit,
 De ris en aise se pasmoit.
 Quant il vit le laidengement,
 A l'oste vint isnelement, 130
 Ce li demande qu'il avoit,
 Quel chose ces gens demandoit.

avant que vous ne partiez d'ici. —
 Pour Dieu pitié! font-ils;
 Sire, nous vous paierons très bien. »
 Alors leur dispute recommence : 115
 « Robert, fait l'un, donnez-lui donc
 le besant; c'est vous qui nous menez en avant :
 c'est vous qui le reçûtes le premier. —
 Mais vous, qui marchez le dernier,
 donnez-le, car je ne l'ai point. — 120
 Or suis-je bien venu à propos,
 dit l'hôte, quand on me raille. »
 A l'un il va donner un grand coup de poing,
 puis fait apporter deux verges.
 Le clerc qui était en très bel équipage 125
 et à qui l'histoire plaisait fort
 de rire de tout cœur se pâmait.
 Quand il vit qu'on allait les maltraiter,
 il vint aussitôt à l'hôte
 et lui demande ce qu'il avait, 130
 quelle chose il réclamait à ces gens.

Fait l'ostes : « Du mien ont eü
 Dis sous, qu'ont mengié et beü;
 Si ne m'en font fors escharnir. 135
 Mais de ce les vueil bien garnir :
 Chascuns avra de son cors honte.
 — Ainçois le metez seur mon conte,
 Fait li clerks, quinze sous vous doi :
 Mal fait povre gent faire enoi. » 140
 L'ostes respont : « Mout volontiers;
 Vaillans clers estes et entiers ¹. »
 Li aveugle s'en vont tout cuite.

« Ils ont eu de ce qu'il y a chez moi, fait l'hôte,
 pour dix sous : ils l'ont mangé et bu,
 et ils ne me payent rien qu'en moquerie.
 Mais avec ce bâton je veux les bien garnir; 135
 chacun aura honte sur son corps. —
 Avant, mettez la chose sur mon compte,
 fait le clerk; je vous dois quinze sous.
 C'est mal faire que faire ennui à pauvres gens. —
 Très volontiers, répond l'hôte; 140
 vous êtes un chevalier vaillant et parfait. »
 Les aveugles s'en vont quittes.

ROMAN DE LA ROSE

(XIII^e SIÈCLE)

Conseils de courtoisie,

PAR GUILLAUME DE LORRIS

Sages soies et acointables,
 De paroles dous et raisnables

Sois sage et gracieux,
 doux et modéré de paroles,

1. *Entier* a ici le sens du latin *integrum* dont il sort.

Et aus grans gens et aus menues;
 Et quant tu iras par les rues,
 Gar que tu soies coustumiers 5
 De saluer les gens premiers ¹;
 Et s'aucuns avant te salue,
 Si n'aies pas la langue mue,
 Ains te garni deu salu rendre
 Sans demourer et sans atendre. 10
 Apres, garde que tu ne dies
 Ces ors ² mos ne ces ribaudies;
 Ja pour nomer vilaine chose
 Ne doit ta bouche estre desclose :
 Je ne tien pas a courtois ome 15
 Qui orde chose et laide nome.
 Toutes femes sers et honeure,
 D'eles servir poine et labeure;
 Et se tu os nul ³ mesdisant
 Qui aille femes desprisant, 20

et pour les grands et pour les petits;
 et quand tu vas par les rues,
 aie soin d'être coutumier 5
 de saluer les gens le premier;
 et si l'on te salue avant,
 n'aie pas alors ta langue muette,
 mais prépare-toi à rendre le salut
 sans tarder et sans attendre. 10
 Ensuite, garde-toi de dire
 de gros mots ou des mots de ribaud;
 jamais pour nommer vilaine chose
 ta bouche ne doit être ouverte :
 je ne tiens pas homme courtois 15
 qui nomme chose vilaine et laide.
 Sers et honore toutes femmes;
 peine et travaille pour les servir,
 et si tu entends aucun médisant
 qui aille méprisant les femmes, 20

1. *Premiers* est ici adverbe, avec l's adverbiale.

2. Pl. masc. de l'adjectif *ord*, lat. *horridus*.

3. *Nul* n'a pas ici le sens négatif, mais le sens indéfini qu'il avait souvent en ancien français par analogie avec *aucun*.

Blasme le et dis qu'il se taise,
 Fai, se tu pues, chose qui plaise
 Aus dames et a damoiseles,
 Si qu'els oient bones nouveles
 Dire de toi et raconter; 25
 Pour ce pourras en pris monter.

Après tout ce, d'orgueil te garde,
 Car qui ¹ bien entent et esgarde,
 Orgueus est folie et pechiés;
 Et qui d'orgueil est entechiés, 30
 Il ne puet son cuer aploier
 A servir ne a souploier.
 Mene toi bel selonc ta rente
 De robes et de chaucemente ² :
 Bele robe et beau garnement 35
 Amendent les gens durement;
 Et si dois ta robe baillier
 A tel qui sache bien taillier

blâme-le et dis-lui de se taire.
 Fais, si tu peux, chose qui plaise
 aux dames et demoiselles,
 si bien qu'elles entendent bonnes choses
 dire et raconter de toi : 25
 par cela tu pourras monter en prix.
 En outre, garde-toi d'orgueil,
 car pour qui réfléchit et voit clair,
 orgueil est folie et péché;
 et qui est d'orgueil saisi, 30
 celui-là ne peut plier son cœur
 à servir ni à se soumettre.
 Pourvois-toi bien selonc tes moyens
 de robes et de chaussures.
 Belle robe et bel équipement 35
 font valoir beaucoup les gens;
 et aussi tu dois donner ta robe
 à tel qui sache bien tailler

1. V. p. 97, n. 10.

2. Mot collectif, tiré d'un pluriel
 neutre latin, *calceamenta*; l'a de la ter-

minaison a été confondu avec l'a de
rosa, marque du féminin.

Et face bien seans les pointes,
 Et les manches joignans et cointes. 40
 Aies souvent frais et nouveaux,
 Soulers a las ou estiveaus
 Et gar qu'il soient si chaucant
 Que cil vilain aillent tençant
 En quel guise tu i entras, 45
 E de quel part tu en istras.
 Ne suefre sur toi nul ordure,
 Lave tes mains et tes dens cure.
 S'en tes ongles a point ¹ de noir,
 Ne l'i laisse pas remanoir, 50
 Cous tes manches, tes cheveux pigne,
 Mais ne te farde ne ne ² guigne.
 Se tu sais nul bel deduit faire,
 Par quoi tu puisses aus gens plaire,
 Je te comant que tu le faces : 55
 Chascuns doit faire en toutes places

et faire bien aller les pointes
 et y mette des manches justes et gracieuses, 40
 Souliers à lacets ou bottes,
 aie souvent frais et nouveaux,
 et garde qu'ils ne te chaussent de façon
 que les vilains aillent se demandant
 de quelle façon tu y es entré 45
 et de quel côté tu en sortiras.
 Ne souffre sur toi nulle ordure,
 lave tes mains et cure tes dents.
 Si en tes ongles il y a un peu de noir,
 ne l'y laisse pas rester. 50
 Fixe tes manches, peigne tes cheveux;
 mais ne te farde pas ni ne te maquille.
 Si tu sais faire quelque jeu
 par quoi tu puisses plaire aux gens,
 je te conseille de le faire : 55
 chacun doit faire en tout endroit

1. Point a ici son sens positif, une petite quantité.

2. Le premier ne a le sons de ni.

Ce qu'il sait qui mieus li avient,
 Car los et pris et grace en vient.
 Se tu te sens viste et legier,
 Ne fai pas de saillir dangier; 60
 Et se tu siés bien a cheval,
 Tu dois poindre amont et aval;
 Et se tu sais lances brisier,
 Tu t'en pues mout faire prisier.
 Se aus armes es acesmés, 65
 Par ce seras dis tens¹ amés.
 Se tu as la vois clere et saine,
 Tu ne dois mie querre essoine
 De chanter, se l'en t'en semont,
 Car bel chanter abelist mont². 70
 Si avient bien a bacheler
 Que il sache de vieler,
 De fleüter et de dancier;
 Par ce se puet mout avancier.

ce qu'il sait qui lui convient le mieux,
 car louange, prix et faveur en vient.
 Si tu te sens rapide et léger,
 ne fais difficulté de sauter; 60
 et si tu te tiens bien à cheval,
 tu dois piquer des deux en amont et en aval;
 et si tu sais briser des lances,
 tu peux t'en faire estimer beaucoup.
 Si tu es exercé aux armes, 65
 tu seras par cela très longtemps aimé.
 Si tu as la voix claire et saine,
 tu ne dois pas chercher excuse
 pour chanter, si l'on t'en prie,
 car beau chanter plaît beaucoup. 70
 Et aussi il est profitable à bachelier
 qu'il sache jouer de la vielle,
 ou jouer de la flûte ou danser;
 ainsi il peut beaucoup s'avancer dans l'estime.

1. *Dis tens*, dix temps, locution indéfinie de temps.

2. *Mont*, autre forme de *mout*, de *multum*.

Origine de la royauté,

PAR JEAN DE MEUNG

Trestuit ¹ trouvoient en leur terre
 Quanke leur sembloit bon a querre.
 Riche estoient tuit egaument,
 Et s'entramoient loiaument
 Les simples gens de bone vie : 5
 Lors iert amours sans seigneurie.
 L'uns ne demandoit riens a l'autre,
 Quant Baras vint lance seur fautre
 Et Péchiés et Male aventure ²,
 Qui n'ont de souffisance cure, 10
 Orgueus qui desdaigne pareil,
 Vint avec a grant apareil,
 Et Convoitise et Avarice,
 Envie et tuit li autre vice :
 Si firent saillir Povreté 15
 D'enfer, ou tant avoit esté

Tous trouvaient en leur terre
 tout ce qu'il leur semblaient bon à chercher.
 Ils étaient riches également
 et s'entr'aimaient loyalement
 les gens simples et de bonne vie : 5
 lors était amour sans seigneurie.
 L'un ne demandait rien à l'autre,
 quand Fraude vint lance sur selle,
 ainsi que Pêché et Male aventure,
 qui méprisent la simplicité; 10
 Orgueil qui dédaigne tout ce qui l'égale
 vint aussi avec grand appareil,
 et Convoitise et Avarice,
 et Envie et tous les autres vices :
 alors ils firent sortir Pauvreté 15
 de l'enfer où elle avait si longtemps été,

1. V. p. 79, n. 3.

2. Personnifications de vices, fami-

lières, on le sait, au Roman de la Rose.

Que nus de li riens ne savoit,
 N'onques en terre esté n'avoit.....
 Tantost com par ceste maisniée
 Fu la gens maumise et fesniée, 20
 La premiere vie laisserent,
 De mal faire puis ne cessierent,
 Car faus et tricheeur devindrent.
 Aus propriétés lors se tindrent,
 La terre meesmes partirent, 25
 Et au partir bones ¹ i mirent,
 Et quant les bones i metoient,
 Mainte fois s'entrecombatoient,
 Et se tolurent ce qu'il peurent.
 Li plus fort les greigneurs pars eurent; 30
 Et quant en leur pourchas couroient,
 Li pereceus qui demouroient
 S'en entroient en leur cavernes,
 Et leur embloient leur espernes.

que personne ne savait plus rien d'elle,
 et elle n'avait jamais été sur terre...

Aussitôt que par cette troupe
 fut le monde mis à mal et fasciné, 20
 il laissa sa première vie,
 ne cessa désormais de faire mal;
 les gens devinrent faux et trompeurs :
 ils s'appliquèrent alors à avoir propriétés,
 ils partageaient même la terre, 25
 et, en s'en éloignant, y mirent des bornes,
 et, quand ils y mettaient des bornes,
 mainte fois ils s'entrecombattaient,
 et s'enlevaient ce qu'ils pouvaient.
 Les plus forts eurent les plus grandes parts; 30
 et quand ils s'en allaient en aventure,
 les paresseux qui demeuraient
 entraient en leurs cavernes,
 et leur volaient leurs épargnes.

1. Du bas latin *bodina*, anciennement *bodno*.

Lors convint que l'on esgardast 35
 Aucun qui les loges gardast
 Et qui les fauteurs preist
 Et droit aus plaintis en feist,
 Ne nus ne l'osast contredire.
 Lors s'assemblerent pour eslire. 40
 Un grant vilain entre eus eslurent
 Le plus ossu de quanque il furent,
 Le plus corsu et le greigneur,
 Si le firent prince et seigneur.
 Cil jura qu'a droit les tendroit, 45
 Et que leur loges desfendrait,
 Se chascuns endroit ¹ soi li livre
 Des biens dont il se puisse vivre.
 Ainsi l'ont entre eus acordé,
 Com cil l'eut dit et recordé. 50
 Cil tint grant piece cest office.
 Li robeur plein de malice

Alors on fut d'avis que l'on désignât
 quelqu'un pour garder les loges
 et pour prendre les coupables
 et faire droit aux plaignants,
 lequel personne n'osât contredire.
 Alors ils s'assemblèrent pour élire. 40
 Ils choisirent entre eux un grand vilain
 le plus ossu de tous tant qu'ils furent,
 le plus vigoureux et le plus grand,
 et le firent prince et seigneur.
 Celui-ci jura qu'avec justice il les gouvernerait 45
 et qu'il défendrait leurs loges,
 si chacun pour sa part lui livrait
 des biens dont il puisse vivre.
 Ils l'ont ainsi décidé entre eux
 comme il le leur a dit et déclaré. 50
 Celui-ci tint longtemps cette charge.
 Les voleurs, pleins de malice,

1. *Endroit* est préposition, pour quant a.

S'assemblerent quant seul le virent,
 Et par maintes fois le batirent
 Quant les biens venoient embler. 55
 Lors restut ¹ le pueple assembler,
 Et chascun endroit soi taillier
 Pour sergens au prince baillier.
 Communaument lors se taillierent,
 Et tuit et toutes li baillierent, 60
 Et donerent grans tenemens.
 De la vint li commencemens
 Aus rois, aus princes terriens,
 Selonc l'escrit aus anciens.

s'assemblèrent quand ils le virent seul,
 et mainte fois le battirent
 quand ils venaient dérober les biens. 55
 Alors il fallut de nouveau assembler le peuple
 et chacun dut pour sa part s'imposer
 afin de donner des sergents au prince.
 En commun donc alors ils s'imposèrent,
 et tous et toutes lui donnèrent, 60
 et offrirent grandes possessions.
 De là vint le commencement
 des rois, des princes de la terre,
 selon les écrits des anciens

De la vraie noblesse.

Et se nus contredire m'ose
 Qui de gentillece s'alose,
 Et die que li gentil ome,
 Si com li pueples les renome,

Et si nul ose me contredire
 qui se targue de noblesse
 et qu'il dise que les gentilhommes,
 ainsi que le peuple les nomme,

1. Verbe impersonnel composé du préfixe *re* et de l'impersonnel au parfait *estovoir*, falloir.

Sont de meilleur condicion, 5
 Par noblece de nacion,
 Que cil qui les terres cultivent
 Ou qui de leur labour se vivent,
 Je respon que nus n'est gentis
 S'il n'est aus vertus ententis, 10
 Ne n'est vilains fors par ses vices
 Dont il pert outrageus et nices.
 Noblece vient de bon courage;
 Car gentillece de lignage
 N'est pas gentillece qui vaille 15
 Pour quoi ¹ bonté de cuer i faille :
 Pour quoi doit estre en li parans
 La prouece de ses parens
 Qui la gentillece conquistrent
 Par les travaus que grans i mistrent. 20
 Et quant deu siecle trespasserent,
 Toutes leur vertus emporterent,

sont de condition meilleure 5
 pour noblesse de naissance,
 que ceux qui cultivent les terres
 ou qui vivent de leur labour,
 je leur répons que nul n'est noble
 s'il n'est appliqué aux vertus, 10
 et que nul n'est vilain, fors par ses vices
 par lesquels il parait insolent et niais.
 Noblesse vient de bon cœur;
 car noblesse de lignage
 n'est pas noblesse qui vaille 15
 quand il y manque bonté de cœur;
 aussi doit être en lui visible
 la prouesse de ses parents
 qui conquièrent la noblesse
 par les grands travaux qu'ils firent; 20
 et quand ils quittèrent ce monde,
 ils emportèrent toutes leurs vertus

1. *Quoi*, neutre qui a pour antécédent la noblesse, c'est-à-dire chose pour quoi.

Et laisserent aus oirs l'avoir;
Que plus ne peurent d'eus avoir :
L'avoir ont, plus riens n'i a leur ¹, 25
Ne gentillece ne valeur,
Se tant ne font que gentil soient
Par sens ou par vertu qu'il aient.

et laissèrent à leurs héritiers leurs biens;
car ceux-ci ne purent avoir d'eux davantage.
Ils ont le bien, mais ils n'ont pas autre chose, 25
ni noblesse, ni valeur,
à moins de faire tant qu'ils soient nobles
par intelligence ou par vertu qu'ils peuvent avoir.

1. Mot à mot : il n'y a rien plus d'eux, c'est-à-dire à eux; *leur* a ici le sens plein de *illorum*.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	v
--------------------	---

LITTÉRATURE ÉPIQUE

PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE.	
Charlemagne et les douze pairs dans l'église de Jérusalem.	7
CHANSON DE ROLAND.	
Preliminaires de la bataille.....	10
Mort de Roland.....	15
COURONNEMENT LOUIS.....	20
CHARROI DE NIMES.....	27
ALISCANS.	
Guillaume et Guibourg.....	32
AIMERI DE NARBONNE.	
Aimeri s'offre pour prendre Narbonne.....	37
GUI DE BOURGOGNE.	
Colère de Charlemagne.....	45
RENAUD DE MONTAUBAN.	
Les quatre fils Aimon reconnus par leur mère.....	48
LE CHEVALIER AU LION DE CHRESTIEN DE TROYES.	
Lutte de générosité entre Gauvain et Ivain.....	51

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

ADAM.	
Satan corrompt Ève.....	57
Dialogue de Caïn et Abel.....	59

JEU DE SAINT-NICOLAS DE JEAN BODEL.	
Bataille entre Chrétiens et Sarrasins.....	63
MIRACLE DE THÉOPHILE DE RUTEBEUF.	
Prière de Théophile.....	67
MYSTÈRE DU VIEL TESTAMENT.	
Adieux d'Ève mourant.....	71
Esther et Assuérus.....	74
MYSTÈRE DE LA PASSION D'ARNOULD GRÉBAN.	
Lucifer et Satan. Chœur des démons.....	77
PASSION DE JÉSUS-CHRIST DE JEAN MICHEL.	
Dialogue entre Jésus et sa mère avant la Passion.....	80
JEU DE ROBIN ET MARION D'ADAM DE LA HALLE.	
Dialogue entre un chevalier et une bergère.....	82
DIT DE L'HERBERIE DE RUTEBEUF.	
Monologue d'un charlatan.....	86
<i>L'Aveugle et le Boiteux, moralité</i> par ANDRIEU DE LA	
VIGNE.....	90
FARCE DE MAISTRE PIERRE PATELIN.....	94

HISTOIRE

GESTE DES NORMANDS OU ROMAN DE ROU, PAR WACE.	
Prise de Luna par le Normand Hastings.....	102
VILLEHARDOUIN.	
Arrivée des croisés en vue de Constantinople.....	109
HISTOIRE DE GUILLAUME LE MARÉCHAL.	
Mort de Henri II.....	113
LE MÉNESTREL DE REIMS.	
Mort du roi Richard.....	118
JOINVILLE.	
Attaque du camp français pendant la nuit. Le prêtre de Joinville met en fuite huit Sarrasins.....	121
Remontrance faite par Joinville à saint Louis.....	124
Amour de saint Louis pour les pauvres.....	125
FROISSART.	
Les six bourgeois de Calais.....	127
COMMINES.	
Du châtimement des fautes des Grands et des Princes.....	132
Sur les derniers moments de Louis XI.....	134

LITTÉRATURE LYRIQUE

Chanson de croisade.....	137
Chanson de croisade.....	140
Chanson de croisade.....	142
RUTEBEUF.	
La pauvreté Rutebeuf.....	145
CHRISTINE DE PISAN.	
Ballade sur la maladie du roi Charles VI.....	148
EUSTACHE DESCHAMPS.	
Ballade sur le trépas de Bertrand du Guesclin.....	149
Le chat et les souris.....	150
CHARLES D'ORLÉANS.	
Rondeau sur le printemps.....	151
Ballade sur les contradictions du cœur humain.....	151
VILLON.	
Regrets sur sa folle jeunesse.....	153
Réflexions sur la mort.....	154
Épithaphe pour lui et ses compagnons s'attendant à être, pendus.....	155

LITTÉRATURE SATIRIQUE ET DIDACTIQUE

ROMAN DE RENARD.	
Enterrement de dame Coupée.....	157
FABLIAU DES TROIS AVEUGLES DE COMPIÈGNE	164
ROMAN DE LA ROSE.	
Conseils de courtoisie.....	172
Origine de la royauté.....	177
De la vraie noblesse.....	180

70/20

